VITT. EMANUELE III

Digitized by Google

NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
VITTORIO EM. III
I
60 3
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

MANZONI.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE;

PAR ALEXANDRE MANZONI.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. G.

Tome Troisième.

A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N° 20.

1828.

FONDO DORIA I. 60/3

960126

LES FIANCÉS.

CHAPITRE XIV.

La foule qui était demeurée en arrière commençait à se dissiper et à se répandre dans tous les sens. Celui-ci s'en retournait chez lui pour vaquer à ses propres affaires; celui-là s'éloignait entraîné par le besoin de se trouver un peu en liberté après tant d'heures de presse; un autre allait chercher ses connaissances pour leur parler un peu des grands événements de la journée. Le même débarras avait lieu à l'autre extrémité de la rue, dans laquelle la multitude était assez éclaircie pour que le détachement d'Espagnols pût, sans

avoir à combattre, s'avancer et parvenir à la maison de l'intendant. Près de là se trouvait encore réunie la lie, pour ainsi dire, de l'émeute; une poignée de brigands qui, mécontents d'un résultat si froid et si imparfait pour de pareils préparatifs, grondaient, juraient, se consultaient, pour s'encourager l'un l'autre à chercher le moyen d'entreprendre encore quelque chose, et, comme pour s'essayer, ils assaillaient à coups de pierre et ébranlaient cette pauvre porte, qui avait été de nouveau barricadée et soutenue du mieux qu'on avait pu. A l'arrivée du détachement, tous ces individus, d'une résolution unanime et sans se consulter, se mirent en mouvement, et se dirigèrent vers le point opposé, abandonnant le champ de bataille aux soldats, qui s'en emparèrent, et s'y établirent pour défendre la maison et la rue. Mais les rues et les places environnantes étaient remplies de groupes; où l'on voyait deux ou trois individus arrêtés, trois, quatre; vingt autres s'arrêtaient: les uns s'éloignaient, d'autres survenaient; ils ressemblaient à ces légers nuages qui, dis-

Digitized by Google

persés quelquefois dans l'azur du ciel, s'y agitent après un orage, et font dire à ceux qui les voient : Le temps n'est pas bien rassuré. On entendait un concours de voix divers, confus et changeant : les uns racontaient avec emphase les événements particuliers dont ils avaient été témoins, les autres ce qu'ils avaient eux-mêmes exécuté; ceux-ci se félicitaient que le tumulte eût fini de cette manière, louaient Ferrer, et prédisaient un châtiment sévère à l'intendant; ceux-là assuraient, en souriant, qu'il ne lui serait point fait de mal, parce que les loups ne se mangent pas; d'autres, enfin, plus mécontents, murmuraient de ce qu'on n'avait pas fait tout ce qui convenait, et disaient que c'était une sottise, une véritable folie de faire tant de fracas pour se laisser ensuite jouer de cette manière.

Cependant le soleil s'était couché, et tous les objets commençaient à se confondre dans la même teinte. Beaucoup d'individus, fatigués de la journée et ennuyés de circuler dans l'obscurité, s'en retournaient chez eux. Notre jeune homme, après avoir contribué à facili-

ter le passage du carrosse, et l'avoir accompagné entre les deux files de soldats, comme en triomphe, se félicita quand il le vit marcher librement et hors de danger; il suivit un moment la foule, puis il s'en éloigna au premier débouché pour respirer lui-même un peu plus à son aise. Lorsqu'il eut fait quelques pas en liberté, au milieu de l'agitation de tant d'images, de tant de passions, de tant de souvenirs récents et confus, il éprouva un grand besoin de nourriture et de repos, et commença à regarder à droite et à gauche s'il ne verrait point l'enseigne d'une hôtellerie; car il était trop tard alors pour se rendre au couvent des capucins. En cheminant ainsi le nez au vent, il alla tomber dans un groupe; et s'y étant arrêté, il entendit qu'on y parlait de conjectures, de desseins et de projets pour le lendemain. Après avoir écouté un moment il ne put s'empêcher de dire aussi son mot, parce qu'il lui semblait qu'un homme qui, comme lui, avait agi d'une façon si utile, pouvait bien sans présomption, donner aussi son avis. Convaincu, d'ailleurs, par tout ce qu'il avait vu

dans cette journée, que, pour procurer quelque résultat à une entreprise, il suffisait de la faire goûter à ceux qui couraient par les rues, « Messieurs! leur cria-t-il d'un ton d'exorde, vous dirai-je aussi mon modeste avis? Il me paraît à moi que ce n'est pas seulement par rapport au pain qu'il se commet des iniquités; et puisque aujourd'hui on a vu clairement qu'en se montrant, on obtient ce qui est juste, il faut dorénavant employer ce moyen, afin que l'on apporte du remède à toutes les autres fraudes, de manière que les choses marchent d'une manière plus régulière. N'est-il pas vrai, messieurs, que c'est une poignée de tyrans, qui, faisant justement l'opposé des dix commandements, vont chercher les pauvres gens, qui ne pensent pas à eux, pour leur faire toute sorte de mal, et puis ont toujours raison? Bien plus, quand ils ont fait une action plus méchante que de coutume, ils marchent la tête plus haute, comme s'ils en attendaient la récompense. Et à Milan même n'en a-t-on pas eu des exemples? »

« Que trop, » répondit une voix.

« Je vous le dis, moi, reprit Renzo; déja les bruits en sont venus jusqu'à nous. Et puis la chose parle d'elle-même. Supposons, par exemple, que l'un de ces hommes dont je parle ait un peu de pouvoir au dehors et dans Milan; s'il est un diable là, il ne sera point un ange ici, il me semble. Dites-moi un peu, messieurs, si jamais vous en avez vu un avoir une mine à la Ferrer? Mais ce qu'il y a de pis (et cela je puis le dire avec certitude), c'est qu'il existe des ordonnances imprimées pour les punir, et ce ne sont point des ordonnances sans utilité : on ne pourrait trouver rien de mieux; les délits y sont désignés clairement, et un bon châtiment pour chacun d'eux. Et on y dit : Qui que ce soit, paysan ou plébéien, et que sais-je, moi? Maintenant allez un peu dire aux Docteurs, aux Scribes et aux Pharisiens qu'ils vous fassent rendre justice, d'après les ordonnances : ils vous donneront raison comme le pape aux voleurs; c'est une chose à révolter tout homme honnête. On voit donc clairement que le roi et ceux qui commandent voudraient que les coupables fussent punis; mais

on n'en fait rien, parce qu'il y a une ligue. Il faut donc la rompre. Il faut demain matin aller trouver Ferrer; c'est un galant homme celui-là, un seigneur affable; et aujourd'hui, vous avez pu voir comme il était content de se trouver au milieu du peuple, comme il cherchait à entendre les raisons qu'on lui exposait, et comme il y répondait avec bienveillance. Il faut aller trouver Ferrer et lui dire comment vont les choses; et moi, pour ma part, je lui en peux conter de belles, moi qui ai vu une ordonnance avec des armoiries longues comme le bras, qui avaient été faites par trois de ceux qui gouvernent, dont les noms étaient aussi imprimés au-dessous, et parmi lesquels était celui de Ferrer, que j'ai vu de mes propres yeux; or, cette ordonnance prononçait positivement en ma faveur; et un docteur à qui je disais qu'il fallait en conséquence me faire rendre justice, comme c'était l'intention de ces trois seigneurs, parmi lesquels se trouvait aussi Ferrer, ce monsieur le docteur, qui m'avait montré l'ordonnance lui-même, ce qui est le plus beau de l'affaire, m'écoutait comme si

j'avais parlé en insensé. Je suis sûr que, quand ce bon vieillard entendra le récit de ces belles choses, qu'il ne peut pas connaître toutes, principalement celles du dehors, il ne voudra plus que les affaires aillent de la sorte, et qu'il y trouvera un bon remède. Et puis d'ailleurs, s'ils font des ordonnances, c'est pour qu'on y obéisse, et c'est encore un mépris, une insulte que de compter leur nom pour rien. Et si les hommes puissants ne veulent pas baisser la tête et le font encore passer pour fou, nous sommes là pour l'aider, comme nous avons fait aujourd'hui. Je ne dis pas qu'il doive venir en carrosse pour arrêter tous les coquins, les puissants et les tyrans; car il faudrait l'arche de Noé. Il faut qu'il donne des ordres à qui il appartient, non-seulement à Milan, mais partout, afin que l'on fasse les choses comme le veulent ces ordonnances, qu'il intente de bons procès à tous ceux qui ont commis de pareilles iniquités, en les condamnant à la prison et aux galères toutes les fois qu'elles portent prison et galère, et recommande aux podestats de bien faire leur devoir; sinon qu'il

les renvoie et en nomme de meilleurs : et puis, comme je vous l'ai dit, nous serons là pour lui donner un coup de main. Il faut surtout ordonner aux docteurs d'écouter les pauvres gens et de défendre le bon droit. N'ai-je pas raison, messieurs? »

Renzo avait parlé avec tant de chaleur, que, depuis son exorde, une grande partie des individus réunis avaient suspendu tout autre discours, s'étaient tournés de son côté pour l'écouter, et étaient devenus ses auditeurs. Un bruit confus d'applaudissements, des « Bravo, Assurément, Il a raison, Ce n'est que trop vrai, » avaient suivi sa harangue. Les critiques ne manquèrent pas non plus. « Ah oui! disait l'un, on n'a qu'à écouter les montagnards, ils sont tous avocats, » et il s'en allait. » Maintenant, murmurait un autre, le premier misérable voudra dire son avis, et, à force de s'occuper de tout, on n'aura plus le pain à bon marché; c'est pourtant dans cette vue que nous nous sommes mis en mouvement. » Renzo, toutefois, n'entendit que les compliments; celui-ci lui prenait une main, celui-là lui serrait l'autre.

« A revoir, à demain. — Où? — Sur la place du Dôme. — Bien. — Et nous entreprendrons quelque chose. »

« Quel est celui de vous, mes braves gens, qui voudrait m'enseigner une hôtellerie, où je pourrais, comme un honnête garçon, manger un morceau et passer la nuit? » dit Renzo.

« C'est moi qui vous rendrai ce service, brave jeune homme, » dit un individu qui avait écouté attentivement son sermon, et n'avait pas encore dit un mot. « Je connais justement une hôtellerie qui est ce qui vous convient, et je vous recommanderai au maître qui est mon ami, et de plus un fort brave homme.

« Ici près? » demanda Renzo.

« A peu de distance, » répondit l'autre.

L'assemblée se dispersa, et Renzo, après que plusieurs de ses auditeurs lui eurent serré la main, s'achemina avec l'inconnu, en le remerciant de sa complaisance.

« Ce n'est rien, disait celui-ci: une main lave l'autre, et les deux le visage. Ne faut-il pas être utile à son prochain?» Et en cheminant, il faisait à Renzo, qui ne demandait

pas mieux que de causer, tantôt une question et tantôt une autre. « Ce n'est pas pour connaître vos affaires, mais vous me paraissez fatigué : de quel pays venez-vous ? »

« Je viens de Lecco, » répondit Renzo.

« De Lecco ? vous êtes de Lecco ?

« De Lecco..., c'est-à-dire, du territoire. »

« Pauvre jeune homme ! d'après ce que j'ai pu comprendre de vos discours, il paraît que vous avez beaucoup à vous plaindre ? »

« Eh ! mon cher monsieur, j'ai dû parler avec un peu de politique, pour ne pas dire en public ce qui me concerne ; mais... suffit, quelque jour on le saura ; et alors.... Mais j'aperçois l'enseigne d'une hôtellerie, et ma foi je n'ai pas envie d'aller plus loin. »

« Non, non ; venez où je vous ai dit, ce n'est qu'à un pas d'ici, dit le guide : vous ne seriez pas bien dans cette maison.

« Oh ! que si, répondit le jeune homme, je ne suis point du tout un damoiseau élevé dans du coton ; pourvu que je trouve un morceau à manger, et un peu de paille, c'est tout ce qu'il me faut : ce que je désire surtout, c'est

de trouver promptement l'un et l'autre. A la grace de Dieu; » et il entra sous une grande porte, au-dessus de laquelle pendait l'enseigne de la Pleine-Lune.

« Allons; je vous conduirai là, puisque vous le voulez, » dit l'inconnu; et il le suivit.

« Je ne voudrais pas vous déranger davantage, répondit Renzo; à moins, ajouta-t-il, que vous ne vouliez me faire le plaisir de venir boire un coup avec moi. »

« J'accepte votre offre, répondit celui-ci »,et précédant Renzo, comme un homme à qui les localités sont familières, il entra dans une petite cour, s'arrêta devant une porte vitrée, leva le loquet, ouvrit et pénétra dans la cuisine avec son compagnon.

Deux lampes, pendues à deux poutres du plafond, éclairaient cette pièce. Beaucoup d'individus, tous occupés, étaient assis à une table étroite, qui remplissait un côté presque entier de la salle; par intervalles, elle était couverte de nappes et de viandes servies, et l'on y voyait des cartes tournées et retournées, et des dés jetés et ramassés; partout des bouteilles et

des verres. On voyait aussi courir sur cette table des *berlingues*, des *réaux* et des *parpalioles*, qui, s'ils avaient pu parler, auraient dit probablement : Nous étions ce matin dans le comptoir d'un boulanger, ou dans les poches de quelque curieux, qui, tout occupé de voir comment iraient les affaires publiques, oubliait de prendre soin de ses affaires privées. Le tapage était grand. Un garçon parcourait la salle en tous sens pour le service de la grande table et des petites; l'hôte était assis sur une banquette, sous le manteau de la cheminée, occupé en apparence à former sur la cendre, avec les pincettes, certaines figures qu'il traçait et effaçait successivement ; mais en réalité, attentif à tout ce qui se passait autour de lui. Au bruit du loquet, il se leva, et alla au-devant des nouveaux venus. Quand il eut aperçu le guide : Maudit homme! dit-il en lui-même, qui viens toujours te jeter dans nos jambes quand je voudrais te voir au diable! — Il s'approcha ensuite de Renzo avec vivacité, et se dit encore : — Je ne te connais

pas; mais en te voyant venir avec un tel chasseur, il faut que tu sois chien ou lièvre: dès que tu auras dit deux paroles, je te connaîtrai.—Cependant rien de ce muet soliloque ne transpira sur la figure de l'hôte, qui restait immobile comme un portrait: figure arrondie, avec une barbe courte, épaisse, roussâtre, et deux yeux brillants et fixes.

« Que veulent ces messieurs? » dit-il.

« Avant tout, une bouteille de bon vin, dit Renzo, et puis un morceau à manger. « En disant ces mots, il s'assit sur un banc, à l'un des bouts de la table, et laissa échapper un *Ah!* sonore, comme s'il eût voulu dire: C'est une bonne chose qu'un banc, quand on a été si long-temps sur pied et dans le tracas. Mais aussitôt lui revint à la mémoire le souvenir de ce banc et de cette table où il s'était assis la dernière fois avec Lucie et Agnès, et il soupira; puis il fit un mouvement de tête, pour cacher cette pensée, et il aperçut l'hôte, qui revenait avec le vin. Le compagnon s'était assis en face de Renzo. Celui-ci lui versa aussi-

tôt à boire, en disant : « C'est pour mouiller les lèvres, » et remplit l'autre verre, qu'il vida d'un trait.

« Que me donnerez-vous pour souper ? » dit-il ensuite à l'hôte.

« Un bon morceau d'étuvée ? » dit celui-ci.

« Volontiers : un bon morceau d'étuvée. »

« Servi à l'instant, dit l'hôte à Renzo ; et au garçon : Servez cet étranger. »

Puis il s'approcha du foyer. « Mais.... reprit-il en se tournant de nouveau vers Renzo : pour du pain, je n'en ai pas aujourd'hui. »

« Quant au pain, dit Renzo à haute voix et en riant, la Providence y a pourvu. » Et ayant tiré le troisième et dernier des pains qu'il avait ramassés sous la croix de Saint-Denis, il l'éleva en l'air, en criant : « Voilà le pain de la Providence ! »

A cette exclamation, plusieurs des convives se retournèrent ; et, apercevant ce trophée en l'air, l'un d'eux se mit à crier : « Vive le pain à bon marché ! »

« A bon marché ? dit Renzo : *gratis et amore.* »

« C'est encore mieux. »

« Mais, ajouta-t-il aussitôt, je ne voudrais pas que ces messieurs pensassent mal de moi. Ce n'est pas, comme on dit, que je l'aie dérobé. Je l'ai trouvé à terre; et si je pouvais en rencontrer le propriétaire, je suis prêt à le lui payer. »

« Bravo! bravo! » crièrent en riant plus fort les compagnons; mais il ne vint dans l'esprit d'aucun d'eux que ces paroles exprimassent sérieusement un fait et une intention réelle.

« Vous croyez que je plaisante; mais la chose est comme je vous la raconte, » dit Renzo à son guide; et retournant ensuite ce pain dans sa main, il ajouta : « Voyez comme je l'ai arrangé, il a l'air d'un gâteau : mais on était si pressé! S'il s'en trouvait qui eussent les os un peu tendres, ils étaient bien à plaindre. » Et aussitôt ayant cassé et dévoré l'un après l'autre trois ou quatre morceaux de pain, il les accompagna d'un second verre de vin, et il ajouta : « Ce pain ne veut pas absolument passer tout seul. Je n'ai jamais eu une si grande sécheresse dans la gorge : on a tant crié! »

« Préparez un bon lit à ce brave garçon, dit le guide, parce qu'il a l'intention de coucher ici cette nuit. ».

« Vous voulez donc coucher ici? » demanda l'hôte à Renzo en s'approchant de la table.

« Sans doute, répondit celui-ci; un lit sans façon; il suffit que les draps soient blancs; je suis un pauvre garçon, mais habitué à la propreté. »

« Oh! quant à cela! » dit l'hôte en allant à son comptoir, qui se trouvait dans un des angles de la cuisine; et il revint tenant dans une main une écritoire et un morceau de papier blanc, et une plume dans l'autre.

« Qu'est-ce que cela signifie? » s'écria Renzo en avalant une bouchée de l'étuvée que le garçon avait placée devant lui, et en souriant d'un air étonné. « Est-ce là le drap blanc? »

L'hôte, sans répondre, posa le papier sur la table, l'écritoire près du papier; puis il se courba, et, appuyant sur la table même le bras gauche et l'extrémité du coude droit, et tenant la plume en l'air, et le visage tourné vers

Renzo, il lui dit : « Faites-moi le plaisir de me dire votre nom, votre prénom et votre pays. »

« Pourquoi cela ? dit Renzo : qu'ont de commun avec le lit ces bagatelles ? »

« Je fais mon devoir, dit l'hôte en regardant le guide en face : nous sommes obligés de tenir note de toutes les personnes qui viennent loger chez nous; d'indiquer *leur nom, leur prénom, de quel pays elles sont, pour quelles affaires elles viennent, si elles portent des armes..... combien de temps elles ont l'intention de séjourner dans cette ville.....* Ce sont les expressions de l'ordonnance. »

Avant de répondre, Renzo vida un autre verre : c'était le troisième, et j'ai peur que dorénavant nous ne puissions plus les compter. Puis il dit : « Ah ah ! vous avez l'ordonnance ! Et moi je me pique d'être docteur en loi ; et en cette qualité, je sais sur-le-champ quel cas on fait des ordonnances. »

« Je parle sérieusement, » dit l'hôte en regardant toujours le muet compagnon de Renzo; et ayant été de nouveau à son comptoir,

il en tira une grande feuille : c'était un exemplaire de cette ordonnance, qu'il vint déployer sous les yeux de Renzo.

« Ah ! la voilà ! » s'écria celui-ci, en levant d'une main le verre qu'il avait rempli de nouveau, et le vidant aussitôt, et étendant ensuite l'autre main, l'index vers l'ordonnance dépliée : « voici donc la belle feuille de missel. Je m'en réjouis beaucoup. Je connais ces armes ; je sais ce que signifie cette face de païen avec la corde au cou. » (On plaçait alors en tête des ordonnances les armes du gouverneur ; et dans celles de Don Gonzalo Fernandez de Cordova, se trouvait un roi maure enchaîné par le cou.) Cette figure veut dire : Commande qui peut, et obéit qui veut. Quand cette figure aura fait mettre aux galères le seigneur Don.... je sais ce que je dis ; comme il est dit dans un autre chiffon de papier semblable à celui-ci ; quand elle aura arrangé les choses de manière qu'un jeune homme honnête puisse épouser une honnête jeune fille, qui est satisfaite de l'avoir pour mari, alors je lui dirai mon nom à cette figure, et je l'embrasserai par-dessus le marché. Je

puis avoir de bonnes raisons pour ne pas dire mon nom. Et si un brigand, qui peut disposer d'une poignée d'autres coquins ; car s'il était seul..... » Et ici il compléta la phrase avec un geste : « Si un brigand voulait savoir d'où je suis, pour me jouer quelque mauvais tour, je vous demande si cette figure se remuerait pour me secourir. Il faut que je dise mes affaires ! voici bien du nouveau. Je suis venu à Milan pour me confesser, je suppose, mais je veux me confesser à un père capucin, puisqu'il faut le dire, et non à un hôte. »

L'hôte se taisait, et regardait le guide, qui ne faisait aucune démonstration. Renzo, nous sommes obligés de l'avouer, avala un autre verre, et continua : « Je te donnerai, mon cher hôte, une raison qui te satisfera. Si les ordonnances qui parlent bien en faveur des honnêtes gens n'ont pas d'effet, celles qui parlent contre eux doivent en avoir d'autant moins. Ainsi remporte tous ces brimborions, et rapporte-moi une autre bouteille en échange, parce que celle-ci est fêlée ! » En disant ces mots, il la frappa légèrement avec le dessus de

la main, et il ajouta : « Tu entends comme elle sonne le creux. »

Le discours de Renzo avait encore cette fois attiré l'attention des buveurs; et quand il eut fini, on entendit un murmure général d'approbation.

« Que faut-il que je fasse ? » dit l'hôte en regardant l'inconnu, qui ne l'était pas pour lui.

« Allons, allons, criaient plusieurs des compagnons, cet étranger a raison : les lois qui ont rapport aux vexations, aux fraudes, aux gabelles, sont des lois nouvelles aujourd'hui, très-nouvelles. »

Au milieu de ces cris, l'inconnu, lançant à l'hôte un regard de reproche pour cette interpellation trop ouverte, dit : « Laissez-le un peu faire à sa mode; ne faites pas de scandale. »

« J'ai fait mon devoir, » dit l'hôte à haute voix, et en lui-même : Maintenant ma responsabilité est à couvert. Il prit le papier, la plume, l'écritoire, l'ordonnance, et la bouteille vide pour la remettre au garçon.

« Rapporte-moi du même, dit Renzo, je le trouve excellent; et je l'enverrai dormir comme

l'autre, sans lui demander ni son nom ni son prénom, ni ce qu'il vient faire, ni s'il doit séjourner dans cette ville. »

« Du même, » dit l'hôte au garçon, en lui donnant la bouteille, et il retourna s'asseoir sous le manteau de la cheminée. C'est bien certainement un lièvre, pensait celui-ci, en recommençant ses dessins sur les cendres. Et dans quelles mains est-il tombé! maître sot! Si tu veux te perdre, je n'y puis que faire; mais l'hôte de la Pleine-Lune n'ira pas pour tes folies se brouiller avec la justice.

Renzo remercia son guide et tous ceux qui avaient pris son parti. « Mes braves amis, leur dit-il, je vois maintenant que les honnêtes gens se donnent la main et se soutiennent; » puis étendant la main droite sur la table, et prenant l'attitude d'un orateur : « N'est-ce pas une chose extraordinaire, s'écria-t-il, que tous ceux qui mènent les affaires veuillent sans cesse fourrer partout le papier, l'écritoire et la plume! Toujours la plume en l'air! Quelle fureur de se servir toujours de la plume! »

« Eh, brave campagnard! voulez-vous en

savoir la raison? » dit en riant un des joueurs qui gagnait.

« Voyons un peu, » dit Renzo.

« C'est, reprit le joueur, que comme ces messieurs mangent les oies, ils se trouvent avoir tant de plumes, qu'il faut bien qu'ils en fassent quelque chose. »

Tous se mirent à rire, à l'exception de celui qui perdait.

« Oh! dit Renzo, c'est un poète, celui-là. Vous en avez donc aussi des poètes? A présent, il y en a partout. J'ai aussi quelquefois ma veine, et j'en dis de belles alors.... mais c'est quand les choses vont bien. »

Pour bien comprendre cette ineptie du pauvre Renzo, il faut savoir que, parmi le peuple de Milan, et surtout celui des environs, poète ne signifie pas, comme chez les hommes instruits, un génie divin, un habitant du Pinde, un nourrisson des Muses, mais un homme d'un caractère original et bizarre, qui, dans ses discours et dans ses actions, montre plus de finesse et d'originalité que de raison; et le talent de ce gâte-métier du vulgaire consiste

à dénaturer les expressions et à leur donner un sens éloigné de leur véritable acception ; car, je vous le demande, quel rapport y a-t-il entre un original et un poète ?

« Mais la véritable raison, je vais vous la dire, ajouta Renzo : c'est parce que ce sont eux qui tiennent la plume ; et comme les paroles qu'ils disent sont emportées par le vent et ne laissent aucune trace, ils sont attentifs aux paroles d'un pauvre garçon, les enfilent à la volée avec cette plume, et les attachent sur le papier, pour s'en servir en temps et lieu. Ils ont encore une autre malice ; c'est que, quand ils veulent embrouiller un pauvre garçon qui ne sait pas lire, mais qui a un peu de.... je sais ce que je veux dire.... » Et pour se faire comprendre, il montrait son front qu'il frappait du bout de l'index, « et quand ils s'aperçoivent qu'il commence à comprendre la difficulté, zeste, ils lui détachent quelques mots de latin pour lui faire perdre le fil, pour lui faire perdre l'escrime, et pour lui brouiller les idées. Enfin suffit ; il y a beaucoup à réformer dans les coutumes ! Aujourd'hui, comme

de raison, tout s'est passé d'une manière vulgaire, sans papier, sans plume et sans écritoire ; et demain, si le peuple sait se conduire, il fera encore mieux; mais pourtant, sans arracher un cheveu à personne, et tout par la voie de la justice. »

Cependant quelques-uns des compagnons s'étaient remis à jouer, d'autres à manger, beaucoup à crier; quelques-uns se retiraient, et il en survenait d'autres: l'hôte avait des attentions pour tous; mais ces choses n'ont rien de commun avec notre histoire. L'inconnu qui servait de guide n'avait pas l'air de vouloir s'en aller; et quoiqu'il n'eût, selon toute apparence, aucune affaire dans cet endroit, il ne voulait pourtant pas partir avant d'avoir encore un peu causé avec Renzo en particulier. Il se tourna de son côté, et reprit la conversation sur le pain, et, après quelques-unes de ces phrases qui, depuis quelque temps, circulaient dans toutes les bouches, il en vint à émettre son opinion. « Ah! si je commandais, dit-il, je trouverais aisément le moyen de faire bien aller les choses. »

« Comment feriez-vous? » demanda Renzo,

en le regardant avec deux yeux moins ouverts et plus brillants que de coutume, et en tordant un peu la bouche comme pour se montrer plus attentif.

« Comment je ferais? dit celui-ci : je voudrais qu'il y eût du pain pour tout le monde; tant pour les pauvres que pour les riches. »

« Ah! ce serait bien comme ça, » dit Renzo.

« Et voici comment je m'y prendrais. Je fixerais un prix qui serait à la portée de tout le monde, et puis je distribuerais le pain en raison du nombre des bouches, parce qu'il y a des gaillards sans discrétion qui veulent tout pour eux, font rafle sur tout, et accaparent sans façon, en sorte que le pain manque pour les pauvres gens. Ainsi donc il faut distribuer le pain. Mais comment fera-t-on? Le voici : on donnera un bon à chaque famille, en proportion des bouches, pour aller prendre le pain chez les boulangers. A moi, par exemple, on devra me remettre un bon dans cette forme : Il est accordé à Ambroise Fusella, fourbisseur, pour lui, sa femme et quatre enfants en âge de manger du pain (remarquez

Digitized by Google

bien ceci), il lui est accordé tant de livres de pain, pour lesquelles il paiera tant. Mais il faudrait faire les choses avec justice, et toujours en raison des bouches. A vous, par exemple, il faudrait vous faire un bon pour.... votre nom. »

« Lorenzo Tramaglino, » dit le jeune homme, qui, tout entier au projet de distribution, ne réfléchit pas qu'il était entièrement basé sur le papier, la plume et l'écritoire, et que, pour le mettre en œuvre, il fallait d'abord recueillir les noms des personnes.

« Très-bien, dit l'inconnu : mais avez-vous une femme et des enfants ? »

« Je devrais bien..... des enfants, non..... c'est trop tôt..... mais pour une femme..... si le monde allait comme il devrait aller..... »

« Ah ! vous êtes seul ! alors prenez patience ; mais vous aurez une portion plus petite. »

« C'est juste ; mais si bientôt, comme je l'espère.... et avec l'aide de Dieu.... il suffit ; mais si j'avais une femme ? »

« Alors le bon serait changé, et on augmenterait la portion. Comme je vous l'ai dit, tou-

jours en proportion du nombre des bouches, » dit l'inconnu en quittant la table.

« Tout cela va très-bien, continua Renzo en criant et frappant du poing sur la table, et pourquoi ne font-ils pas une loi de cette manière ? »

« Que voulez-vous que je vous dise, moi ? En attendant je vous souhaite une bonne nuit, et je m'en vais, parce que je me souviens que ma femme et mes enfants m'attendent depuis long-temps. »

« Encore un coup, encore un coup, » s'écria Renzo en remplissant avec vivacité le verre de cet homme; et s'étant levé aussitôt, et le saisissant par son pourpoint, il le tirait avec force pour le faire asseoir de nouveau. « Encore un coup; vous ne me ferez pas ce chagrin. »

Mais l'ami, l'ayant repoussé avec vigueur, se débarrassa de lui, et laissant Renzo continuer ses instances et ses reproches, il lui dit de nouveau : « bonne nuit, » et s'en alla. Renzo lui parlait encore, qu'il était déja dans la rue, et puis il retomba sur son banc. Il jeta les yeux sur ce verre qu'il avait rempli; et voyant que le

garçon passait devant la table, il le retint par un signe de la main, comme s'il avait quelque affaire à lui communiquer; il lui indiqua le verre avec le doigt, et, d'une voix lente et solennelle détachant ses paroles, d'une manière particulière: « Tu vois ce verre; je l'avais préparé pour ce galant homme, plein, ras comme pour un ami; mais il n'a pas voulu le boire. Quelquefois les gens ont des idées singulières. Je ne puis pas faire autre chose: j'ai prouvé mon bon cœur. Mais puisque le vin est tiré, il ne faut pas qu'il soit perdu. » Et en disant ces mots, il prit le verre, et le vida d'un trait.

« Je vous comprends, » dit le garçon en s'en allant.

« Ah ! tu as aussi compris, toi, dit Renzo; c'est donc vrai. Quand les raisons sont justes..!»

Ici, il ne faut pas moins que l'amour que nous portons à la vérité, pour nous faire poursuivre fidèlement un récit qui fait si peu d'honneur à un personnage d'une telle importance, et nous pourrions presque dire au héros de notre histoire. Mais cette même impartialité nous oblige d'avouer aussi que c'était la première

fois que Renzo se trouvait dans cet état; et ce fut justement parce qu'il n'avait pas l'habitude de se livrer à des excès, que le premier lui réussit aussi mal. Tous ces petits verres de vin qu'il avait bus à la suite l'un de l'autre, contre son ordinaire, soit pour étancher la soif qui le tourmentait, soit pour apaiser une certaine altération de l'ame qui ne lui laissait rien faire avec mesure, ne tardèrent pas à lui porter à la tête; tandis qu'on aurait eu peine à s'en apercevoir dans un buveur un peu plus exercé. A ce sujet, notre anonyme fait une observation que nous répéterons sans la commenter. Les habitudes honnêtes et modérées, dit-il, portent avec elles cet avantage, que plus elles sont vieilles et enracinées dans l'homme, plus tôt, lorsqu'il veut s'en écarter, il en ressent le dommage, la honte, ou au moins l'embarras; de sorte qu'il lui en reste pendant quelque temps un souvenir pénible, qui fait que son erreur lui tient lieu de leçon.

Quoi qu'il en soit, quand ces premières fumées furent montées au cerveau de Renzo, vin et paroles continuèrent à aller, en sens contraire,

sans mesure ni règle; et au point où nous l'avons laissé, il se tenait déja comme il pouvait. Il se sentait une grande démangeaison de parler : il ne lui manquait pas d'auditeurs, ou du moins de spectateurs, et, pendant quelques instants, les paroles étaient venues avec facilité et dans un certain ordre. Mais peu à peu cette faculté de compléter ses phrases commença à devenir furieusement impuissante. Les idées qui s'étaient d'abord présentées vives et lucides s'obscurcissaient et s'évanouissaient tout d'un coup; et la parole, après s'être fait un peu attendre, n'exprimait plus ce qu'il avait pensé. Au milieu de ces difficultés, par un de ces funestes instincts qui, dans tant de circonstances, perdent les hommes, il recourait à sa bienheureuse bouteille. Mais de quel secours pouvait lui être cette bouteille dans une pareille situation? Nous laissons aux gens raisonnables le soin de décider cette question.

Nous rapporterons seulement quelques-uns des nombreux discours qui lui échappèrent dans cette malheureuse soirée : ceux que nous omettons, sont trop extraordinaires, trop dé-

pourvus de sens, pour être rapportés dans un livre imprimé.

« Eh ! l'hôte, l'hôte ! » recommença-t-il en promenant ses regards autour de la table, et sous le manteau de la cheminée, cherchant à reconnaître le lieu où il se trouvait, et parlant toujours au milieu du bruit que faisaient les autres buveurs, « hôte que tu es ! je ne puis pas la digérer.... cette demande du nom, du prénom et de la profession. A un brave garçon comme moi !... Tu ne t'es pas bien comporté. Quelle satisfaction, quel avantage, quel plaisir, de coucher sur un morceau de papier un pauvre campagnard ? Ai-je raison, messieurs ? Les hôtes devraient avoir des égards pour les honnêtes garçons.... Écoute, écoute, l'hôte, je veux te faire une comparaison.... pour la raison.... Vous riez, vous autres ? Ils sont un peu gais...! mais je n'en ai pas moins raison. Dis-moi un peu, qui est-ce qui fait aller ton commerce ? ce sont les bons enfants, n'est-il pas vrai ? Regarde un peu ; ces seigneurs des ordonnances viennent-ils jamais ici pour se rafraîchir la bouche ? »

« Ce sont des gens qui ne boivent que de l'eau, » dit un voisin de Renzo.

« Ils veulent conserver leur sang froid, ajouta un autre, pour dire élégamment des mensonges. »

« Ah! s'écria Renzo, voilà près de moi le poète qui a parlé. Réponds donc, eh! l'hôte; et Ferrer, qui est le meilleur de tous, est-il jamais venu ici se réjouir et dépenser un quatrin? Et ce scélérat de Don... ? Je me tais, parce que je suis aussi trop en train de parler; Ferrer et le père Crrr.... je m'entends, sont deux hommes de bien; mais ils sont rares les hommes de bien. Les vieux sont plus méchants que les jeunes; et les jeunes.... sont pires encore que les vieux. Je suis enchanté qu'on n'ait pas répandu de sang; oh! ce sont des atrocités qu'il faut laisser au bourreau. Du pain : oh! pour cela, oui. J'en ai reçu des horions; mais.... j'en ai donné aussi. Place! abondance!..... Et puis Ferrer aussi.... quelque petit mot latin.... *si es baraôs trapolorum*.... Maudit défaut! justice! du pain! ah! voilà des paroles raisonnables!... Ils voulaient, les camarades... quand on enten-

dit ce maudit tin, tin, tin. Il ne s'enfuyait pas encore, ce monsieur le curé, je voudrais le tenir ici.... je sais à quoi je pense.... »

A ces mots, il pencha la tête, et resta quelque temps comme absorbé dans une réflexion; puis il laissa échapper un grand soupir, et releva une figure et deux yeux remplis de larmes, qui annonçaient une tristesse si profonde, une émotion si forte, que celui qui les causait, s'il en eût été témoin, en aurait été attristé lui-même. Mais ces gaillards, qui avaient déja commencé à s'amuser de l'éloquence vive et embrouillée de Renzo, le trouvèrent bien plus amusant encore quand ils lui virent cet air attendri : les plus voisins disaient aux autres : « Regardez donc, » et tous se tournaient de son côté; de sorte qu'il devint le jouet de toute la compagnie. Non pas qu'ils fussent tous dans leur bon sens, ou dans leur sens ordinaire quel qu'il fût; mais, à vrai dire, il n'y en avait aucun qui en fût sorti comme le pauvre Renzo, et, pour surcroît de malheur, il était étranger. Ils se mirent les uns après les autres à l'exciter par des questions plaisantes

ou ridicules, en les accompagnant de toutes les cérémonies que savent y joindre des gens qui aiment à rire. Tantôt il donnait un signe de mécontentement, ou prenait la plaisanterie en riant; tantôt, sans faire attention aux propos qu'on lui tenait, il parlait de toute autre chose, répondait ou interrogeait, et toujours à contre-sens. Par bonheur, il lui était resté, au milieu de cette espèce d'égarement, une sorte de prudence instinctive qui l'empêchait de prononcer les noms des personnes; de manière que celui qui était le plus profondément gravé dans sa mémoire ne fut pas même proféré dans ce lieu. C'eût été pour nous une chose douloureuse, si ce nom qui nous inspire un peu de respect et d'amour fût devenu, pour ces méchantes langues, un sujet de divertissement.

CHAPITRE XV.

L'HÔTE, s'apercevant que le jeu allait trop loin et durait trop long-temps, s'était approché de Renzo, et ayant prié les autres avec douceur de le laisser en repos, il le prit par un bras, et chercha à lui persuader d'aller se coucher; mais celui-ci en revenait toujours au nom, au prénom, aux ordonnances et aux braves garçons. Cependant les mots de lit et de dormir, répétés à son oreille, firent quelque impression sur son esprit; ils l'avertirent un peu plus distinctement du besoin qu'ils exprimaient, et produisirent un moment d'intervalle lucide. Ce peu de raison qui lui revint lui fit jusqu'à un certain point comprendre que le plus grand nombre des buveurs s'é-

taient retirés, à peu près comme la dernière des bougies d'un lustre fait voir que les autres sont éteintes. Il prit une résolution, étendit ses mains ouvertes sur la table, essaya une fois ou deux de se lever, soupira et chancela : à la troisième, soutenu par l'hôte, il fut sur pied. Celui-ci, le gouvernant entièrement, le fit sortir du banc, prit dans une main une lanterne, et, le tenant de l'autre du mieux qu'il put, il le conduisit ou le traîna vers la porte de l'escalier. Renzo, au bruit des adieux que lui faisait la brigade de buveurs, se retourna avec vivacité; et si son obligeant conducteur n'eût pas été assez leste pour le retenir, la pirouette qu'il fit serait devenue une chute inévitable : puis, du bras qui lui restait libre, il décrivait dans l'air certaines salutations qui ressemblaient assez bien à un nœud de Salomon.

« Allons nous coucher, » dit l'hôte; et, le traînant après lui, il lui fit enfiler la porte, et avec plus de fatigue encore, il lui fit monter un escalier de bois très-étroit, et le conduisit dans la chambre qui lui était destinée. Renzo,

en apercevant le lit qui l'attendait, montra de la joie, et regarda complaisamment l'hôte avec deux petits yeux qui tantôt brillaient davantage, tantôt s'éteignaient comme deux lumières mourantes. Il voulut se fixer sur ses pieds, et tendit la main vers l'hôte, pour lui pincer la joue en signe d'amitié et de reconnaissance; mais il ne put jamais y parvenir. « C'est très-bien, mon cher hôte, finit-il par lui dire ; maintenant je vois que tu es un bon enfant : donner un lit à un brave garçon, voilà qui est agir ; mais cette rage de me demander mon nom et mon prénom n'était pas d'un brave homme. Par bonheur, j'ai été aussi malin que vous... »

L'hôte, qui ne pensait pas que le pauvre campagnard pût rassembler encore autant d'idées; l'hôte, qui, par une longue expérience, savait combien les hommes dans cet état sont plus sujets que de coutume à changer subitement de sentiment, voulut profiter de cet intervalle lucide pour faire une nouvelle tentative. « Mon cher enfant », lui dit-il d'un ton et d'un air tout-à-fait caressants, « je ne vous l'ai pas demandé pour vous contrarier ni pour con-

naître vos affaires. Que voulez-vous? c'est la loi, et nous sommes forcés de lui obéir, autrement nous en serions les premiers punis : il vaut mieux y satisfaire. Qu'exige-t-on finalement? deux paroles; voyez, la belle chose! Ce n'est pas du tout pour ces gens-là, mais par complaisance pour moi; allons, à présent que nous sommes seuls, arrangeons les choses ensemble; dites-moi votre nom et.... et puis vous dormirez avec l'esprit tranquille. »

« Ah! coquin! s'écria Renzo; ah! fourbe! te voilà donc encore en train avec cette infamie du nom, du prénom et du négoce! »

« Taisez-vous, mauvais plaisant, et couchez-vous, » disait l'hôte.

Mais celui-ci continuait plus fort : « Je comprends, tu fais aussi parti de la ligue. Attends, attends, que je t'arrange. » Et dirigeant sa voix vers la porte de l'escalier, il criait de toutes ses forces : « Mes amis! l'hôte est aussi de la.... »

« J'ai voulu plaisanter, reprit celui-ci en l'arrêtant et le poussant vers le lit. C'était

pour rire; vous n'avez pas compris que je le disais pour rire! »

« Ah! c'était pour rire : maintenant tu parles bien. Puisque tu l'as dit pour rire.... Certainement ce sont bien des choses pour rire. » Et il tomba sur le lit.

« Allons, vite, déshabillez-vous », dit l'hôte; et au conseil il ajouta le secours, qui n'était point du tout inutile. Quand Renzo fut parvenu à retirer sa veste, l'hôte la prit aussitôt et mit les mains dans les poches, afin de s'assurer si l'argent y était encore. Il l'y trouva; et pensant que le lendemain le pauvre campagnard aurait bien autre chose à faire que de le payer, et que l'argent serait tombé dans des mains d'où un aubergiste tenterait en vain de le retirer, il voulut risquer une autre tentative.

« Vous êtes un bon enfant, un galant homme, n'est-il pas vrai? » lui dit-il.

« Un bon garçon, un galant homme », répondit Renzo, en faisant toujours travailler ses doigts sur les boutons des parties de son vêtement qu'il n'avait pas encore pu ôter.

« Eh bien! répliqua l'hôte, en ce cas vous devriez solder mon petit compte, parce que demain je dois sortir de très-bonne heure pour mes affaires.... »

« C'est trop juste, dit Renzo : Je suis malin, mais je suis un honnête garçon.... Mais mon argent? où est-il donc maintenant mon argent .....?

« Il est là », dit l'hôte; et mettant en œuvre toute son habileté, toute sa patience, toute son adresse, il vint à bout d'arrêter le compte de l'écot, et de le faire payer.

« Donnez-moi un coup de main, pour finir de me déshabiller, mon brave hôte, dit Renzo; je sens que j'ai une grande envie de dormir. »

L'hôte lui rendit le service qu'il réclamait; et de plus, il lui jeta la couverture sur les épaules, en lui disant dédaigneusement: « Bonne nuit »; mais déja il ronflait. Ensuite, par cette espèce d'attraction qui fait quelquefois que l'on considère un objet de dégoût comme on ferait un objet d'intérêt, et qui n'est peut-être que le désir de connaître ce qui agit for-

tement sur notre ame, il s'arrêta un moment pour contempler le pauvre jeune homme qui l'avait si cruellement fatigué; et, élevant la lanterne au-dessus de son visage, il en dirigea la lumière avec la paume de la main, dans l'attitude à peu près où l'on dépeint Psyché, lorsqu'elle était occupée à examiner les traits de son mystérieux mari. « Maître sot! » dit-il en lui-même au pauvre endormi, « il faut avouer que tu es bien venu te mettre toi-même dans la gueule du loup! Demain tu sauras me dire quel plaisir tu as trouvé ici. Imbécilles qui voulez gouverner le monde, *sans savoir de quel côté se lève le soleil*, et vous mettez dans l'embarras, ainsi que votre prochain! »

Après avoir dit ou pensé ce que nous venons de rapporter, l'hôte retira la lanterne, s'éloigna et sortit de la chambre. Arrivé sur le palier de l'escalier, il appela sa femme, et lui ayant recommandé de laisser ses enfants à la garde d'une petite servante, il lui dit de descendre dans la cuisine pour veiller à sa place à ce qui s'y passait. « Il faut, lui dit-il, que je sorte à cause d'un entêté de campagnard qui

est venu ici pour me faire damner », et il lui raconta brièvement le fâcheux accident. Puis, il ajouta : « Aie bien l'œil à tout, et surtout de la prudence dans cette maudite journée. Nous avons en bas une bande de libertins, qui, poussés par le vin ou par leur naturel, en disent de toutes les façons; et si quelque téméraire.... »

« Oh! je ne suis point une enfant, et je sais comment je dois me conduire. Jusqu'à présent, il me semble qu'on ne peut pas dire.... »

« Bien, bien; il faut surtout prendre garde qu'ils paient, et ne pas faire attention à tous les discours qu'ils tiennent sur l'intendant des vivres, sur le gouverneur, sur Ferrer, sur les décurions, sur l'Espagne et la France, parce que si l'on cherchait à les contredire, les choses pourraient bientôt aller mal, et que si on leur donnait raison, les choses pourraient aller mal dans la suite. Tu sais bien toi-même que quelquefois ceux qui en disent de plus fortes.... Tu comprends, quand on entend de certaines choses, il faut tourner la tête et dire : je reviens, comme si quelqu'un t'appelait d'un autre

côté. Je rentrerai d'ailleurs le plus tôt qu'il me sera possible. »

A ces mots, il descendit avec elle dans la cuisine, jeta un coup d'œil autour de la pièce, pour s'assurer qu'on ne demandait rien, décrocha son chapeau et sa cape, qui étaient pendus à un clou, prit un bâton dans un coin, rappela à sa femme, par un autre coup d'œil, les instructions qu'il lui avait données, et partit. Mais déja, dans le cours de ces opérations, il avait repris en lui-même le fil de l'apostrophe qu'il avait commencée au lit du pauvre Renzo, et il la poursuivait en marchant dans la rue.

« Entêté de montagnard! » Car lors même que Renzo aurait voulu cacher ce qu'il était, cette qualité se manifestait dans ses propos, dans sa prononciation, dans son aspect et dans ses manières. « Une journée comme celle-ci, j'en serais sorti sans embarras, à force de politique et de jugement, et voilà que tu viens justement sur la fin pour casser les œufs dans le panier. Manque-t-il d'hôtelleries dans Milan, pour que tu viennes justement tomber dans la mienne?

Encore si tu y étais venu seul, j'aurais fermé l'œil pour ce soir, et demain je t'aurais averti. Mais pas du tout, il faut que monsieur vienne, ce qui est mieux, accompagné d'un agent de police. »

A chaque pas, l'hôte rencontrait sur son chemin des promeneurs isolés ou réunis, ou des groupes de gens qui rôdaient en parlant à demi-voix. A cet endroit de sa silencieuse allocution, il aperçut une patrouille de soldats, et, s'en étant éloigné, il la regarda passer du coin de l'œil, et continua en lui-même : Les voilà ceux qui chatient les imprudents; grand sot, qui, parce que tu as vu quelques badauds faire du bruit, t'es imaginé que le monde allait être bouleversé, et, sur ce beau fondement, t'es ruiné et voulais me ruiner aussi, ce qui n'est pas juste. Je faisais l'impossible pour te sauver, et toi, imbécille, par reconnaissance, tu as manqué de mettre ma maison en rumeur. Maintenant, c'est à toi de te tirer d'affaire : quant à moi, je m'en tirerai bien moi-même. Comme si je voulais savoir ton nom par curiosité! Que m'importe à moi que tu t'appelles Thomas ou

Barthélemi ? J'ai, par ma foi, un beau plaisir à prendre la plume! mais vous n'êtes pas les seuls qui vouliez que les choses aillent à votre mode. Je sais aussi bien que vous qu'il y a des ordonnances qui ne signifient rien ; voilà une belle nouveauté à nous apprendre pour un montagnard! Mais tu ne sais pas, toi, que les ordonnances contre les hôtes ont de la valeur. Et tu prétends régir le monde et parler; tu ne sais donc pas que quand on veut se conduire à sa fantaisie et mépriser les ordonnances, la première chose à faire est de n'en pas dire du mal en public. Et pour un pauvre hôte qui serait de ton avis et ne chercherait point à savoir le nom de celui qui venait chez lui de préférence, sais-tu bien, imbécille, ce qui peut en résulter de bon ? *Sous peine, par lesdits hôteliers, aubergistes et autres, comme ci-dessus, d'être condamnés à trois cents écus d'amende;* ils sont là les trois cents écus, mais c'est pour en faire un meilleur usage : *lesquels seront appliqués, deux tiers à la chambre royale, et l'autre au dénonciateur ou à l'accusateur.* Quel bel arrangement! *Et, en cas d'insolvabilité, à cinq années de ga-*

lère et à une plus grande peine pécuniaire ou corporelle, selon le bon plaisir de son Excellence. Mille graces pour les bontés de son Excellence.

Dans ce moment, l'hôte posait le pied sur le seuil du palais du capitaine de justice.

Là, comme dans toutes les autres secrétaireries, il y avait de nombreuses affaires. De tous les côtés on s'occupait à donner les ordres qui paraissaient les plus propres à prévenir les malheurs pour le jour suivant, à ôter les prétextes et les moyens aux esprits désireux de nouveaux désordres, et à assurer la force dans les mains de ceux qui devaient l'exercer. On augmenta le nombre des soldats chargés de veiller à la conservation de la maison de l'intendant des vivres, et l'on prépara, aux extrémités des rues qui y aboutissaient, des barricades formées de poutres et de charrettes. On enjoignit à tous les boulangers de cuire sans interruption, et l'on expédia des estaffettes dans les pays circonvoisins, avec des ordres pour provoquer l'envoi du blé dans la ville; on députa de plus, dans chaque boulangerie, des nobles

qui s'y transportèrent de bonne heure pour y surveiller la distribution, et contenir les esprits inquiets par l'autorité de leur présence et de leurs paroles. Mais, pour donner, comme on dit, un coup sur le cercle et un coup sur le tonneau, et rendre plus efficaces les mesures de douceur par un peu d'épouvante, on pensa aussi à mettre la main sur quelques révoltés. C'était particulièrement les fonctions du capitaine de justice, qui, dans ce moment, avait un bandeau vulnéraire sur un des organes de la profondeur métaphysique, et chacun peut imaginer quelles étaient ses dispositions à l'égard des séditions et des séditieux; ses limiers étaient en campagne depuis le commencement de la révolte; et, ce soi-disant Ambroise Fusella était, comme l'avait dit l'hôte, un espion déguisé, envoyé justement pour prendre sur le fait quelque révolté qu'il pourrait reconnaître, l'amuser et le tenir en respect, afin de pouvoir l'arrêter tranquillement pendant la nuit ou le lendemain. Après avoir entendu quelques mots de l'éloquent discours de Renzo, il avait aussitôt tourné vers lui ses préten-

tions, et, le trouvant tout-à-fait étranger au pays, il avait tenté le coup de maître de le conduire sur-le-champ dans les prisons, comme à l'auberge la plus sûre de la ville; mais son entreprise manqua comme nous l'avons raconté. Il put cependant fournir avec certitude, à la police, des renseignements sur le nom, le prénom et la patrie du pauvre montagnard, accompagnés de cent conjectures; de sorte qu'au moment où l'hôte arriva à la secrétairerie, pour y donner ceux qu'il avait recueillis, elle en savait déja plus que lui. Il entra dans la salle d'audience, et fit sa déposition; il raconta comment, la veille, était arrivé chez lui un étranger qui n'avait jamais voulu décliner son nom.

« Vous avez fait votre devoir, en nous en donnant avis, » dit un notaire criminel, en quittant la plume: « mais nous le savions déja.»

— Le beau mystère! — pensa l'hôte; il demande une grande habileté!

« Et nous savons de plus, continua le notaire, ce nom respectable. »

— Diable! le nom aussi? comment donc ont-ils fait? pensa l'hôte cette fois.

« Mais vous, reprit l'autre d'un air sévère, vous ne dites pas tout ce que vous savez. »

« Qu'ai-je à dire de plus? »

« Ah! ah! nous savons très-bien que ce villageois a porté dans votre hôtellerie une quantité de pain dérobé, acquis en fraude, et en profitant de la sédition. »

« Lorsqu'il arrive quelqu'un chez moi avec un pain dans sa poche, puis-je savoir s'il l'a ou non dérobé! Et je vous jure, comme si j'étais à l'article de la mort, que je ne lui ai vu qu'un seul pain. »

« Voilà comme vous êtes, vous cherchez toujours à excuser et à défendre ceux qui nous haïssent, et ils sont tous d'honnêtes gens à vos yeux. Comment pouvez-vous prouver qu'il s'était procuré ce pain par des voies licites? »

« Qu'ai-je besoin de le prouver? Cela ne me regarde pas : je ne dois remplir que les formalités qui me sont imposées. »

« Vous ne pouvez du moins nier que votre pratique n'ait eu la témérité de tenir des propos injurieux contre les ordonnances, et de faire des actes indécents et répréhensibles à l'occasion des armes de Son Excellence. »

« J'en demande pardon à votre seigneurie; comment cet individu peut-il être ma pratique, si je le vois pour la première fois ? C'est le diable, avec le respect que je vous dois, qui l'a envoyé dans ma maison; et si je l'avais connu, votre seigneurie peut penser que je n'aurais pas eu besoin de lui demander son nom. »

« Cependant, dans votre hôtellerie, en votre présence, on a fait des choses horribles; on a proféré des paroles téméraires, on a fait des propositions séditieuses, on a excité des murmures, des cris, des clameurs. »

« Comment votre seigneurie veut-elle que je fasse attention à toutes les sottises que peuvent dire tant de bavards qui parlent tous à la fois ? Je suis un pauvre diable, et ne dois avoir égard qu'à mes intérêts. Et puis votre seigneurie doit savoir que ceux qui jouent ainsi

de la langue, peuvent bien aussi jouer des mains, surtout quand ils sont en nombre, et...»

« Oui, oui; laissez-les faire et dire : demain, vous verrez s'ils ont envie de badiner. Qu'en croyez-vous ? »

« Je n'en crois rien. »

« Que la populace se sera rendue maîtresse de Milan. »

« Oh ! pas du tout ! »

« Vous verrez, vous verrez. »

« Je comprends très-bien : le roi sera toujours le roi; mais celui qui aura volé n'en sera pas moins nanti... Mais l'envie de se révolter ne vient guère à un pauvre père de famille. D'ailleurs vos seigneuries ont la force, et c'est à elles de l'empêcher. »

« Avez-vous encore beaucoup de monde dans votre maison ? »

« Beaucoup. »

« Et votre homme, que fait-il à cette heure ? continue-t-il à pérorer, à exciter les esprits, à préparer des séditions ? »

« Votre seigneurie veut sans doute parler de ce campagnard ? Il est allé se coucher. »

« Ainsi vous avez beaucoup de monde..... C'est bien..... prenez soin qu'il ne sorte pas de chez vous. »

— Vais-je donc remplir les fonctions de sbire? pensa l'hôte; mais il ne dit ni oui, ni non.

« Retournez chez vous, et soyez prudent, » reprit le notaire.

« J'ai toujours montré de la prudence. Votre seigneurie peut dire si j'ai jamais causé du trouble à la justice.

« Bien, bien; et ne croyez pas que la justice ait rien perdu de sa force. »

« Moi? juste ciel! je ne crois rien: je me borne à faire l'aubergiste. »

« C'est votre refrain ordinaire: vous n'avez pas autre chose à dire? »

« Que votre seigneurie veut-elle que je lui dise de plus? La vérité est une et unique. »

« C'est bien, je reçois votre déposition; on l'examinera ensuite, et vous donnerez à la justice les informations plus détaillées qui pourraient vous être demandées à ce sujet. »

« Qu'ai-je à déposer maintenant, moi? Je ne

sais rien : à peine si j'ai assez de tête pour veiller à mes propres affaires. »

« Prenez bien garde surtout de ne le point laisser partir. »

« J'espère que l'illustrissime capitaine de justice saura que je suis venu sur-le-champ remplir mon devoir. Je baise les mains à votre seigneurie. »

Au point du jour, il y avait environ sept heures que Renzo ronflait, et le pauvre diable était encore endormi, quand deux fortes secousses, et une voix qui lui criait : « Lorenzo Tramaglino ! » l'éveillèrent en sursaut. Il se retourna, étendit les bras, ouvrit les yeux avec peine, et aperçut auprès de son lit un homme vêtu de noir, et deux autres armés à droite et à gauche de son chevet. Lui, entre la surprise, le sommeil et les fumées de ce vin que vous savez, resta un moment comme enchanté ; et croyant qu'il rêvait encore, mais ne trouvant pas le songe agréable, il se démenait comme pour s'éveiller tout-à-fait.

« Ah ! avez-vous entendu cette fois, Lo-

renzo Tramaglino? dit l'homme au manteau noir, qui était le notaire du soir précédent. Debout; allons, levez-vous, et suivez-moi. »

« Lorenzo Tramaglino! dit Renzo: qu'est-ce que cela signifie? Que me voulez-vous? qui vous a dit mon nom? »

« Allons, bavard, dépêchez-vous, dit un des sbires qui étaient à ses côtés, en le saisissant de nouveau par le bras. »

« Diable! quelle violence est-ce là? cria Renzo, en retirant son bras. L'hôte, eh l'hôte! »

« Si nous l'emmenions en chemise? » dit encore le même sbire, en se tournant vers le notaire.

« Avez-vous entendu? dit celui-ci à Renzo: nous serons obligés d'employer ce moyen, si vous ne vous levez pas sur-le-champ pour nous suivre. »

« Mais pourquoi? » demanda Renzo.

« Le pourquoi, vous l'apprendrez de monsieur le capitaine de justice. »

« Moi? je suis un honnête garçon: je n'ai rien fait, moi, et je m'étonne..... »

« Tant mieux pour vous, tant mieux; après

une légère explication, vous serez remis en liberté, et vous pourrez vaquer à vos affaires. »

« Laissez-moi donc y aller sur-le-champ, dit Renzo : je n'ai rien à démêler avec la justice. »

« Allons, finissons ! » dit un sbire.

« Si nous l'enlevions ? » dit l'autre.

« Lorenzo Tramaglino ! » dit le notaire.

« Comment votre seigneurie a-t-elle appris mon nom ? »

« Faites votre devoir, » dit le notaire aux sbires ; et aussitôt ils saisirent Renzo pour l'arracher de son lit.

« Holà ! ne mettez pas la main sur un brave garçon, car..... je saurai bien m'habiller. »

« Habillez-vous donc, et vous levez promptement, » dit le notaire.

« Je me lève, » répondit Renzo ; et en effet, il rassemblait ses habits épars çà et là sur le lit, comme on voit sur le rivage les débris d'un vaisseau naufragé. Et ayant commencé à se vêtir, il continua : « Mais je ne veux point aller chez le capitaine de justice, moi. Je n'ai pas affaire à lui ; et puisqu'on me fait injustement

cet affront, je veux être conduit auprès de Ferrer. Je le connais celui-là, je sais que c'est un galant homme, et il m'a des obligations. »

« Oui, oui, mon garçon, vous serez conduit auprès de Ferrer, » répondit le notaire, qui, dans une autre circonstance, aurait ri de bien bon cœur à une pareille proposition; mais ce n'était pas le moment de rire. Déja, dans sa route, il avait aperçu un tel mouvement, qu'il n'avait pas bien pu définir si c'était les restes d'un soulèvement qui n'avait point été entièrement comprimé, ou les commencements d'une nouvelle émeute : on remarquait une grande agitation dans les faubourgs, on voyait les habitants se réunir, circuler à la hâte, et se former en groupes. Et, dans ce moment, sans que l'on s'en aperçût, ou, cherchant à le cacher le plus qu'il pouvait, il prêtait l'oreille, et il lui semblait que la rumeur augmentait. Il eût bien désiré pouvoir se retirer promptement; mais il aurait voulu emmener Renzo sans être obligé d'employer la force; car, si une fois dans la rue on lui déclarait la guerre, il ne pouvait pas être sûr de se trouver encore

trois contre un. Dans ce dessein, il faisait signe aux sbires d'avoir patience, et de ne pas irriter le jeune homme, et, de son côté, il cherchait à le gagner par des paroles de douceur. Cependant le campagnard, en s'habillant à la hâte, rassemblait le mieux qu'il lui était possible les souvenirs confus de ce qui s'était passé le jour précédent, et se doutait à peu près que les ordonnances, le nom et le prénom devaient être la cause de ce qui lui arrivait : mais comment diable cet homme avait-il su son nom? Et que diable était-il arrivé pendant la nuit, pour que la justice eût poussé les précautions jusqu'à venir directement arrêter un des braves enfants qui, la veille, avaient une voix si puissante au chapitre, et qui ne devaient pas être tous endormis, puisqu'on entendait une rumeur toujours croissante dans la rue! Renzo, ayant jeté un coup d'œil sur le visage du notaire, y découvrit un trouble que celui-ci cherchait en vain à dissimuler. Afin d'éclaircir ses conjectures, de découvrir du pays, et de gagner du temps pour tenter un coup, il lui dit alors : « Je devine bien quelle est l'origine de tout

ceci : c'est pour l'amour du nom et du prénom. Hier soir véritablement j'étais un peu en belle humeur; ces diables d'hôtes ont quelquefois des vins qui vous prennent en trahison, et vous savez que quand le vin est passé par le canal des paroles, il veut dire aussi son mot. Mais, s'il ne s'agit que de cela, je suis prêt maintenant à vous donner pleine satisfaction. Et puis d'ailleurs vous savez déja mon nom : qui diable a pu vous le dire ? »

« Bien, mon garçon, répondit le notaire avec bienveillance : je vois que vous êtes prudent, et vous pouvez vous en rapporter à moi qui suis du métier, je vous trouve plus adroit que les autres; car c'est la meilleure manière de vous tirer très-promptement d'affaire : avec ces bonnes dispositions, vous n'aurez que quelques mots à dire pour être remis en liberté. Mais, voyez-vous, mon cher ami, j'ai les mains liées, et je ne puis vous relâcher comme je le voudrais. Allons, faites diligence, et venez franchement; quand on saura qui vous êtes.... et puis je dirai..... Laissez-moi faire..... Hâtez-vous, mon enfant..... »

« Ah! vous ne le pouvez pas: je comprends,» dit Renzo; et il continua de s'habiller, en répondant par des signes aux démonstrations que faisaient les sbires de mettre la main sur lui pour le faire diligenter.

« Passerons-nous par la place du Dôme?» demanda-t-il ensuite au notaire.

« Par où vous voudrez; par le plus court chemin, afin de vous remettre plus tôt en liberté,» répondit-celui-ci, en maudissant dans son cœur la nécessité où il se trouvait de laisser tomber cette question mystérieuse de Renzo, qui pouvait devenir le thême de cent interrogations. — Il faut avouer que je joue de malheur! pensait-il; il me tombe dans les mains un homme qui, en apparence, ne demande qu'à causer, à qui, si l'on pouvait respirer un instant, *extrà formam,* comme on le dit académiquement, on ferait avouer sans effort tout ce qu'on voudrait; un homme à conduire en prison déja bien examiné, sans qu'il s'en soit aperçu; et il faut que cela m'arrive justement dans un moment si épineux. Mais il n'y a pas moyen d'échapper, continuait-il à penser en

levant les oreilles et penchant la tête en arrière, il n'y a pas de remède; la journée peut devenir aussi chaude que celle d'hier. — Ce qui lui donnait lieu de faire ces réflexions, était une rumeur extraordinaire qui se faisait dans la rue; et il ne put s'empêcher d'ouvrir la fenêtre pour y jeter rapidement un coup d'œil. Il vit que c'était un rassemblement d'habitants du bourg, qui, sur l'ordre que leur avait intimé une patrouille de se retirer, avaient d'abord riposté par des injures et s'étaient ensuite séparés en murmurant : mais ce qui parut au notaire un signe mortel, c'est que les soldats se conduisaient avec beaucoup de douceur. Il referma la fenêtre, et resta un moment à délibérer pour savoir s'il mettrait à fin son entreprise, ou s'il laisserait Renzo à la garde des deux sbires, et se transporterait auprès du capitaine de justice pour lui rendre compte de l'état des choses. — Mais, pensa-t-il aussitôt, on m'accusera de faiblesse, de lâcheté, et on me dira que je devais exécuter mes ordres. J'ai la balle en main, il faut la jeter. Maudite émeute! Misérable métier! »

Renzo était debout, ayant un des satellites à sa droite, et l'autre à sa gauche; le notaire leur fit signe de ne pas le traiter avec violence, et il lui dit : « Allons, mon brave garçon, fiez-vous à nous. »

Cependant Renzo écoutait, examinait, et cet examen n'était pas sans réflexions. Il était alors complètement habillé, sauf sa veste qu'il tenait d'une main, tandis qu'avec l'autre il fouillait dans les poches. « Oh ! oh ! dit-il, en regardant le notaire d'un air très-significatif, il y avait là-dedans de l'argent et une lettre, monsieur..... »

« Tout vous sera fidèlement rendu, lui répondit le notaire, lorsqu'on aura rempli les petites formalités dont je vous ai parlé. Allons, partons. »

« Non, non, dit Renzo en secouant la tête, je n'entends pas cela : monsieur, je veux qu'on me restitue ce qui m'appartient. Je rendrai compte de ma conduite; mais il me faut auparavant ma lettre et mon argent. »

« Je veux vous prouver que j'ai de la confiance en vous : tenez, voici l'un et l'autre, et dépê-

chons-nous, » dit le notaire, avec un soupir, en remettant à Renzo les objets confisqués. Celui-ci, en les replaçant, murmurait entre ses dents: « Vous êtes si souvent en relation avec les voleurs, que vous en avez un peu pris les habitudes. » Les sbires ne pouvaient plus se contenir; mais le notaire les modérait de l'œil, et il se disait: — Si tu peux une fois mettre le pied sur le seuil de la prison, tu me le paieras avec usure, je te le promets. —

Pendant que Renzo mettait sa veste, et prenait son chapeau, le notaire fit signe à l'un des sbires d'aller devant sur l'escalier; il y dirigea le prisonnier, le fit suivre par l'autre sbire, et il sortit le dernier. Arrivés dans la cuisine, et pendant que Renzo s'écriait: « Ah! où est-il donc cet hôte si obligeant, où donc s'est-il caché? » le notaire fit signe aux deux estafiers, qui, saisissant chacun une main du pauvre montagnard, les lui attachèrent à la hâte, avec de certaines machines, que, par un euphémisme hypocrite, on appelait menottes. Elles consistaient (il est fâcheux d'être obligé de descendre à des par-

ticularités indignes de la gravité historique, mais l'exactitude le commande), elles consistaient, dis-je, en une petite corde dont la longueur excédait un peu la grosseur du poignet, laquelle avait à ses extrémités deux petites chevilles. La corde enveloppait le poing du patient; les chevilles passées entre le doigt du milieu et l'annulaire, restaient dans la main de l'exécuteur, de manière qu'en les tournant, il serrait le lien à volonté; au moyen de cette opération, il pouvait non seulement assurer sa capture, mais encore maîtriser les récalcitrants, et pour mieux remplir son objet, la corde était garnie de nœuds de distance en distance.

Renzo se débattait : « Quelle est cette trahison ? s'écria-t-il, je suis un honnête homme !.... » Mais le notaire qui avait des paroles doucereuses pour tous les accidents, lui disait : « Prenez patience, ils font leur devoir. Que voulez-vous ? ce sont des formalités indispensables, et nous ne pouvons pas traiter les personnes selon notre cœur. Si nous n'exécutions pas les ordres que nous avons reçus,

nous serions répréhensibles, et nos affaires iraient plus mal que les vôtres. Prenez patience. »

Pendant qu'il parlait, les deux satellites donnèrent un tour aux menottes. Renzo frémit comme un cheval ombrageux qui se sent la bouche serrée par le mors, et s'écria : « Patience! »

« Mon cher enfant, lui dit le notaire, c'est la véritable manière d'arriver à un heureux résultat. Que voulez-vous? C'est pénible, je le sais : mais en vous comportant bien, vous en serez dehors dans quelques instants. Et comme je vous vois de bonnes dispositions, je me sens de l'inclination à vous aider, et je veux vous donner un autre avis pour votre bien. Rapportez-vous-en à moi, qui ai l'expérience de ces choses; sans regarder autour de vous, sans vous faire remarquer, allez-vous-en directement : personne ne prendra garde à vous, ne s'apercevra qui vous êtes, et vous conserverez votre honneur. Dans une heure, vous serez en liberté : les officiers du roi ont tant d'occupation, qu'ils s'empresseront eux-

mêmes de vous renvoyer; et puis, je leur parlerai, moi.... alors vous retournerez à vos affaires, et personne ne saura que vous avez été entre les mains de la justice. Et vous, continua-t-il, en se tournant vers les deux sbires avec un visage sévère, prenez bien soin de ne lui faire aucun mal, parce que je le prends sous ma protection : faites votre devoir; mais n'oubliez pas que c'est un brave garçon, un jeune homme honnête qui, dans quelques instants, sera en liberté, et qu'il doit être jaloux de conserver son honneur. Que rien ne paraisse : ayez l'air de trois hommes paisibles qui se promèneraient ensemble. » Puis, d'un ton impérieux, et en fronçant le sourcil, il ajouta : « Vous m'avez entendu. » Il se tourna ensuite du côté de Renzo avec un regard adouci et un air riant, qui semblait vouloir dire : « Oh! nous sommes bons amis, nous deux! » et il lui murmura à l'oreille : « Soyez prudent, écoutez-moi, ne regardez pas autour de vous, fiez-vous à qui vous veut du bien. Partons. » Et le convoi se mit en marche.

Cependant Renzo n'ajouta foi à aucune

de ces belles paroles : il ne crut, ni que le notaire lui voulût plus de bien que les sbires, ni qu'il prît si chaudement ses intérêts, par amour pour sa réputation, ni qu'il eût l'intention de le secourir. Il comprit très-bien, au contraire, que cet honnête homme, craignant qu'il ne se présentât en route quelque bonne occasion où il pourrait lui échapper des mains, mettait ces beaux motifs en avant pour le détourner d'y être attentif et d'en profiter : d'où il arriva, que toutes ces exhortations ne servirent à autre chose qu'à convaincre plus clairement Renzo, qu'il fallait, ce qu'il avait déja vaguement résolu, faire justement tout l'opposé de ce qu'on lui avait conseillé.

Que le lecteur n'infère pas de là que le notaire fût un fourbe novice et inhabile, car il se tromperait. C'était un fourbe passé maître, dit notre historien, qui paraît avoir été de ses amis ; mais, dans cet instant, il se trouvait dans une grande agitation d'esprit. A tête reposée, je puis vous certifier qu'il se serait bien moqué d'un homme qui, pour en amener un autre à faire une chose qui lui aurait

semblé suspecte, aurait cherché à la lui suggérer si ouvertement et sous la ridicule apparence de lui donner le conseil désintéressé d'un ami. Mais c'est une disposition générale parmi les hommes agités et inquiets, lorsqu'ils devinent les moyens que les autres pourraient employer pour les tirer d'embarras, de les réclamer d'eux avec instance, avec persévérance et sous toutes sortes de prétextes ; et quand les fourbes se trouvent dans cette position, ils tombent eux-mêmes sous cette loi commune. Il en résulte que, dans de pareilles circonstances, ils font pour l'ordinaire une pauvre figure. Ces coups de maître, ces tours d'adresse, au moyen desquels ils ont coutume de triompher, qui sont devenus pour eux comme une seconde nature, et qui, mis en œuvre avec le calme nécessaire, leur méritent après le succès d'unanimes applaudissements; les pauvres diables les exécutent sans finesse et sans grace, quand ils sont dans l'embarras, et deviennent alors un sujet de risée pour celui qui, moins habile, devine très-bien tout leur jeu, et tourne leurs artifices contre eux-mêmes. Aussi l'on ne

saurait jamais trop recommander aux fourbes de profession de conserver toujours leur sang-froid, ou, ce qui revient au même, de ne jamais se trouver dans des circonstances difficiles.

Dès qu'ils furent dans la rue, Renzo commença à promener ses regards autour de lui, à prêter l'oreille et à s'agiter de toutes les manières. Il n'y avait cependant pas un grand concours de peuple; et quoiqu'on pût aisément lire sur la figure des individus quelque chose de séditieux, ils passaient tranquillement, et, à proprement parler, il n'y avait pas d'émeute.

« Soyez prudent! murmurait le notaire derrière lui; mon cher ami, songez à votre honneur. » Mais lorsque Renzo, prêtant l'oreille à trois hommes qui venaient à sa rencontre avec un visage enflammé, entendit parler d'un four, de farine cachée, de justice; il se mit à leur faire des signes, et à tousser d'une manière qui annonçait tout autre chose qu'un rhume. Ceux-ci regardèrent plus attentivement le convoi, et s'arrêtèrent; d'autres individus qui arrivaient et ceux qui étaient déja passés et

revenaient sur leurs pas, attirés par le bruit, augmentèrent encore la foule.

« Prenez garde à vous; soyez sage, mon garçon, n'allez pas gâter vos affaires, il vous en arriverait mal; songez à votre honneur, à votre réputation, » lui disait le notaire à voix basse : mais Renzo s'agitait davantage. Les sbires s'interrogèrent de l'œil, et croyant bien faire (tous les hommes sont sujets à se tromper), ils serrèrent encore une fois les menottes. Le patient jette un cri, et le peuple accourt de toutes parts et se presse autour de lui : le convoi se trouve bloqué. « C'est un malfaiteur, dit le notaire à ceux qui l'entourent, c'est un voleur que nous avons pris sur le fait. Retirez-vous, faites place à la justice. » Mais Renzo, qui voit les sbires pâlir et mourant de peur, juge le moment favorable, et s'écrie : « Mes amis, ils m'emmènent parce qu'hier j'ai crié : du pain et la justice. Je n'ai pas commis d'autre délit : je suis un honnête homme, ne m'abandonnez pas, secourez-moi! »

Un murmure favorable s'élève pour lui répondre, et devient unanime : les sbires com-

mandent d'abord, puis sollicitent, puis conjurent les plus voisins de leur faire passage; mais la foule augmente davantage. Ceux-ci, voyant que les choses prennent une tournure alarmante, lâchent les menottes, et n'ont plus d'autre soin que de se perdre dans la foule pour en sortir sans être aperçus. Le notaire aurait bien voulu pouvoir en faire autant; mais cela n'était pas facile avec sa cape noire qui ressemblait à un signe de malheur. Le pauvre homme, la pâleur sur le visage et la mort dans le cœur, se glissait du mieux qu'il pouvait, et ne pouvait lever les yeux sans voir vingt personnes qui fixaient les leurs sur lui. Il essayait tous les moyens de se faire passer pour un étranger, qui, se trouvant là par hasard, avait été entraîné par la foule comme un glaçon par le courant, et se rencontrant nez à nez avec un individu dont l'aspect était plus sauvage que celui des autres, il s'efforça de sourire, et, d'un air de surprise, il lui demanda : « Que signifie donc ce mouvement? »

« Va-t'en, maudit corbeau! » lui répondit cet homme. « Corbeau! corbeau! » répétèrent

en chœur tous les autres; puis ils se mirent à le coudoyer, de sorte qu'en peu d'instants, avec le secours de ses jambes et au moyen de ce qu'on le poussait, il obtint ce qu'il souhaitait le plus vivement, c'est-à-dire de se trouver hors de cette bagarre.

CHAPITRE XVI.

« Sauvez-vous, sauvez-vous, brave homme : ici est un couvent, là se trouve une église, » criait-on à Renzo de toutes parts. Quant à se mettre en sûreté, nous laissons à penser s'il avait besoin de conseil. Dès l'instant que l'espoir de se tirer des mains des sbires s'était présenté à son esprit, il avait commencé à faire ses dispositions, et décidé, si son projet réussissait, de courir sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il se vît, non-seulement hors de la ville, mais du duché même. — Car, avait-il pensé, ils ont mon nom sur leur registre ; et, bien que je ne sache pas comment ils ont pu se le procurer, avec ce nom, et mon prénom, ils pourront m'arrêter quand l'envie leur en pren-

dra. — Et quant à un asile, il ne s'y serait jeté qu'à la dernière extrémité; car, je puis bien être un oiseau des champs, avait-il pensé encore, mais je ne veux pas devenir un oiseau de volière. — Il avait donc fixé comme terme de son voyage et pour son refuge ce village du territoire de Bergame qu'habitait son cousin Bortolo, lequel, si le lecteur se le rappelle, l'avait plusieurs fois engagé à venir s'y établir. Mais la difficulté était de pouvoir trouver son chemin. Resté dans une partie inconnue d'une ville qui lui était inconnue elle-même, Renzo ignorait par quelle porte il fallait sortir pour aller à Bergame; et quand il l'aurait su, il ne savait pas comment se rendre à cette porte. Il s'arrêta un moment, avec l'intention de demander quelques renseignements à ses libérateurs; mais comme, dans le peu de temps qu'il avait employé pour méditer sur ses affaires, il lui était venu à l'esprit d'étranges pensées sur ce fourbisseur si obligeant, père de quatre enfants, il ne voulut qu'à bonne enseigne confier ses desseins à une si nombreuse société où il pouvait se trouver

un autre homme de cette espèce ; et il résolut de s'éloigner aussitôt de ces lieux, et de demander ensuite son chemin dans un endroit où personne ne saurait qui il était, ni pourquoi il le demandait. Il dit à ses libérateurs : « Je vous remercie, mes amis ; que Dieu vous récompense ; » et, profitant de ce qu'on lui faisait place, il s'éloigna immédiatement, et se mit en route, suivant tantôt une ruelle, tantôt une rue étroite, et avançant toujours sans savoir où il allait. Quand il se crut suffisamment loin, il ralentit le pas pour ne point exciter de soupçon, et commença à regarder autour de lui, afin de choisir l'homme auquel il pourrait faire une question, et trouver une figure qui lui inspirât de la confiance. Mais il n'était point encore hors d'inquiétude. La demande était suspecte par elle-même, et le temps pressait. Les sbires, à peine revenus de leur terreur, devaient, sans aucun doute, s'être remis sur la trace de leur fugitif ; le bruit de sa fuite pouvait être parvenu jusque-là, et, dans une si grande presse, Renzo dut porter dix jugements physionomiques avant de trouver une figure con-

venable à son dessein. Ce gros homme qui se tenait sur le seuil de sa boutique, avec les jambes écartées, les mains derrière le dos, et le ventre en dehors, avec le menton en l'air et les joues pendantes, et qui, par oisiveté, soulevait alternativement sur la pointe des pieds sa masse tremblante et la laissait retomber sur ses talons, avait l'air d'un causeur curieux, qui, au lieu de donner des réponses, aurait fait des questions. Cet autre qui venait devant lui avec les yeux fixes et la bouche ouverte, loin de pouvoir enseigner le chemin à quelqu'un, paraissait à peine connaître le sien. Ce petit garçon qui, à la vérité, semblait très-éveillé, paraissait encore plus malin, et aurait probablement trouvé un grand plaisir à diriger un pauvre étranger dans un quartier opposé à celui où il avait affaire. Tant il est vrai que, pour un homme embarrassé, la moindre chose devient un nouvel embarras! Ayant finalement remarqué un individu qui s'avançait avec vivacité, il pensa que celui-ci, qui avait probablement quelque affaire pressée, lui répondrait sur-le-champ et sans détour

pour se débarrasser de lui; et voyant qu'il parlait seul, il jugea que ce devait être un homme sincère. Il l'aborda, et lui dit : « De grace, monsieur, pourriez-vous me dire par quelle porte je dois sortir pour aller à Bergame? »

« Pour aller à Bergame? par la Porte-Orientale. »

« Je vous remercie, monsieur; et pour aller à la Porte-Orientale? »

« Prenez la rue que vous voyez à main gauche, vous déboucherez sur la place du Dôme, puis.... »

« Bien, monsieur; arrivé là, je connais le chemin. Que Dieu vous récompense. » Et il enfila lestement la rue qui lui avait été indiquée. Son indicateur le suivit un moment de l'œil, et, comparant dans sa pensée cette manière de cheminer avec la demande qui venait de lui être faite, il se dit : ou il a joué un tour à quelqu'un, ou quelqu'un veut lui en jouer un à lui-même.

Renzo parvint à la place du Dôme, la traversa, passa auprès d'un monceau de cendre et de charbons éteints, et il reconnut les restes

du feu de joie auquel il avait assisté le jour précédent; il côtoya l'escalier du Dôme, revit le four des Béquilles à moitié démoli et gardé par des soldats; puis, avançant toujours, il se trouva dans la rue par laquelle il était venu avec la foule, et bientôt devant le couvent des capucins; il jeta un coup d'œil sur cette petite place et sur l'église, et dit en lui-même en soupirant : Ce frère m'avait peut-être hier donné un bon conseil, en me disant de rester dans l'église pour y faire un peu de bien.

Là, s'étant arrêté un moment à examiner la porte par laquelle il devait sortir, il aperçut, quoique de loin, une garde nombreuse; et ayant l'imagination un peu refroidie (il faut le plaindre, il y avait bien de quoi), il se sentit une certaine répugnance à affronter cet obstacle. Il trouvait auprès de lui un asile dans lequel, au moyen de sa lettre, il serait bien reçu, et il fut fortement tenté d'y entrer. Mais aussitôt il reprit courage, et se dit:—Je serai tant que je pourrai un oiseau des champs. Qui me connaît! D'ailleurs les sbires n'auront pas pu se multiplier pour aller m'attendre à toutes les

portes. — Il regarda derrière lui, afin de s'assurer qu'ils ne venaient pas de ce côté, et il ne vit personne qui parût s'occuper de lui. Il se remit en marche, ralentit le mouvement de ces bienheureuses jambes qui voulaient toujours courir, tandis qu'il leur convenait seulement de marcher, et tout doucement il arriva à la porte. L'issue en était occupée par une bande de gabelous renforcés d'un détachement de miquelets espagnols; mais ils avaient tous les armes tournées vers l'extérieur, pour intercepter le passage à ces gens qui, à la nouvelle d'un mouvement populaire, accourent comme des corbeaux sur un champ de bataille; de sorte que Renzo, honteux, les yeux baissés, et avec une démarche qui n'était celle ni d'un voyageur, ni d'un homme qui se promène, passa le seuil sans que personne lui dît un mot; mais le cœur lui battait violemment. Apercevant un sentier à droite, il s'y jeta pour éviter la grande route, et marcha pendant quelque temps sans regarder derrière lui.

Il avance, il rencontre des chaumes, des hameaux, passe devant sans en demander le

nom; et sûr de s'éloigner de Milan, il espère se diriger vers Bergame, car ce besoin est le seul qu'il éprouve. De temps en temps il regardait en arrière, et cheminait en examinant tantôt l'un, tantôt l'autre de ses poings encore endoloris et qui portaient à l'entour les traces de la petite corde. Ses pensées, comme chacun peut l'imaginer, formaient un mélange confus de regrets, de trouble, d'inquiétude, de haine, de tendresse; c'était pour lui une étude fatigante de récapituler ce qu'il avait dit et ce qu'il avait fait le soir précédent, de découvrir la partie secrète de sa douloureuse histoire, et surtout comment on avait pu se procurer son nom. Ses soupçons tombaient naturellement sur le fourbisseur auquel il se souvenait bien de l'avoir décliné. Et en se rappelant le moyen qu'il avait employé pour le lui tirer de la bouche, et sa contenance et toutes ses démonstrations qui se terminaient toujours par vouloir savoir quelque chose, ses soupçons acquéraient une sorte de certitude. Mais il ne se souvenait pas bien clairement d'avoir, après le départ du fourbisseur, continué de tenir des propos;

avec qui avait-il jasé? Il ne le savait pas bien; sur quel sujet? Sa mémoire, quoiqu'il l'interrogeât, ne pouvait lui rien fournir de satisfaisant: tout ce qu'il savait de positif, c'est qu'il s'était, dans ce moment, trouvé hors de sens. Le pauvre montagnard se perdait dans ses réflexions: il était comme un homme qui a souscrit en blanc beaucoup de lettres de change, et les a confiées à un individu dont il croyait connaître la bonne foi, et qui, voyant ensuite cet homme dans l'embarras, voudrait connaître l'état de ses affaires. Mais hélas! que pourrait-il y découvrir? Ce serait vouloir débrouiller un chaos. Un autre objet qui l'attristait, était de ne pouvoir fonder sur l'avenir aucun projet qui n'eût quelque chose d'incertain et de sinistre.

Mais bientôt le plus pénible fut pour lui de trouver son chemin. Après avoir marché quelque temps, on peut dire à l'aventure, il sentit la nécessité de prendre langue. Il éprouvait bien aussi quelque peine à prononcer ce mot de Bergame, comme s'il eût présenté quelque chose de suspect ou de mauvais augure; cependant il ne pouvait pas faire moins. Il réso-

lut donc, comme il l'avait fait à Milan, de demander des renseignements au premier voyageur dont la physionomie lui inspirerait quelque confiance, et c'est ce qu'il fit.

« Vous êtes hors de la route,» lui répondit l'homme auquel il s'adressait; et ayant un peu réfléchi, il lui indiqua, moitié de la voix et moitié du geste, le chemin qu'il devait suivre pour regagner la grande route. Renzo le remercia de ses indications, fit semblant de les suivre, se dirigea en effet vers cette partie avec l'intention de se rapprocher de cette bienheureuse route, de ne pas la perdre de vue, de cheminer dans sa direction le plus qu'il lui serait possible; mais bien décidé à n'y pas mettre le pied. Ce dessein était plus aisé à concevoir qu'à exécuter. Il en résulta qu'en inclinant ainsi tantôt à droite, tantôt à gauche, en suivant jusqu'à un certain point les instructions qu'il obtenait chemin faisant, en les corrigeant un peu d'après ses lumières et les adaptant à ses intentions, en se laissant un peu guider par les chemins où il se trouvait engagé, notre fugitif avait fait environ douze milles sans

être à plus de six milles de distance de Milan; et quant à Bergame, c'était un grand hasard s'il ne s'en était pas éloigné. Il commença à comprendre que de cette manière il ne viendrait jamais à bout de remplir l'objet qu'il s'était proposé, et il pensa à trouver un meilleur expédient. Le premier qui lui vint à l'esprit fut de se procurer le nom de quelque village voisin de la frontière, et auquel il pût parvenir par des chemins de traverse; de sorte qu'en prenant des informations sur ce lieu, il se ferait donner des renseignements, sans laisser sur son chemin aucune trace de questions relatives à Bergame, nom qui lui semblait renfermer des idées de fuite, d'exil et de mauvaise action.

Pendant qu'il examinait le moyen de se procurer tous ces éclaircissements sans exciter de soupçons, il aperçut une enseigne placée sur une chaumière solitaire, située en dehors d'un hameau. Depuis quelque temps il sentait s'augmenter le besoin de reprendre des forces, et il jugea que le lieu était propre à lui fournir ce qu'il cherchait sous ces deux points de

vue; il y entra. Il n'y trouva qu'une vieille femme qui filait. Il demanda à manger un morceau : on lui offrit du bon vin, et un peu de fromage qu'il accepta ; quant au vin, il s'excusa d'en prendre (il se sentait de l'éloignement pour lui depuis le tour qu'il lui avait joué le soir précédent), et il s'assit en priant la vieille de le servir promptement. En un instant elle eut préparé le repas ; et aussitôt elle commença à accabler de questions le pauvre voyageur, et sur ce qu'il était, et sur les grands événements de Milan, dont le bruit était déja parvenu jusque-là. Renzo sut non-seulement éluder ses demandes avec beaucoup d'adresse ; mais, tirant avantage de la difficulté, il fit servir à son projet la curiosité de la vieille, qui lui demanda où se dirigeait son voyage.

« Je vais dans plusieurs endroits, répondit-il ; et s'il me reste un peu de loisir, je voudrais bien aussi me rendre dans ce hameau, sur la route de Bergame, qui est près du confin, mais pourtant sur le territoire de Milan. Comment appelez-vous cet endroit? » car il pensait qu'il s'en trouverait un quelconque.

« C'est Gorgonzola, que vous voulez dire, » répondit la vieille.

« Gorgonzola ! » répéta Renzo, comme pour mieux graver ce mot dans sa mémoire. « Y a-t-il loin d'ici ? » reprit-il ensuite.

« Je ne sais pas au juste; mais je crois qu'il y a bien dix à douze milles. Si j'avais ici quelqu'un de mes enfants, il saurait bien vous le dire, lui. »

« Et croyez-vous que je puisse y arriver en suivant ces sentiers si agréables, et sans prendre la grande route ? car il y fait une poussière bien incommode ! Il y a si long-temps qu'il n'a plu ! »

« Je crois que oui : vous pourrez demander au premier village que vous rencontrerez à droite. » Et elle le lui nomma.

« C'est bien, » dit Renzo; il se leva, prit un morceau de pain qui lui était resté de son maigre repas, pain bien différent de celui qu'il avait trouvé la veille au pied de la croix de Saint-Denis, paya son écot, sortit et prit le sentier à droite. Et afin de ne pas faire plus de chemin qu'il ne fallait, il allait de village en village avec le nom de Gorgonzola à la

bouche, et marcha tant, qu'il y arriva une heure environ avant le coucher du soleil.

Il avait décidé, chemin faisant, qu'il ferait une seconde pause dans cet endroit pour y prendre un repas un peu plus substantiel. Un peu de repos ne lui aurait pas été moins nécessaire; mais avant de se satisfaire, Renzo se serait plutôt laissé tomber mort sur la route. Son intention était de s'informer à l'hôtellerie de la distance de l'Adda, d'obtenir adroitement connaissance de quelques traverses qui pussent l'y conduire, et de se mettre en route aussitôt qu'il aurait achevé son repas. Né et élevé à la seconde source, pour ainsi dire, de cette rivière, il avait plusieurs fois entendu dire qu'à un certain point et durant un certain intervalle, elle servait de limite entre l'État milanais et la République de Venise : il n'avait une idée précise ni du point ni de l'étendue; mais pour le moment, la principale affaire était de pouvoir franchir la rivière. Il était résolu d'ailleurs de marcher tant que ses forces et la nuit le lui permettraient, et d'attendre ensuite le lever de l'aurore, dans un champ, dans une bruyère,

où il plairait à Dieu, pourvu que ce ne fût pas dans une hôtellerie.

A peine eut-il fait quelques pas dans Gorgonzola, qu'il découvrit une enseigne; il entra, et demanda à l'hôte, qui venait au devant de lui, un morceau à manger et un flacon de vin : quelques milles de plus et le temps lui avaient fait passer cette haine si extrême et si fanatique. « Vous m'obligerez de me servir promptement, ajouta-t-il, parce qu'il faut que je me remette en route sur-le-champ. » Et il avait ajouté cette dernière partie de sa phrase, non-seulement parce que la chose était vraie, mais aussi de peur que l'hôte, s'imaginant qu'il voulait passer la nuit dans sa maison, ne vînt à lui demander son nom, son prénom, d'où il venait, et pour quelle affaire il se trouvait dans ce pays.

L'hôte répondit à Renzo qu'il serait satisfait; et celui-ci s'assit au bout de la table et près de la porte, ce qui est la place des hommes dominés par une trop grande timidité ou par la crainte.

Il y avait dans la même salle quelques oisifs

de l'endroit, qui, après avoir examiné et discuté les grands événements qui avaient eu lieu à Milan le jour précédent, se montraient fort inquiets de savoir ce qui s'y était passé dans cette journée; d'autant mieux que les premières nouvelles étaient plus propres à exciter la curiosité qu'à la satisfaire : un soulèvement ni comprimé ni victorieux, suspendu plutôt que terminé par la nuit, une chose incomplète, la fin d'un acte plutôt que d'un drame. Un de ces politiques se détacha du groupe, s'approcha du nouveau venu, et lui demanda s'il venait de Milan.

« Moi? » dit Renzo surpris, et cherchant à gagner du temps pour répondre.

«Vous, si ma demande n'est pas indiscrète. »

Renzo secoua la tête, se pinça les lèvres, et en laissant sortir un son inarticulé, lui dit : « C'est de Milan que vous voulez parler, à ce que je puis comprendre.... A dire le vrai.... ce n'est point une ville où il soit prudent d'aller en ce moment, à moins qu'on n'y soit absolument forcé. »

« Le tumulte a donc encore continué au-

jourd'hui? » demanda le curieux avec plus d'instance.

« Il faudrait y avoir été pour le savoir, » répondit Renzo.

« Mais vous ne venez donc pas de Milan? »

« Je viens de Liscate, » répondit nettement le jeune homme, qui avait eu le temps de préparer sa réponse. Il en venait en effet dans la rigueur des expressions, puisqu'il y était passé, et il en avait appris le nom d'un voyageur qui lui avait indiqué ce village comme le premier qu'il devait traverser pour arriver à Gorgonzola.

« Oh! » dit le questionneur, comme s'il eût voulu dire: Vous auriez mieux fait de venir de Milan, mais patience. « Et à Liscate, ajouta-t-il, n'avait-on rien appris de Milan? »

« Il serait bien possible que l'on y sût quelque chose, répondit le montagnard, mais je n'y ai rien entendu dire. » Et il prononça ces mots d'une manière particulière, qui semblait vouloir dire: j'ai fini. Le curieux retourna près de ses camarades, et, un moment après, l'hôte vint servir.

« Combien y a-t-il d'ici à l'Adda? » lui demanda Renzo à demi-voix, avec cet air indifférent et simple que nous lui avons déja vu prendre quelquefois.

« A l'Adda, pour passer cette rivière? » dit l'hôte.

« C'est-à-dire.... oui.... à l'Adda. »

« Voulez-vous passer sur le pont de Cassano, ou au bac de Canonica? »

« Oh! c'est par pure curiosité que je vous fais cette question. »

« Et moi, je vous indique ces deux points comme ceux où passent les honnêtes gens, ceux qui peuvent rendre compte de leur conduite. »

« C'est bien : et à quelle distance sont-ils d'ici? »

« Il faut compter que, pour aller soit à un lieu, soit à l'autre, vous serez obligé de faire environ six milles. »

« Six milles! je ne le croyais pas, » dit Renzo; et, avec un air d'indifférence porté jusqu'à l'affectation, il reprit : « Mais pour quelqu'un qui

aurait besoin de prendre la traverse, y aurait-il d'autres passages ? »

« Il y en a certainement », répondit l'hôte, en fixant sur lui deux yeux pleins d'une curiosité maligne. Il n'en fallait pas davantage pour faire mourir entre les dents du pauvre garçon les autres questions qu'il avait encore à faire. Il tira son assiette devant lui, et, regardant le flacon que l'hôte avait déposé sur la table, il lui dit : « Votre vin est-il pur ? »

« Comme l'or, dit l'hôte : demandez plutôt à tous les habitants du village et des environs, qui s'y connaissent; et puis vous en jugerez vous-même. » Et à ces mots, il retourna joindre sa société.

—Que maudits soient les hôtes ! s'écria Renzo dans son cœur : plus je les connais, et plus je les trouve détestables.— Cependant, il se mit à manger de bon appétit, mais prêtant l'oreille en même temps, sans en faire semblant, dans l'intention de découvrir pays, d'apprendre ce qu'on pensait là sur le grand événement auquel il n'avait pas eu une médiocre part, et d'observer surtout si parmi ces politiques il ne

se trouverait pas quelque honnête homme, à qui un pauvre garçon pourrait demander avec confiance des renseignements sur le chemin, sans craindre d'être mis à la question et forcé de parler de ses affaires.

« Mais, disait l'un d'eux, il paraît que cette fois les Milanais ont voulu se montrer. C'est bon, demain au plus tard on aura des nouvelles. »

« Je me repens bien de n'être pas allé à Milan ce matin », disait un autre.

« Si tu y vas demain, j'irai aussi », dit un troisième, puis plusieurs autres.

« Ce que je voudrais, reprit le premier, ce serait de savoir si ces messieurs de Milan songeront un peu aux pauvres gens de la campagne, ou s'ils feront seulement de bonnes lois pour eux. Vous savez comme ils sont faits? Ce sont des citadins superbes, qui ne pensent qu'à eux, et ne veulent rien faire pour les paysans, comme s'ils n'étaient pas chrétiens. »

« Mais nous avons une bouche aussi, nous autres, et, si elle nous sert pour manger, elle nous sert encore pour dire nos raisons, dit un

autre, d'une voix d'autant plus timide, que la proposition était plus hardie : et quand une fois les choses sont en train.... » Mais il ne jugea pas à propos de compléter sa phrase.

« Ce n'est pas seulement à Milan qu'il y a du blé caché, » commençait un autre villageois d'un air mystérieux et malin, quand on entendit le galop d'un cheval qui s'approchait. Ils courent à la porte, et, ayant reconnu l'homme qui arrivait, ils vont tous au-devant de lui. C'était un marchand de Milan, qui, allant plusieurs fois l'an à Bergame pour ses affaires, avait coutume de passer la nuit dans cette auberge, et, comme il y trouvait presque toujours les mêmes figures, il était connu de chacune d'elles. Ils s'empressent autour de lui; l'un lui prend la bride des mains, un autre lui tient l'étrier. « Soyez le bien venu. »

« Bonjour, soyez les bien rencontrés. »

« Avez-vous fait un bon voyage? »

« Très-bon; et vous autres, comment vous portez-vous? »

« Bien, bien. Quelles nouvelles nous apportez-vous de Milan? »

« Ah! il y en a du nouveau », dit le marchand, en descendant de cheval et le remettant aux mains du garçon. « Et puis, continua-t-il, en entrant avec la bande curieuse, vous le savez peut-être maintenant mieux que moi. »

« En vérité, nous ne savons rien », répondirent plusieurs à la fois, en mettant la main sur la poitrine.

« Est-il possible? dit le marchand. Alors vous en apprendrez de belles.... mais je dis des plus extraordinaires. Eh! l'hôte! le lit que j'ai coutume d'occuper est-il vacant? Bien : une bouteille de vin et mon ragoût ordinaire; vite, car je veux me coucher de bonne heure, afin de partir demain de grand matin, et d'arriver à Bergame pour l'heure du dîner. Et vous autres, poursuivit-il, en se mettant à table au bout opposé à celui où se tenait Renzo attentif et silencieux, vous ne savez donc rien de toutes ces diableries d'hier? »

« Nous avons entendu parler d'hier. »

« Vous voyez bien, reprit le marchand, que vous savez la nouvelle : j'étais sûr que vous

montiez la garde ici pour interroger les passants.... »

« Mais aujourd'hui comment cela s'est-il passé ? »

« Ah ! aujourd'hui. Vous ne savez donc rien d'aujourd'hui ? »

« Absolument rien : il n'est passé personne. »

« En ce cas, laissez-moi m'humecter les lèvres, et puis je vous dirai ce qui s'est passé aujourd'hui. Vous verrez. » Il remplit son verre jusqu'au bord, le prit de la main droite, puis, relevant sa moustache avec les deux premiers doigts de l'autre main, en appuyant la paume sur sa barbe, il le vida, et reprit : « Aujourd'hui, mes bons amis, il s'en est peu fallu que la journée ne fût aussi chaude qu'hier, et peut-être pire encore ; et je suis presque étonné de me trouver ici à vous la raconter, car j'avais déja mis de côté toute idée de voyage pour rester à garder ma pauvre boutique. »

« Qu'y avait-il donc ? » dit un des auditeurs.

« Ce qu'il y avait ? Vous l'allez voir. » Et coupant le morceau qu'on lui avait servi, il continua sa narration en mangeant. Les audi-

teurs, debout à droite et à gauche de la table, l'écoutaient la bouche ouverte, tandis que Renzo, à sa place, et sans le laisser paraître, prêtait une oreille attentive, en achevant très-lentement ses dernières bouchées.

« Ce matin donc, les bandits qui avaient fait hier cet horrible tapage, se trouvaient aux postes convenus (car ils étaient d'intelligence, et tout était arrangé d'avance), et ils recommencèrent à courir de rue en rue, en criant pour faire amasser le peuple. Vous savez que ces rassemblements ressemblent à la boule de neige qui grossit à mesure qu'on la roule. Quand ils se virent assez nombreux, ils se portèrent à la maison de l'intendant des vivres, comme si les persécutions qu'ils lui ont fait endurer hier ne suffisaient pas : à un seigneur de ce caractère! Oh! les scélérats! Et les propos qu'ils débitaient sur son compte! et qui n'étaient que de pures calomnies : c'est un homme de bien, ponctuel, et je puis le dire, moi qui le connais et qui fournis le drap nécessaire pour la livrée de tous ses domestiques. Ils s'acheminèrent donc vers cette maison : il fallait voir

quelle canaille, et quelles mines. Figurez-vous qu'ils sont passés devant ma boutique : des mines si laides, que..... les juifs de la *Via crucis* ne sont rien auprès. Et les horreurs qu'ils débitaient! C'était à se boucher les oreilles, si on l'avait pu faire sans danger. Ils allaient donc avec la bonne intention de la piller; mais...» Et ici, ayant levé en l'air et tendu la main gauche, il mit l'extrémité du pouce sur le bout de son nez.

« Mais », dirent presque tous ses auditeurs.

« Mais, continua le marchand, ils trouvèrent la rue barricadée avec des poutres et des charrettes, et, derrière cette barricade, un beau rang de miquelets, avec les arquebuses en joue et le pouce sur la détente. Quand ils virent cette cérémonie.... qu'auriez-vous fait, vous autres? »

« Nous serions retournés sur nos pas. »

« Assurément; et c'est ce qu'ils firent. Mais voyez un peu si ce n'était pas le diable qui les tourmentait. Ils se transportent alors au Cordusio, et y voient le four qu'ils voulaient piller la veille : et que faisait-on dans cette boutique?

On y distribuait le pain aux pratiques, et il y avait des nobles et des hommes de la première qualité pour veiller à ce que tout se passât en bon ordre. Mais ces enragés (je vous dis qu'ils avaient le diable au corps, et puis il y avait des gens qui leur soufflaient dans les oreilles), ces enragés entrent en fureur, et en un clin d'œil, nobles, boulanger, acheteurs, pain, comptoir, banquettes, sacs, farine, pâte, tout est sens dessus dessous. »

« Et les miquelets ? »

« Les miquelets avaient à garder la maison de l'intendant des vivres : on ne peut en même temps porter la croix et chanter au lutrin. Je vous dis que ce fut l'affaire d'un clin d'œil ; pille, pille, et tout ce qu'on put trouver fut apporté dans la rue. Et puis on proposa ce beau divertissement d'hier, de porter le reste sur la place pour en faire un feu de joie ; et déja ils commençaient, les pendards, à enlever les meubles, quand un d'entre eux... pouvait-on faire une aussi infernale proposition ? »

« Laquelle donc ? »

« Laquelle ? D'entasser tous les débris dans

la boutique, et de mettre en même temps le feu au monceau de meubles et à la maison. Aussitôt dit, aussitôt fait..... »

« Ils y ont mis le feu ? »

« Attendez. Un honnête homme du voisinage eut une inspiration du ciel. Il monte, il parcourt les chambres ; il cherche un crucifix, le trouve, l'attache au bandeau d'une croisée, prend au chevet d'un lit deux cierges bénits, les allume et les place à droite et à gauche du crucifix. Le peuple lève les yeux. Dans un Milanais, il faut le dire, on trouve encore un reste de la crainte de Dieu ; tous rentrent en eux-mêmes, je veux dire le plus grand nombre, car il y avait là des enragés qui auraient, sans rougir, mis le feu au paradis même ; mais voyant que le peuple n'était pas de leur bord, ils furent obligés de rester tranquilles et de renoncer à leur dessein. Devinez maintenant ce qui arriva? Tous les monseigneurs du Dôme vinrent en procession, la croix en tête et en habit de chœur ; alors monseigneur l'archiprêtre commença à prêcher d'un côté, monseigneur le pénitencier d'un autre, et puis

d'autres se mirent à leur dire : Mais, braves gens, que voulez-vous donc faire ? Est-ce là l'exemple que vous devez donner à vos enfants ? Retournez chez vous, vous aurez le pain à bon marché ; allez voir la taxe, elle est affichée à tous les coins de rue. »

« Était-ce vrai ? »

« Comment ! si c'était vrai ? Vous allez voir que les monseigneurs du Dôme seraient venus en grande cérémonie pour leur dire des meuteries. »

« Et le peuple, qu'a-t-il fait ? »

« Peu à peu les mutins se dispersèrent ; ils coururent aux carrefours, et ceux qui savaient lire, virent la taxe de leurs propres yeux. Dites-moi un peu, le pain d'un sou, huit onces de poids. »

« Quel bonheur ! »

« La vigne est belle, pourvu que cela dure. Savez-vous la quantité de farine qu'ils ont gaspillée hier et aujourd'hui ? De quoi nourrir le duché pendant deux mois. »

« Et pour nous autres gens de la campagne, est-ce qu'on n'a pas fait quelque bonne loi ? »

« Ce qu'on a fait pour Milan ne concerne que la ville. Je ne sais que vous dire; vous autres, vous deviendrez ce que Dieu voudra. A bien dire, les troubles sont apaisés; car je ne vous ai pas encore tout conté, voici l'intéressant. »

« Qu'est-il donc encore arrivé? »

« Ce qui est arrivé? C'est qu'hier soir ou ce matin, on a saisi plusieurs des chefs, et on a su aussitôt que quatre d'entre eux seraient pendus. A peine ce bruit s'est-il répandu que chacun s'en retournait chez soi par le plus court pour ne pas risquer d'être le cinquième. Milan, quand j'en suis sorti, ressemblait à un couvent de moines. »

« Est-ce qu'on les pendra tout de bon? »

« Sans doute, et promptement, » répondit le marchand.

« Et le peuple, que fera-t-il? » demanda encore celui qui avait fait l'autre question.

« Le peuple ira voir, dit le marchand. Les coquins avaient tant d'envie de voir mourir un chrétien en plein air, qu'ils voulaient massacrer M. l'intendant des vivres. En échange, ils auront quatre gredins, exécutés avec toutes

les cérémonies, accompagnés des capucins et des frères de la bonne mort; et des gaillards qui l'ont bien mérité. C'est une mesure de précaution, voyez-vous; c'était une chose indispensable. Ils commençaient à prendre l'habitude d'entrer dans les boutiques et d'acheter sans ouvrir la bourse; si on les eût laissé faire, après le pain serait venu le vin, et ainsi de suite... Et voyez-vous bien, ces bandits n'auraient pas renoncé de leur propre volonté à un usage si commode! Et je puis vous assurer que pour un honnête homme qui a boutique ouverte, ce n'était pas du tout rassurant. »

« Assurément, » dit un des auditeurs. « Assurément, » répétèrent en chœur tous les autres.

« Et, » continua le marchand, en essuyant sa barbe avec la nappe, « tout cela avait été préparé de longue main : c'était un complot, savez-vous ? »

« Un complot ? »

« Oui, un complot. C'était le résultat des intrigues formées par les Navarrois, par ce cardinal

de France, vous savez, qui a un nom moitié turc, et qui chaque jour en invente une nouvelle pour faire enrager la cour de Madrid. Mais il vise surtout à faire quelque coup à Milan, parce qu'il sait bien, le rusé, que c'est là qu'est la force du roi. »

« Vraiment ! »

« Voulez-vous en avoir la preuve ? Ceux qui ont fait le plus de dégât étaient tous étrangers ; on rencontrait en foule, dans Milan, des figures qu'on n'y avait jamais vues. Ah ! j'oubliais de vous raconter une circonstance qu'on m'a donnée pour certaine. La justice était parvenue à en attraper un dans une hôtellerie....» Renzo, qui ne perdait pas un mot de ce discours, en voyant toucher cette corde, fut saisi d'un frémissement qu'il ne put s'empêcher de manifester. Cependant personne ne s'en aperçut, et le conteur, sans interrompre un instant son récit, avait poursuivi : «Sans qu'on ait pu bien savoir ni d'où il venait, ni par qui il était envoyé, ni quelle espèce d'homme c'était ; mais il était bien certainement un des chefs. Déja hier, dans le fort du bacchanal, il avait fait le diable à quatre ;

et puis non content de cela, il s'était mis à faire l'orateur, et à proposer une gentillesse, qui était d'assassiner tous les nobles. Brigand! qui fera vivre les pauvres gens quand il n'y aura plus de nobles? La justice, qui l'avait remarqué, lui mit la main dessus; on trouva sur lui un gros paquet de lettres, et on le conduisait en prison; mais qu'est-il arrivé? Ses complices, qui faisaient sentinelle autour de l'hôtellerie, vinrent en force et mirent le pendard en liberté. »

« Et qu'est-il devenu? »

« On n'en sait rien; il se sera sauvé, ou se sera caché dans Milan : ce sont des gens qui n'ont ni feu ni lieu, et trouvent partout une retraite sûre; mais cela dure tant que le diable veut et peut les secourir, car ils sont souvent pris au moment où ils y pensent le moins : quand la poire est mûre, il faut qu'elle tombe. A cette heure, on a la certitude que les lettres sont restées entre les mains de la justice, et qu'elles contiennent tout le secret de la conspiration; et l'on dit même que beaucoup de personnes s'y trouvent compromises. De ce nom-

bre sont ceux qui ont mis sens dessus dessous la moitié de Milan, et qui voulaient encore faire pis. Ils disent que les boulangers sont des coquins; je le sais aussi bien qu'eux; mais il faut les pendre selon les formes de la justice : qu'il y a du blé caché; personne ne l'ignore; mais c'est à ceux qui gouvernent d'avoir de bons espions, de le déterrer, et de faire suspendre en l'air les accapareurs en compagnie des boulangers. Et si ceux qui gouvernent ne prennent pas de mesures, c'est à la ville de leur faire des représentations; et s'ils ne font pas droit aux premières, d'en faire de nouvelles jusqu'à ce qu'elle obtienne, et de ne pas laisser s'introduire cette infame coutume d'entrer en fureur dans les boutiques et les magasins pour les piller. »

Le chétif repas qu'avait fait Renzo était devenu du poison pour lui. Il aurait voulu pour beaucoup être loin de cette auberge et de ce village, et plus de dix fois il s'était dit : « Partons; » mais la crainte de donner du soupçon, arrivée alors au point de tyranniser toutes ses

pensées, l'avait retenu autant de fois sur son banc. Dans cette perplexité, il supposait que le narrateur cesserait enfin de parler de lui, et il se promettait de sortir aussitôt que la conversation aurait changé de sujet.

« Moi qui sais comment vont ces sortes d'affaires, et qu'il n'y a rien de bon à gagner pour les honnêtes gens dans les troubles, dit un des villageois, je ne me suis pas laissé emporter par la curiosité, et je suis resté chez moi tranquillement. »

« Et moi, ai-je bougé? » dit un autre.

« Quant à moi, ajouta un troisième, si par hasard je m'étais trouvé à Milan, je n'aurais pas achevé mes affaires, et je serais revenu chez moi sur-le-champ. J'ai femme et enfants; et puis, il faut que je l'avoue, je n'aime pas le tapage. » Renzo saisit le moment favorable, fit signe à l'hôte de s'approcher, lui demanda son compte, le paya sans marchander, bien que les eaux fussent basses, et sans souffler le mot il alla en droite ligne vers la porte de la rue, franchit le seuil, prit bien soin de ne pas re-

prendre le chemin par lequel il était venu, et se dirigea du côté opposé, à la grace de la Providence.

CHAPITRE XVII.

Une seule envie suffit souvent pour empêcher un homme d'agir avec prudence; à plus forte raison quand il en a deux à la fois qui se combattent l'une l'autre. Depuis plusieurs heures, le pauvre Renzo en avait deux semblables dans la tête, comme vous le savez : l'envie de courir, et celle de se tenir caché; et les fâcheux discours du marchand les lui avaient augmentées tout d'un coup d'une manière extraordinaire. Son aventure avait donc fait du bruit, et l'on avait le dessein de l'arrêter : qui sait combien de sbires on avait mis en campagne pour lui donner la chasse ! qui sait quels ordres avaient été expédiés de surveiller les villages, les hôtelleries et les chemins ! Il réfléchissait bien

aussi que deux sbires seulement le connaissaient, et qu'il ne portait pas son nom écrit sur le front; mais il lui revenait dans l'esprit cent histoires qu'il avait entendu raconter de fugitifs découverts dans des chemins écartés, à leur démarche, à leur air embarrassé, et à d'autres indices imprévus : tout lui faisait ombrage. Quoique, au moment où il sortait de Gorgonzola, le son de la cloche annonçât l'*Ave maria*, et que les ténèbres qui augmentaient à chaque instant diminuassent d'autant plus ses dangers, cependant ce ne fut qu'à contre-cœur qu'il prit la grande route, en se promettant bien de la quitter au premier sentier qui lui paraîtrait pouvoir le conduire à sa destination. Dans le commencement, il rencontrait quelques voyageurs; mais, l'imagination remplie de ces grossières appréhensions, il n'eut pas le courage d'en aborder un pour prendre langue. — L'hôte m'a dit que j'avais six milles à faire, pensait-il. Si, en coupant à travers champs j'en devais faire encore huit ou dix, mes jambes, qui m'ont si bien servi jusqu'à présent, feraient bien encore ce trajet. Je ne vais

certainement pas vers Milan, donc, je me dirige vers l'Adda : en marchant toujours, j'y arriverai tôt ou tard. L'Adda a la voix forte, et quand j'en serai près, je n'aurai plus besoin qu'on me l'indique. Si je trouve quelque barque prête, je passe la rivière sur-le-champ; autrement, je m'arrêterai jusqu'au matin dans un champ, sur un arbre, comme les oiseaux : je serai toujours mieux sur un arbre qu'en prison. —

Il aperçut bientôt un sentier à main gauche, et il s'y jeta. S'il avait rencontré quelqu'un à cette heure, il n'aurait plus fait difficulté de demander son chemin; mais on n'entendait plus le pas d'un seul homme. Il suivait donc sa route de confiance et réfléchissait.

— Moi, faire le diable ! moi, assassiner tous les nobles ! un paquet de lettres trouvé sur moi ! mes complices qui faisaient sentinelle ! Je donnerais bien quelque chose pour me rencontrer nez à nez avec ce marchand, de l'autre côté de l'Adda (ah! quand l'aurai-je traversée cette bienheureuse Adda !); je l'arrêterais et lui demanderais à mon aise où il a pêché tous ces

beaux renseignements. Sachez maintenant, mon cher monsieur, lui dirais-je, que la chose s'est passée de telle et telle façon, et que si j'ai fait le diable, c'était pour secourir Ferrer, comme s'il avait été mon propre frère. Sachez que ces bandits, qui, à vous entendre, étaient mes amis, me voulaient jouer un mauvais tour, parce que, dans un moment, je leur avais parlé comme un honnête garçon; sachez enfin, que, tandis que vous restiez chez vous pour garder votre boutique, je me faisais rompre les côtes pour sauver votre intendant des vivres, que je n'ai jamais vu ni connu. Prenez garde qu'une autre fois je m'expose pour secourir des nobles!.... Il est vrai que nous devons le faire par religion, car ils sont aussi notre prochain. Et ce gros paquet de lettres, où se trouvent révélés tous les secrets du complot, et qui, dans ce moment, sont entre les mains de la justice, comme vous le savez pertinemment, voulez-vous que je vous le fasse voir ici sans le secours du diable? Avez-vous la curiosité de voir cet amas de lettres? Le voici.... Une seule lettre? Oui, monsieur, une seule lettre, et cette lettre,

si vous le voulez savoir, a été écrite par un religieux qui peut vous en remontrer, un religieux, sans vous faire tort, dont un poil de la barbe vaut mieux que toute la vôtre; elle a été écrite, cette lettre, comme vous le voyez, ajouterais-je, à un autre religieux, qui est un homme aussi.... Voyez-vous maintenant comme mes amis sont de malhonnêtes gens? Apprenez un peu à mieux parler une autre fois, principalement quand il s'agira du prochain. —

Mais, au bout de quelque temps, ces réflexions et beaucoup d'autres semblables s'évanouirent : les circonstances présentes occupaient toutes les facultés du pauvre voyageur. La crainte d'être poursuivi et découvert, qui, durant le jour, avait si fort attristé son voyage, ne le tourmentait plus; mais combien de choses rendaient plus triste sa marche nocturne! Les ténèbres, la solitude, la lassitude, qui, en s'augmentant, était devenue douloureuse; une brise sourde, continue, pénétrante, qui soufflait sans interruption, et devait être fort incommode pour un homme qui portait les mêmes habits qu'il avait mis pour son ma-

riage, et qui comptait, peu d'instants après, revenir triomphant à sa maison, qui était peu éloignée de l'église; mais ce qui rendait sa situation encore plus pénible, c'était d'aller à l'aventure, en cherchant, sans être assuré de le trouver, un lieu de repos où il pût s'arrêter avec sécurité.

Quand il lui arrivait de traverser quelque village, il faisait le moins de bruit possible, et regardait avec soin s'il n'y avait pas quelque porte encore ouverte; mais il n'apercevait d'autres indices de gens éveillés que quelques lumières qui perçaient à travers les fenêtres. Dans la partie de sa route, située hors des lieux habités, il s'arrêtait à chaque instant, prêtait l'oreille, et écoutait s'il ne distinguerait pas ce bienheureux murmure de l'Adda; mais c'était en vain. Il n'entendait d'autre bruit que les hurlements des chiens qui partaient de quelque chaumière isolée, retentissant dans l'air, lugubres et menaçants à la fois. A son approche, les hurlements se changeaient en aboiements irrités, furieux. Arrivé devant la

chaumière, il entendait, il voyait même l'animal, le museau placé au défaut de la porte, qui redoublait ses cris; ce qui lui ôtait la tentation de frapper et de réclamer l'hospitalité. Et lors même qu'il n'y aurait pas eu de chiens, il ne s'en fût pas senti le courage.—Si je frappe, se disait-il, on ne manquera pas de me demander aussitôt : Qui-va-là ? Que voulez-vous à cette heure? Comment êtes-vous arrivé ici ? Faites-vous connaître; ce n'est point ici une hôtellerie. Et c'est le moins qui puisse m'arriver : heureux encore si je n'ai pas affaire à quelque poltron qui se mette à crier : au secours ! au voleur ! Il me faudra avoir sur-le-champ quelque chose de précis à répondre, et que répondrai-je? Quiconque entend du bruit pendant la nuit, pense aussitôt que ce sont des voleurs, des malveillants, des embûches : il ne songe jamais qu'un honnête homme puisse se trouver la nuit dehors, si ce n'est pas un riche en voiture. — Alors il réservait ce dernier parti pour une extrême nécessité, et avançait toujours, dans l'espoir, sinon de traverser

l'Adda, du moins de la découvrir durant la nuit, et de n'être point obligé de la chercher en plein jour.

A force de marcher, il parvint dans un lieu où les champs finissaient et où commençait une bruyère, ce qui lui parut, sinon un indice, au moins une légère indication du voisinage d'un fleuve, et il s'y enfonça, en suivant le sentier qui la traversait. Quand il eut fait quelques pas, il s'arrêta pour prêter l'oreille; mais ce fut en vain. L'âpreté du lieu venait ajouter à la tristesse du chemin : pas un mûrier, pas une vigne, pas le moindre des signes de culture qui, jusque-là, avaient consolé son imagination. Cependant il ne perdit pas courage; mais comme son esprit commençait à se remplir de certaines images, de certaines apparitions, que l'on trouve dans cent histoires, Renzo, pour les chasser ou pour les apaiser, récitait, en cheminant, et répétait les prières des morts.

Peu à peu il rencontra quelques buissons d'épines, de pruneliers, de chênes. En s'avançant davantage, et en pressant le pas avec

plus d'impatience que de gaieté, il commença à découvrir quelques arbres épars parmi les buissons, et plus loin encore, en suivant toujours le même sentier, il s'aperçut qu'il entrait dans un bois. Il éprouva d'abord une certaine répugnance à continuer sa route; mais il la surmonta, et bon gré malgré il pénétra dans ce bois. Plus il avançait, plus il sentait s'accroître sa répugnance, et plus l'espace du lieu lui semblait sauvage. Les arbres qu'il voyait de loin lui présentaient des aspects étranges, difformes, extraordinaires; l'ombre de leurs cimes légèrement agitées, qui se dessinaient tremblantes sur le sentier éclairé par la lune, lui causait une sorte de déplaisir; le bruit même des feuilles sèches, froissées sous ses pas, avait à son oreille je ne sais quoi de sinistre. Vaincu par la fatigue, ses jambes, suivant un instinct machinal, éprouvaient une impulsion de course, et en même temps elles paraissaient le supporter avec peine. Il sentait la brise nocturne souffler plus rigoureuse sur son visage; il la sentait s'insinuer, courir entre ses vêtements et sa chair, la glacer, pénétrer plus aiguë dans

ses os refroidis, et le priver du peu de vigueur qui lui restait. Pendant quelques instants, ce sentiment pénible, cette horreur indéfinissable, contre lesquels son ame luttait avec effort, semblèrent dominer entièrement toutes ses facultés. Il allait se perdre tout-à-fait : mais plus effrayé de sa terreur que de toute autre chose, il rappela ses premiers esprits, et leur commanda d'obéir. Ainsi ranimé un moment, il s'arrêta pour délibérer. Il résolut de sortir promptement de ce bois par le chemin qu'il avait déja parcouru, d'aller en droiture au dernier village qu'il avait traversé, de retourner au milieu des hommes, et d'y chercher une retraite, quand ce devrait être à l'auberge. Pendant qu'il délibère ainsi, les feuilles cessent de crier sous ses pas, et le silence règne autour de lui; un léger bruit vient frapper son oreille, c'est le murmure d'une eau courante; il écoute, il s'assure, il s'écrie : « C'est l'Adda! » Ce fut pour lui comme la découverte d'un ami, d'un frère, d'un sauveur. La fatigue disparut presque entièrement, le pouls lui revint; il sentit son sang

circuler librement dans ses veines; il sentit ses pensées renaître plus calmes, plus confiantes, et s'évanouir en grande partie ce trouble et cette tristesse qui s'étaient emparés de lui; alors il n'hésita plus à s'enfoncer dans le bois pour répondre à l'appel du bienfaisant murmure.

Il parvint bientôt à l'extrémité de la plaine sur le penchant d'une profonde vallée, et, regardant à travers les taillis dont il était couvert, il vit dans le fond briller l'onde limpide. Ayant ensuite levé les yeux, il découvrit la vaste plaine située sur l'autre rive parsemée de villages, et au-delà des collines sur l'une desquelles on distinguait une masse blanchâtre, qui lui paraissait être une ville, et devait être Bergame assurément. Il s'avança sur le penchant, et, détournant les branches avec ses mains, il regarda s'il verrait voguer quelque barque sur le fleuve; il écouta s'il entendrait le battement des rames; mais il ne vit, il n'entendit rien. Si c'eût été une rivière moins forte que l'Adda, Renzo serait aussitôt descendu, et aurait tenté de la passer à gué; mais il savait trop bien qu'avec

l'Adda ce n'était point un jeu à risquer en sûreté.

En attendant, il se mit à se consulter avec calme sur le parti qu'il devait prendre. Monter sur un arbre pour y attendre l'aurore, pendant six heures environ, avec cette brise, avec cette gelée blanche, sous ce léger vêtement, c'était plus qu'il n'en fallait pour transir de froid. Se promener à grands pas pendant tout ce temps, afin de pouvoir lui résister, eût été un secours peu efficace contre la rigueur de la température, et c'était trop exiger de ces pauvres jambes qui avaient déja fait plus que leur devoir. Il se rappela heureusement en cet instant que, dans un des champs les plus voisins de la bruyère il avait, en passant, aperçu un *cascinotto*. C'est ainsi que les paysans de la plaine milanaise appellent des cabanes couvertes en chaume, construites de troncs et de branches d'arbre, et revêtues en terre, où ils ont coutume de déposer leur récolte pendant l'été, et de passer la nuit pour la garder : dans les autres saisons, elles restent abandonnées. Il se décida de suite à en faire son hôtellerie ; il reprit le sentier

repassa le bois, les buissons, les bruyères, parvint à la partie cultivée, et revit le *cascinotto*. La porte en était close, mais non fermée; Renzo la poussa et y entra: il vit suspendu en l'air, par des liens de feuilles, une claie en forme de hamac; mais il n'osa pas y monter. Il aperçut un peu de paille sur la terre, et il jugea qu'un somme fait de cette manière aurait encore beaucoup de douceur.

Cependant, avant de prendre possession de la retraite que la Providence lui avait préparée, il se jeta à genoux pour lui rendre grace de ce bienfait et de toute l'assistance qu'il en avait reçue dans cette terrible journée. Il fit ensuite sa prière accoutumée; et l'ayant achevée, il demanda pardon à Dieu de l'avoir oublié le soir précédent, d'avoir, comme il le disait lui-même, été se coucher comme un chien, et même pis. — C'est pour cela, ajouta-t-il en lui-même, en s'étendant sur le tas de paille, c'est pour cela qu'au matin j'ai été éveillé d'une manière si fâcheuse. — Il ramassa ensuite toute la paille qui se trouvait autour de lui; puis il la jeta sur ses épaules, se procurant ainsi, du

mieux qu'il pouvait, une espèce de couverture contre la rigueur du froid qui, même dans cette cabane, se faisait vivement sentir; et il se promit de faire un bon somme, qu'il lui semblait avoir payé assez cher dans cette laborieuse journée.

Mais à peine eut-il fermé l'œil, qu'il se fit dans sa mémoire, ou dans son imagination (je ne saurais indiquer précisément laquelle des deux), un mouvement de gens si nombreux, si extraordinaire, qu'il lui ôta bientôt l'envie de dormir. Il revoyait le marchand, le notaire, les sbires, le fourbisseur, l'hôte, Ferrer, l'intendant, la compagnie de l'hôtellerie, toute cette foule de rues; puis Don Abondio, puis Don Rodrigo; et de tant de personnages différents, il n'y en avait aucun qui n'entraînât après lui le souvenir de quelque peine ou de quelque malheur.

Trois images seules lui apparaissaient exemptes de tout souvenir amer, pures de tout soupçon, n'ayant rien que d'aimable; et deux surtout, très-différentes sans doute, mais étroitement unies dans le cœur du jeune homme :

une chevelure noire et une barbe blanche. Mais la consolation qu'il trouvait à y arrêter sa pensée, n'était pas sans mélange. En se représentant le bon frère, il ressentait plus vivement la honte de sa conduite irrégulière, de sa méprisable intempérance, du mauvais usage qu'il avait fait de ses conseils paternels; et en contemplant l'image de Lucie, nous ne pourrions dire ce qu'il ressentait : le lecteur connaît les circonstances, il peut se le figurer. Et cette bonne Agnès! il ne l'oubliait pas non plus cette Agnès qui l'avait préféré, qui déja le considérait comme son fils, et qui, avant de recevoir de lui le titre de mère, en avait pris le langage et la tendresse, et lui en avait montré la sollicitude par ses actions. Mais c'était pour lui une douleur de plus, et non la moins poignante, de penser que, pour prix d'attentions aussi tendres, de tant de bienveillance, la pauvre femme se trouvait maintenant sans asile, errante, incertaine de l'avenir, et recueillait des soucis et des peines là où elle avait espéré trouver le repos et le bonheur de sa vieillesse. Quelle nuit, pauvre Renzo!

et cette nuit devait être la cinquième de ses noces! Quelle chambre! quel lit nuptial! et après quelle journée! et pour arriver à quel lendemain! à quelle suite de jours! — A la volonté de Dieu, répondait-il aux pensées qui l'assiégeaient et le tourmentaient de plus en plus, à la volonté de Dieu. Il sait ce qu'il fait; il veille aussi sur nous. Tous ces chagrins me seront comptés pour la rémission de mes péchés. Lucie est si bonne! le Seigneur ne voudra pas la faire souffrir long-temps.

Au milieu de ces agitations, et désespérant de pouvoir dormir, à cause de l'incommodité du froid qui lui faisait involontairement claquer les dents, il soupirait après le retour du jour, et mesurait avec impatience la marche lente des heures. Je dis qu'il mesurait, parce qu'à chaque demi-heure il entendait, dans ce vaste silence, retentir les sons d'une horloge : j'imagine que ce devait être celle de Trezzo. Et la première fois que ce bruit vint si inopinément frapper son oreille, sans qu'il pût deviner d'où il pouvait partir, il lui porta dans l'ame je ne sais quoi de mystérieux et de so-

lennel et y produisit l'effet d'un avertissement que lui aurait donné une personne inconnue et invisible.

Lorsque enfin cette horloge eut frappé quatre coups, heure qu'il avait marquée pour son départ, Renzo se leva à moitié engourdi, se mit à genoux, et récita, avec plus de ferveur encore que de coutume, sa prière du matin; puis debout, il allongea les bras, les jambes, remua la tête et les épaules, comme pour remettre ensemble tous ses membres, qui lui paraissaient agir isolément, il souffla dans ses mains, les frotta, ouvrit la cabane, et commença par jeter un rapide regard à l'entour, pour s'assurer qu'il n'y avait personne. N'y ayant aperçu ame qui vive, il chercha de l'œil le sentier qu'il avait suivi le soir précédent, le reconnut bientôt plus aisément qu'il ne l'espérait de ses souvenirs confus, et il se remit en route.

Le ciel annonçait une belle journée. La lune, pâle et sans rayons, brillait dans l'immense étendue d'un ciel azuré qui, vers l'orient, s'éteignait dans une teinte légèrement dorée. Plus près de l'horizon s'étendaient, à des intervalles

inégaux, quelques nuages plutôt azurés que bruns, et dont les derniers étaient bordés d'une frange de feu qui, de moment en moment, devenait plus vive et plus distincte; vers le midi, d'autres nuages amoncelés, légers et ondulants, pour ainsi dire, couraient en se teignant de mille couleurs qu'on n'aurait pu définir. C'était un véritable ciel de Lombardie, si beau, si majestueux quand il est calme. Si Renzo se fût trouvé là pour son plaisir, bien certainement il aurait jeté un regard sur la voûte du ciel, et il aurait admiré cette aurore, si différente de celle qu'il avait coutume de voir dans ses montagnes; mais ses yeux étaient fixés sur la terre, et il marchait vite, autant pour s'échauffer que pour arriver promptement. Il traverse les champs, les buissons, le bois, en regardant autour de lui et en songeant avec une sorte de pitié à la terreur qu'il y avait éprouvée quelques heures auparavant; il parvient au bord de la vallée, y jette un coup d'œil, et, à travers les broussailles, il aperçoit une barque de pêcheur, qui remontait lentement le cou-

rant, en rasant cette rive. Il descend lestement par le chemin le plus court, au milieu des ronces, et, en peu d'instants, il est sur le bord de la rivière; il appelle le pêcheur le plus doucement qu'il peut, et, avec l'intention de paraître réclamer de lui un service de peu d'importance, mais sans s'en apercevoir, il lui fait signe d'approcher d'une manière moitié suppliante. Le pêcheur jette un coup d'œil le long du rivage, regarde attentivement à l'amont et à l'aval du fleuve, puis il dirige la proue vers le montagnard, et s'en approche. Renzo, qui se tenait sur le bord de la rive, et, pour ainsi dire, un pied dans l'eau, saisit l'extrémité de la barque et saute dedans.

« Voudriez-vous, en payant toutefois, lui dit-il, me passer un moment sur l'autre rive. » Le pêcheur l'avait deviné, et déja il tournait la proue de ce côté. Renzo, ayant aperçu dans le fond de la barque une autre rame, se baissa et s'en saisit.

« Doucement, doucement, » dit le patron; mais voyant avec quelle adresse le jeune cam-

pagnard avait pris la rame et se disposait à en faire usage : « Ah, ah, ajouta-t-il, vous êtes du métier! »

«Un peu,» dit Renzo, et il se mit à ramer avec une vigueur et une adresse qui étaient plus que celles d'un amateur. Tout en voguant, il laissait tomber de temps en temps un regard sombre sur le rivage dont il s'éloignait, et un regard inquiet sur la rive vers laquelle il dirigeait sa course, et il regrettait d'être forcé de prendre le plus long trajet, parce que le courant, trop rapide en cet endroit, ne permettait pas de traverser en droite ligne, et que la barque, soit en rompant, soit en suivant le fil de l'eau, devait faire une marche diagonale. Comme il arrive toujours dans les affaires un peu obscures, où les difficultés qui se présentent en masse au premier abord deviennent plus nombreuses vues en détail au moment de l'exécution, Renzo, maintenant qu'il avait passé, pour ainsi dire, l'Adda, éprouvait beaucoup d'inquiétude de ne pas savoir avec certitude s'il était sur la frontière, et si, ayant vaincu cet obstacle, il

lui en resterait encore un autre à surmonter. Ayant fait tourner vers lui le pêcheur en l'appelant, et lui montrant par un signe de tête cette masse blanchâtre qu'il avait aperçue la nuit précédente, et qu'il distinguait bien mieux alors, il lui dit : « Est-ce le pays de Bergame que je vois là-bas ? »

« C'est la ville de Bergame même, » répondit le pêcheur.

« Et la rive où nous abordons est-elle Bergamasque ? »

« Terre de Saint-Marc. »

« Vive Saint-Marc ! » s'écria Renzo. Le pêcheur ne dit rien.

Ils touchent enfin à cette rive; Renzo s'y précipite; il rend grace à Dieu dans son cœur : puis il adresse de vive voix ses remercîments au batelier, tire de sa poche une berlingue, ce qui, attendu les circonstances, n'était point une petite générosité, et la donne à ce brave homme, qui, après avoir encore jeté un coup d'œil à la rive milanaise et sur le fleuve, tendit la main, reçut le don, le cacha, puis pinça

les lèvres, et, y mettant l'index en croix avec une expression vive et très-significative, il lui souhaita un bon voyage, et s'en retourna.

Afin qu'une complaisance si prompte et si discrète de la part de ce pêcheur envers un inconnu ne cause pas au lecteur une trop grande surprise, nous devons l'informer que cet homme, de qui un pareil service était souvent réclamé par des fraudeurs et des contumaces, était habitué à le rendre, non-seulement par l'attrait du gain modique et incertain qui pouvait en résulter pour lui, mais aussi pour ne pas se faire d'ennemis dans ces deux classes. Il le rendait, dis-je, toutes les fois qu'il pouvait être assuré de n'être point aperçu des gabelous, des sbires, ou des espions. Ainsi, sans vouloir beaucoup plus de bien aux uns qu'aux autres, il cherchait à les contenter tous avec cette impartialité à laquelle se soumet, pour l'ordinaire, celui qui est obligé de traiter avec certaines gens, et sujet à rendre compte de ses actions à d'autres.

Renzo s'arrêta quelques instants sur le rivage pour contempler la rive opposée, cette terre

qui naguère brûlait sous ses pieds. — Ah! j'en suis dehors à présent! — Telle fut sa première pensée.— Maudit soit ce pays—, fut la seconde, l'adieu à la patrie. Mais la troisième se tourna vers ce qu'il y laissait. Alors il croisa les bras sur sa poitrine, poussa un soupir, jeta les yeux sur l'eau qui coulait à ses pieds, et se dit : Elle est passée sous le pont! — C'est ainsi, selon l'usage de ses compatriotes, qu'il désignait, par antonomase, le pont de Lecco. — Ah ! monde infame.... Mais Dieu l'a voulu. »

Il détourna ses regards de ces tristes objets, et se mit en route, prenant pour point de mire la masse blanchâtre, qui se trouvait sur le penchant de la montagne, afin d'avoir un moyen plus certain de connaître son chemin. Eh ! il fallait voir avec quelle aisance il accostait les voyageurs, et comment, sans hésitation, sans déguisement, il prononçait le nom du pays qu'habitait son cousin, pour en connaître la direction. Le premier qui le lui indiqua lui dit qu'il lui restait encore neuf milles à faire avant d'y arriver.

Ce trajet ne fut point agréable. Sans parler

des soucis que Renzo emportait avec lui, son œil était, à chaque pas, attristé par des objets douloureux qui lui annonçaient qu'il devait s'attendre à retrouver dans le pays où il allait la misère qu'il avait laissée dans le sien. Sur toute sa route, et plus encore dans les campagnes et dans les hameaux, il voyait rôder de malheureux mendiants, poussés par la faim, et non par la paresse, qui portaient la misère bien plus sur leurs visages que dans leurs habits; c'étaient des paysans, des montagnards, des artisans, des familles entières, et il entendait un mélange bruyant de supplications, de plaintes et de gémissements. Cette vue, outre la douloureuse pitié qu'elle excitait dans son cœur, lui rappelait encore ses malheurs personnels.

— Qui sait, se disait-il en marchant, si j'aurai lieu d'être satisfait, s'il y aura du travail comme dans les dernières années? C'est égal, Bortolo me voulait du bien, c'est un bon enfant, il a amassé quelque chose, il m'a souvent engagé à venir, il ne m'abandonnera pas. Et puis, la Providence m'a aidé jusqu'ici;

elle viendra encore à mon secours dans l'avenir. —

Cependant l'appétit, déja réveillé en lui depuis quelque temps, s'accroissait en raison du chemin; et quoique Renzo, quand il commença à y penser sérieusement, crut qu'il pourrait le gouverner aisément jusqu'à son arrivée, qui n'était plus maintenant éloignée que de deux milles, il réfléchit pourtant qu'il n'était pas convenable d'arriver chez son cousin comme un mendiant affamé, et de lui dire pour première salutation: Donne-moi à déjeuner. Il tira de sa poche toutes ses richesses, les étala avec le doigt dans le creux de sa main, et en fit le dénombrement. Ce n'était point un compte qui réclamât une grande arithmétique; mais il y avait suffisamment de quoi faire un joli repas. Il entra donc dans une auberge pour se restaurer, et, lorsqu'il eut payé son écot, il lui restait encore quelque chose.

En sortant de cette maison, il vit près de la porte, couchées dans la rue, et il mit presque le pied sur elles, deux femmes, dont l'une âgée, et l'autre plus jeune, avec un petit en-

fant, qui, après avoir inutilement pressé le sein maternel, se retirait en pleurant. Ces trois malheureux étaient pâles comme la mort; et debout, près d'eux, se tenait un homme dont le visage et les membres annonçaient encore une vigueur ancienne, mais affaiblie et presque éteinte par une longue souffrance. Ils tendirent tous trois la main vers le voyageur, qui sortait avec la démarche aisée et l'air gaillard : personne ne parla; qu'aurait pu dire de plus une éloquente prière?

« C'est là qu'est la Providence! » dit Renzo; et, fouillant aussitôt dans sa poche, il en tira tout ce qu'il possédait, le mit dans la main qui se trouvait la plus rapprochée de lui, et reprit sa route.

Le repas et cette bonne œuvre (car nous sommes composés d'une ame et d'un corps) avaient ranimé et égayé ses pensées. Certainement, en se dépouillant du peu d'argent qui lui restait, il avait pris plus de confiance dans l'avenir, que s'il en avait trouvé dix fois autant; car, si la Providence avait tenu en réserve, pour la conservation de pauvres misé-

rables, ces derniers deniers d'un étranger fugitif, chassé de ses foyers et n'ayant même qu'une existence incertaine, comment supposer qu'elle voudrait ensuite abandonner celui dont elle s'était servi pour remplir ce généreux dessein, et à qui elle avait donné un sentiment si vrai d'elle-même, si efficace, si désintéressé? Telles étaient les pensées du jeune homme, mais moins précises que nous ne venons de les retracer. Durant le reste du chemin, en repassant dans son esprit les circonstances et les événements qui lui avaient paru les plus obscurs et les plus embarrassés, tout s'expliquait facilement à ses yeux. La cherté et la misère devaient avoir un terme; chaque année amènerait sa moisson, et, en attendant, il avait le cousin Bortolo et son industrie personnelle: il avait d'ailleurs, pour la soutenir, quelques épargnes chez lui, qu'il ferait venir. Avec ces moyens, au pis aller, il vivrait au jour le jour, en économisant, et pourrait attendre le retour du bon temps.—Et puis, le bon temps une fois revenu, poursuivait Renzo dans ses imaginations, les travaux reprendront avec activité;

les maîtres voudront à l'envi se procurer des ouvriers milanais, qui sont ceux qui travaillent le mieux; les ouvriers milanais se feront valoir, et quand on veut des gens habiles, il faut les payer; on gagnera de quoi vivre et de quoi faire quelques épargnes; on arrangera une petite maison, et on fera écrire aux femmes de venir.... Et puis, pourquoi attendre si long-temps? N'est-il pas vrai qu'avec ces faibles ressources nous aurions pu encore vivre cet hiver? Elles nous serviront l'hiver prochain. Quant aux curés, on en trouve partout. Ces deux bonnes amies arrivées, nous nous établirons. Quel plaisir d'aller ensemble se promener sur cette même route! d'aller en voiture jusqu'à l'Adda, de faire un repas sur le bord de l'eau, et de montrer à ces bonnes amies l'endroit où je me suis embarqué, les buissons à travers lesquels je suis descendu, le lieu d'où j'ai promené mes regards pour découvrir un batelier. —

Il arriva enfin au pays du cousin; à l'entrée, et même avant d'y mettre le pied, il distingua une maison très-élevée, avec de longues et

nombreuses fenêtres plus rapprochées que ne le réclamait la division des étages; il la reconnut pour une filature, entra, et demanda à haute voix, au milieu du bruit des roues et de l'eau, si ce n'était pas là que demeurait Bortolo Castagneri.

« Monsieur Bortolo ! lui répondit-on, il est là. »

—Monsieur! c'est bon signe, pensa Renzo; il aperçoit son cousin et court à lui. Celui-ci se retourne, et reconnaît le jeune homme, qui lui dit : « Me voici. » S'écrier de surprise, lever les bras et les lui passer amicalement autour du cou, fut l'affaire d'un moment. Après ces premières démonstrations, Bortolo emmena notre jeune campagnard loin du bruit des métiers et des yeux des curieux dans une autre salle, et lui dit : « Je te vois avec plaisir, mais il faut avouer que tu es un singulier garçon. Je t'ai souvent invité sans que tu veuilles venir, et voilà que tu arrives dans un moment assez peu favorable. »

« Que veux-tu que je te dise, je ne suis point venu de ma propre volonté, » dit Ren-

zo; et il lui raconta le plus brièvement possible, mais non sans beaucoup d'émotion, sa douloureuse histoire.

« C'est une autre paire de manches, dit Bortolo. Oh ! mon pauvre Renzo ! Mais tu as compté sur moi, et je ne t'abandonnerai pas. Véritablement, on ne manque pas d'ouvriers à l'heure qu'il est; ce n'est même qu'avec la plus grande peine que chacun conserve les siens pour ne pas les perdre et faire tort à son commerce; mais le patron me veut du bien, et il a des ressources. Et, puisqu'il faut te le dire, c'est à moi qu'il le doit en grande partie sans me vanter : il fournit les fonds, et moi ma modeste habileté. Je suis le premier ouvrier, sais-tu ? Et puis je dois te dire encore que je suis son *factotum*. Pauvre Lucie Mondella ! Je me la rappelle encore comme si c'était hier. Une bonne fille ! Toujours la plus réservée à l'église; et quand on passait devant cette petite maison.... Je la vois encore cette maisonnette, hors du village, avec un beau figuier qui en couronnait le mur.... »

« Ah ! je t'en prie, n'en parlons pas. »

«Je veux dire que, quand nous passions devant cette maisonnette, on entendait toujours ce dévidoir qui tournait sans interruption. Et ce Don Rodrigo! de mon temps, c'était déja un assez mauvais sujet; mais à présent il fait le diable à quatre, à ce que je vois; mais cela ne durera qu'autant que Dieu lui laissera la bride sur le cou. Ainsi donc, comme je te le disais, on souffre un peu ici de la famine.... Et à propos, comment va l'appétit? »

«J'ai mangé en route il n'y a pas long-temps.»

« Et de l'argent, en avons-nous? »

Renzo ouvrit une de ses mains, et, l'ayant approchée de sa bouche, il souffla légèrement dessus.

« C'est égal, dit Bortolo, j'en ai, moi, ainsi n'aie pas d'inquiétude; d'ailleurs si Dieu veut que les choses changent, tu pourras bientôt me le remettre, et faire encore de petites économies. »

« J'ai quelques épargnes à la maison, je me les ferai envoyer. »

« C'est bien; et, en attendant, compte sur moi. Dieu m'a donné du bien pour que je

puisse en faire aux autres; et si je n'en fais pas à mes parents et à mes amis, à qui en ferai-je ? »

« J'ai bien dit que tu serais pour moi une seconde Providence ! » s'écria Renzo, en serrant affectueusement la main du bon cousin.

« Ainsi donc, reprit celui-ci, le peuple a fait tout ce vacarme à Milan? il m'a bien l'air d'avoir fait une sottise. Déja le bruit en était parvenu jusqu'ici; mais je veux que tu me racontes la chose plus en détail. Eh, en avons-nous des choses à nous dire ! Ici, vois-tu, on agit un peu plus posément, et les affaires se traitent avec plus de sagesse. La ville a acheté d'un marchand de Venise deux mille mesures de blé, lequel vient de la Turquie; mais quand il s'agit de nourrir la population, on ne regarde pas de si près à la dépense. Vois maintenant ce qui est arrivé: Les recteurs de Vérone et de Brescia ont fermé les passages en disant qu'il ne passerait pas de blé chez eux. Que font alors les Bergamasques? Ils expédient à Venise un homme qui sait parler. Cet homme est parti à la hâte, s'est présenté au Doge, et a de-

mandé ce que signifiait cette mauvaise plaisanterie? Il a fait un discours! mais un discours, à ce qu'ils disent digne d'être imprimé. Ce que c'est que d'avoir un homme qui sache parler! Aussitôt on donne ordre de laisser passer le blé; et les recteurs non-seulement sont obligés de lui livrer passage, mais ils doivent encore lui fournir une escorte, et il est en route à l'heure qu'il est. On a pensé aussi à la campagne. Un autre brave homme a fait comprendre au sénat que le peuple du dehors avait faim aussi; et le sénat a accordé quatre mille boisseaux de millet, ce qui aide encore à faire du pain. Et puis, faut-il que je te le dise, quand nous n'aurons plus de pain, nous mangerons de la viande. Dieu m'a donné du bien, comme je te l'ai dit. Dans un instant, je te conduirai à mon patron : je lui ai tant de fois parlé de toi, que je suis sûr qu'il te fera bonne mine. C'est un brave Bergamasque de la vieille roche, qui a un excellent cœur : il ne t'attendait certainement pas aujourd'hui; mais quand il saura ton histoire.... Et puis il sait apprécier l'ouvrier, parce que la di-

sette passe, et que le commerce dure. Mais avant tout, il faut que je t'avertisse d'une chose. Sais-tu comment on nous appelle dans ce pays, nous autres de l'État de Milan ? »

« Comment nous appelle-t-on? »

« Les habitants nous appellent nigauds. »

« Oh ! ce n'est pas un beau nom. »

« Il s'en faut bien : mais il n'en est pas moins vrai que celui qui est né sur le territoire de Milan, et veut vivre sur celui de Bergame, doit l'entendre sans se fâcher. Pour ces gens-là, donner du nigaud à un Milanais, c'est comme s'ils donnaient de l'illustrissime à un chevalier. »

« Mais j'imagine qu'ils ne le disent qu'à ceux qui veulent bien se le laisser dire. »

« Mon cher ami, si tu n'es pas décidé à te laisser appeler nigaud à tout propos, il ne faut pas compter que tu puisses vivre ici; car il faudrait que tu aies toujours le couteau à la main; et quand, je suppose, tu en aurais tué deux, trois, quatre même, il en viendrait un qui te tuerait à son tour: et alors le beau plai-

sir de comparaître au tribunal de Dieu avec trois ou quatre homicides sur le corps! »

« Mais un Milanais qui a un peu de.... » Et ici il se frappa plusieurs fois le front avec le doigt, comme il l'avait fait dans l'hôtellerie de la *Pleine-Lune*. « Je veux dire un garçon qui sait bien son métier? »

« C'est la même chose: c'est encore un nigaud. Veux-tu savoir comment s'exprime mon patron, quand il parle de moi avec ses amis? — Ce nigaud a été la manne du ciel pour mon commerce; si je n'avais pas ce nigaud, je serais bien embarrassé. — C'est l'usage ici. »

« C'est un bien sot usage, surtout quand on considère ce que nous savons faire : car enfin qui a importé ici l'art du filateur, et qui le soutient? c'est nous; et il est possible que cette raison ne les ait pas corrigés? »

« Jusqu'à présent, elle ne l'a pas fait : cela pourra venir avec le temps pour les enfants; mais pour les hommes, il n'y a pas de remède, ils ont pris leur pli, et ils ne le perdront plus. Finalement, quel mal cela fait-il? Les tours que t'ont joués et ceux que te voulaient faire

nos chers compatriotes étaient bien autre chose, ma foi. »

« C'est vrai pourtant : au fait, s'il n'y a pas d'autre inconvénient.... »

« Maintenant que te voilà convaincu, tout ira bien. Viens trouver le patron, et prends courage. »

Tout alla bien en effet, et les promesses de Bortolo se trouvèrent si bien réalisées, que nous croyons inutile de nous y arrêter. Et ce fut vraiment une Providence; car nous verrons tout à l'heure quel espoir Renzo devait fonder sur les économies qu'il avait laissées dans sa maison.

CHAPITRE XVIII.

Le même jour, 13 novembre, il arriva un courrier extraordinaire, qui apporta au podestat de Lecco une dépêche du capitaine de justice. Elle contenait l'ordre de prendre les mesures les plus convenables, de faire les plus soigneuses recherches, pour s'assurer si le nommé Renzo Tramaglino, filateur de soie, échappé des mains *prædicti egregii domini capitanei*, était retourné, *palam vel clam*, dans son village, *ignotum*, quant au nom, *verum in territorio Leuci : quod si compertum fuerit sic esse*, ledit podestat devait, *quanta maxima diligentia fieri poterit*, s'en emparer, et, après l'avoir fait attacher avec soin, *videlicet* avec de bonnes menottes, attendu l'insuf-

fisance éprouvée des menottes ordinaires, le faire conduire en prison sous bonne escorte, pour l'y retenir jusqu'à nouvel ordre; qu'en cas qu'il soit ou non revenu à son domicile, *accedatis ad domum prædicti Laurentii Tramaglini*, et, *factâ debitâ diligentiâ quidquid ad rem repertum fuerit auferatis*, et *informationes de illius pravâ qualitate, vitâ et complicibus sumatis;* et de tout ce qui aura été dit ou fait, découvert ou non reconnu, saisi ou laissé, *diligenter referatis.*

Le podestat, après s'être assuré par tous les moyens humains que l'individu désigné n'était point revenu dans le pays, fit venir le consul du village, et se transporta avec lui à la maison indiquée, accompagné d'un notaire et de bon nombre de sbires. La maison est fermée; celui qui en possède les clefs n'y est pas, et ne se laisse pas apercevoir. On fait sauter la serrure, et l'on fait la diligence prescrite; ce qui veut dire que l'on procède comme dans une ville prise d'assaut. Le bruit de cette expédition se répand aussitôt, et parvient aux oreilles du père Cristofore, qui, non moins surpris qu'af-

fligé, s'informe à tout le monde pour obtenir quelques lumières sur la cause d'un accident aussi imprévu; mais il n'en obtient que de vagues conjectures et des bruits contradictoires, et il écrit sur-le-champ au père Bonaventure, duquel il espère recevoir des renseignements plus précis. Cependant les parents et les amis de Renzo sont cités, et viennent déposer ce qu'ils savent touchant sa *privâ qualitate ;* c'est-à-dire, qu'il se nommait Tramaglino, ce qui était une honte, un malheur, un crime : le village est sens dessus dessous. Peu à peu on parvient à savoir que Renzo s'est échappé des mains de la justice, au beau milieu de Milan, et qu'il a disparu. On se dit tout bas qu'il a fait quelque grosse sottise; mais on ne peut dire en quoi elle consiste, ou on le dit de cent manières différentes. Plus elle paraît considérable, moins on y croit dans le pays, où Renzo est connu pour un honnête garçon. Le plus grand nombre des habitants présument, et vont en murmurant à l'oreille l'un de l'autre, que c'est une machination ourdie par ce scélérat de Don Rodrigo, pour ruiner

son pauvre rival. Tant il est vrai qu'à juger par induction et sans avoir une suffisante connaissance des faits, on s'expose quelquefois à faire tort même aux méchants.

Mais nous, avec les faits à la main, comme on dit, nous pouvons affirmer que, si cet homme n'avait pas eu part à l'infortune de Renzo, il en éprouva le même plaisir que si elle eût été son propre ouvrage, et qu'il en triompha au milieu de ses affidés, et principalement auprès du comte Attilio. Celui-ci, d'après ses premiers desseins, aurait dû déja se trouver à Milan; mais en apprenant qu'une émeute populaire avait éclaté dans cette ville, et que la populace y affluait de toutes parts, dans une tout autre attitude que de recevoir une correction, il avait pensé qu'il était prudent de se tenir à l'écart jusqu'à ce qu'il reçût de meilleures nouvelles. Ce projet lui semblait d'autant plus sage, qu'ayant offensé beaucoup d'individus, il avait raison de craindre que quelqu'un d'entre eux, jugeant le moment favorable, ne profitât des circonstances pour venger tous les autres. Ce retard ne fut pas de

longue durée : l'ordre de sévir contre Renzo, arrivé de Milan, était déja un indice que les choses avaient repris leur cours ordinaire, et les renseignements plus positifs qui arrivèrent presque en même temps lui en donnèrent la certitude. Le comte Attilio partit immédiatement, en excitant son cousin à persister dans son entreprise, à surmonter les difficultés, et en lui promettant que, de son côté, il s'occuperait sur-le-champ de le débarrasser du frère, projet pour l'exécution duquel le malheureux accident arrivé à son protégé devait offrir une occasion admirable. A peine Attilio fut-il parti, que Griso revint sain et sauf de Monza, et fit part à son maître de ce qu'il avait pu recueillir. Il lui apprit que Lucie s'était retirée au monastère, sous la protection de la Signora, et y demeurait renfermée comme si elle eût été elle-même une religieuse, qu'elle ne mettait jamais le pied hors du couvent, et assistait aux offices de l'église par une fenêtre grillée : chose qui déplaisait à beaucoup de gens, parce qu'ayant entendu parler de ses aventures et beaucoup vanter sa

beauté, ils auraient voulu juger un peu par eux-mêmes de la vérité de cette dernière assertion.

Ce rapport fit concevoir à Don Rodrigo de nouvelles espérances pour sa passion, ou, pour mieux dire, il ranima toutes celles qu'il renfermait dans son cœur. Tant de circonstances favorables à ses desseins enflammèrent son ardeur, ce mélange de point d'honneur, de fureur et d'infame désir, dont sa passion était composée. Renzo absent, fugitif, exilé, rendait légitime, par son éloignement, tout ce qu'on voudrait entreprendre contre lui, et sa fiancée elle-même pouvait être considérée jusqu'à un certain point comme la proie de son ennemi : le seul homme au monde qui aurait pu la défendre, et causer une rumeur capable d'être entendue au loin, ce maudit frère, serait aussi, dans peu, probablement hors d'état de nuire. Mais voici qu'un nouvel obstacle, sans l'emporter sur tous ces avantages, les rend, pour ainsi dire, inutiles. Le monastère de Monza, lors même qu'il ne s'y serait pas trouvé une princesse, était une puissance trop impo-

sante pour que Don Rodrìgo osât s'y attaquer; et quoiqu'il se mît l'esprit à la torture au sujet de cet asile, il ne pouvait rien imaginer pour en arracher Lucie, soit de force, soit par adresse. Il était même sur le point d'abandonner son entreprise, pour se rendre à Milan, en prenant un détour, afin d'éviter Monza; puis, une fois dans cette ville, son projet était de se réunir à ses amis et de se jeter dans le tourbillon des plaisirs pour chasser par des images joyeuses cette pensée qui le tyrannisait : mais avec de pareils amis, il fallait aller doucement. Au lieu de trouver une distraction dans leur société, ne pouvait-il pas craindre de voir se renouveler et s'y accroître ses tourments? car Attilio n'aurait certainement pas manqué d'emboucher la trompette et de les mettre dans sa confidence : de toutes parts on lui adresserait des questions sur la jolie villageoise, et il faudrait y répondre : il a désiré, il a fait plusieurs tentatives? qu'a-t-il obtenu? dira-t-il qu'il existait un obstacle? avouera-t-il qu'il avait un montagnard pour rival? alléguera-t-il l'impossibilité de régler ses fantaisies, et la nécessité de

les satisfaire? on demandera toujours : comment est-il sorti de cet embarras? comment? humilié par un villageois et un capucin! quelle honte : et quand un hasard aussi heureux qu'inattendu l'a délivré de l'un, et qu'un habile ami le débarrasse de l'autre, sans qu'il se soit donné la moindre peine, la plus légère fatigue, il n'a pas su tirer parti de cette circonstance, et a lâchement renoncé à son entreprise. Il y avait de quoi l'empêcher d'oser jamais lever les yeux devant les hommes du monde, ou le forcer de mettre à chaque instant l'épée à la main. Et puis, comment retourner, ou comment rester dans ce château, dans ce pays? cherchera-t-il à dompter les souvenirs si vifs et si amers de sa passion, et à supporter la honte d'un désappointement? Il en résulterait pour lui l'augmentation de la haine publique et la diminution de sa puissance; et au milieu même des respects qu'on lui rendrait, il pourrait lire une amère ironie sur le visage du dernier des hommes. La voie de l'iniquité, dit ici le manuscrit, est large, mais incom-

mode : elle a ses avantages et ses tribulations, et sa descente est triste et pénible.

Il s'était bien présenté à l'esprit de Don Rodrigo, qui ne voulait ni reculer ni s'arrêter, et ne pouvait avancer de lui-même, un moyen qui pouvait faire réussir ses desseins : c'était d'appeler à son aide un homme dont la puissance immense, infinie, s'étendait où ne pouvait pas même pénétrer le regard des autres; un homme, aux yeux duquel la difficulté de l'entreprise était un nouvel aiguillon. Mais ce parti avait aussi ses inconvénients et ses dangers, et ils étaient d'autant plus graves, qu'on pouvait moins en calculer les suites; car personne n'aurait pu prévoir jusqu'où il se trouverait forcé d'aller une fois qu'il se serait embarqué avec cet homme, auxiliaire assurément puissant, mais guide non moins absolu que dangereux.

De pareilles pensées tinrent pendant plusieurs jours Don Rodrigo dans une cruelle incertitude. Cependant il reçut une lettre de son cousin, par laquelle il lui donnait avis que

l'intrigue était en bon chemin. Après l'éclair, éclata la foudre, et, un beau matin, il apprit que le père Cristofore avait quitté le couvent de Pescarénico. Un succès aussi prompt et aussi complet, la lettre du comte Attilio, qui lui donnait beaucoup d'espérances, et lui faisait craindre encore plus de plaisanteries, firent pencher Don Rodrigo pour le parti dangereux. Ce qui acheva de le déterminer, fut la nouvelle inattendue qu'Agnès était revenue dans sa maison, ce qui était un obstacle de moins à l'égard de Lucie. Nous allons rendre compte de ces deux événements, en commençant par le dernier.

Les deux pauvres femmes étaient à peine établies dans leur asile, que la nouvelle de la terrible émeute de Milan se répandit dans Monza, et pénétra dans le monastère. A cette nouvelle, se joignait un nombre infini de particularités, qui augmentaient et variaient à chaque instant. L'économe, qui se trouvait précisément placée entre la route et le couvent, recevait les nouvelles du dedans et du dehors, les recueillait avec empressement, et en faisait part aux deux pauvres fugitives. « La jus-

tice en a fait prisonniers deux, sept, huit, et ils seront pendus, les uns devant le four des Béquilles, et les autres à l'entrée du quartier qu'habite l'intendant des vivres.... Eh! ce n'est pas tout, écoutez bien ceci: il s'en est échappé un qui était de Lecco ou des environs. J'en ignore le nom, mais je trouverai quelqu'un qui saura me le dire; je veux voir si vous le connaissez. »

Cette nouvelle, jointe à la circonstance de l'arrivée de Renzo à Milan, justement dans le jour fatal, causa quelque inquiétude aux deux récluses, et principalement à Lucie; mais ce fut bien autre chose lorsque l'économe vint à leur dire : « Celui qui s'est enfui est précisément de votre village; c'est un filateur de soie, qui se nomme Tramaglino : le connaissez-vous? »

Lucie, qui était assise et s'occupait à coudre, laissa tomber son ouvrage; elle pâlit, et changea tellement de visage, que l'économe s'en serait infailliblement aperçue, si elle avait été plus près d'elle. Mais elle était sur le seuil de la porte avec Agnès, qui, quoique troublée, conserva assez de fermeté pour lui répondre que, dans un petit endroit comme le sien,

tout le monde se connaissait, mais qu'elle avait peine à croire qu'il fût arrivé un pareil accident à Tramaglino, parce que c'était un jeune homme tranquille. Elle demanda ensuite s'il s'était véritablement sauvé, et dans quel lieu.

« Pour échappé, il l'est, car tout le monde le dit; en quel lieu s'est-il retiré, on l'ignore; peut-être pourra-t-on encore l'arrêter, peut-être est-il hors de toute atteinte; mais si votre jeune homme tranquille vient à être repris!... »

Heureusement qu'en ce moment l'économe fut appelée, et sortit. On peut s'imaginer dans quelle situation se trouvaient la mère et la fille. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la pauvre dame et sa fille désolée durent rester plusieurs jours dans un doute si inquiétant, à rechercher les motifs, les détails et les conséquences de ce douloureux événement, à commenter, chacune de son côté, ou entre elles, et à voix basse, quand elles le pouvaient, ces terribles paroles.

Un jeudi enfin, arriva au couvent un homme qui demandait à parler à Agnès. C'était un poissonnier de Pescarénico, qui allait à Milan, à

son ordinaire, pour y vendre son poisson; et le bon frère Cristofore l'avait prié, en passant par Monza, d'aller jusqu'au monastère, saluer en son nom ses protégées, de leur raconter ce qu'il savait de la triste aventure de Renzo, et de les exhorter à prendre patience et à se confier en Dieu. Il l'avait chargé de leur dire aussi que lui, pauvre frère, ne les oublierait jamais, qu'il s'occuperait à trouver l'occasion de les secourir, et qu'en attendant, il ne manquerait pas chaque semaine de leur donner de ses nouvelles, soit par le même moyen, soit par quelque autre semblable. Quant à Renzo, le messager ne leur put rien dire de nouveau et de certain, si ce n'est la perquisition faite dans sa maison, et les recherches entreprises pour le découvrir; mais il leur apprit en même temps le peu de succès qu'elles avaient eu, et qu'on tenait pour certain qu'il s'était mis en sûreté, en se réfugiant sur le territoire de Bergame. Une pareille certitude, et il n'est pas nécessaire de le dire, fut un adoucissement salutaire pour la douleur de Lucie : aussi, depuis cet instant, ses larmes coulèrent plus faciles et

plus douces; elle trouva une plus grande force dans ses entretiens secrets avec sa mère, et de sincères actions de graces se mêlèrent à ses prières journalières.

Gertrude la faisait souvent venir dans son parloir privé, et l'entretenait quelquefois très-long-temps; elle observait avec complaisance l'ingénuité et la douceur de l'aimable villageoise, et se plaisait à l'entendre à tout moment lui rendre grace et la bénir. Elle lui racontait aussi en confidence la partie qu'elle pouvait avouer de son histoire; elle lui dépeignait ce qu'elle avait souffert pour venir souffrir davantage encore dans cette solitude; et la première surprise de Lucie disparaissait pour faire place à la pitié. Elle trouvait, dans cette histoire, des raisons plus que suffisantes pour justifier ce qu'on remarquait d'un peu étrange dans les manières de sa bienfaitrice, surtout quand elle se rappelait la doctrine d'Agnès sur les folies des grands seigneurs. Cependant, bien qu'elle se sentit portée à accorder sa confiance à Gertrude en échange de celle qu'elle lui montrait, elle se garda bien de lui parler

de ses terreurs nouvelles, de son nouveau malheur, de lui dire à quel titre elle s'intéressait à ce filateur qui s'était échappé, pour ne pas risquer de répandre un bruit aussi plein de douleurs et de scandale. Elle se défendait aussi, de toutes ses forces, de répondre aux curieuses questions de la religieuse sur les événements de sa vie qui avaient précédé la promesse de sa main à Renzo; mais ce n'était pas par des raisons de prudence. Cette histoire paraissait à la pauvre innocente plus épineuse, plus difficile à raconter, que toutes celles qu'elle avait entendues et qu'elle croyait pouvoir entendre de la Signora. Dans celles-ci, on trouvait de l'oppression, des tromperies, des souffrances, choses cruelles et douloureuses, mais enfin qu'on pouvait avouer : tandis qu'elle voyait entremêlé dans toute la sienne un sentiment, une expression qu'il ne lui semblait pas possible de proférer en parlant d'elle-même, et à laquelle elle n'aurait jamais pu substituer une périphrase qui n'eût pas embarrassé sa pudeur; l'amour!

Quelquefois Gertrude était tentée de mon-

trer le mécontentement que lui causaient ces refus ; mais ils laissaient entrevoir tant de tendresse, tant de respect, tant de reconnaissance, et tant de confiance en même temps! Quelquefois aussi cette pudeur si délicate, si tendre, si craintive, lui déplaisait plus encore par une autre raison ; mais tout cela se perdait dans la douceur d'une pensée qui lui revenait à chaque instant en contemplant Lucie : je lui fais du bien. — Et c'était la vérité; car, outre l'asile qu'elle lui procurait, ces entretiens, ces caresses familières offraient chaque jour quelque consolation à Lucie. Elle en trouvait une autre dans son occupation continuelle, et elle priait sans cesse qu'on lui donnât quelque chose à faire; dans le parloir même, elle portait toujours avec elle quelque ouvrage pour exercer ses mains; mais comme les pensées douloureuses se glissent partout! elle avait beau coudre sans cesse, exercice dont elle s'était peu occupée auparavant, son dévidoir se représentait à tout moment à son esprit, et que de choses derrière ce dévidoir!

Le jeudi suivant, le même messager, ou

peut-être un autre, revint avec des compliments et des encouragements du père Cristofore, et avec une nouvelle confirmation de la délivrance de Renzo; mais il n'apportait aucuns renseignements nouveaux sur sa mésaventure; car, comme nous en avons informé le lecteur, le capucin en avait espéré de son confrère de Milan, à qui il l'avait recommandé, et celui-ci avait répondu qu'il n'avait vu ni Renzo, ni la lettre; qu'un homme de la campagne s'était bien en effet présenté au couvent pour lui parler; mais que ne l'ayant pas trouvé, il s'en était allé et n'avait plus reparu.

Le troisième jeudi, il ne vint pas de messager; ce fut non-seulement pour les deux infortunées la privation d'un soulagement ardemment souhaité et sur lequel elles comptaient, mais encore, comme il arrive aux affligés dans les moindres choses, le sujet de mille inquiétudes et de mille soupçons tristes. Déja précédemment Agnès avait eu l'intention de faire une visite à sa maison; cette nouveauté de ne pas voir l'ambassadeur promis lui fit prendre son parti. Lucie regardait comme une

chose très-étrange de se trouver séparée de sa mère ; mais le désir d'apprendre quelque chose, et la certitude qu'elle se trouvait dans un asyle inviolable, lui firent vaincre sa répugnance. Il fut arrêté entre elles, qu'Agnès irait le jour suivant sur la route pour y attendre le poissonnier qui devait y passer en revenant de Milan ; et qu'elle le prierait de lui accorder une place dans sa voiture, pour se faire conduire dans ses montagnes. Elle le rencontra, en effet, et lui demanda si le père Cristofore ne lui avait pas donné de commission pour elle : le marchand de poisson était demeuré tout le jour qui précéda son départ, occupé à pêcher, et n'avait eu *ni nouvelles ni ambassade* du père. La bonne femme réclama de lui ce service, et elle l'obtint sans peine. Elle prit congé de la Signora et de sa fille, non sans répandre beaucoup de larmes, en lui promettant de lui donner bientôt de ses nouvelles et de revenir promptement, et elle partit.

Le voyage se fit sans accidents. Ils passèrent la nuit dans une auberge sur la route, suivant la coutume du poissonnier ; ils se remirent en

chemin avant le jour, et ils arrivèrent de bonne heure à Pescarenico. Agnès descendit sur la place du couvent, laissant aller son conducteur après l'avoir bien remercié; et comme elle se trouvait sur les lieux, elle voulut, avant de se rendre chez elle, voir ce bon frère, qui était pour elle un si généreux bienfaiteur. Elle tira la cloche, et le capucin qui vint lui ouvrir, était frère Galdino, celui-là même que nous avons vu faire la quête des noix.

« Oh! ma bonne dame, par quel heureux hasard? »

« Je viens voir le père Cristofore. »

« Le père Cristofore? Il n'est point au couvent. »

« Oh! sera-t-il long-temps à revenir? »

« Mais!.... » dit le frère en haussant les épaules et en enfonçant dans son capuchon sa tête rasée.

« Où est-il allé? »

« A Rimini. »

« A.....? »

« A Rimini. »

« Où est cet endroit? »

« Eh eh ! » répondit le frère, en étendant la main pour indiquer que c'était à une grande distance.

« Oh dieu ! mais pourquoi est-il parti d'une manière si imprévue ? »

« Parce que le père provincial l'a jugé convenable. »

« Et pourquoi l'avoir envoyé si loin, lui qui faisait tant de bien ici ? oh que je suis malheureuse ! »

« Si les supérieurs devaient rendre compte des ordres qu'ils donnent, où serait l'obéissance, je vous le demande, ma bonne dame ? »

« Oui ; mais ce départ cause ma ruine. »

« Savez-vous ce qui sera arrivé ? C'est qu'à Rimini, on aura eu besoin d'un bon prédicateur (nous en avons partout, mais quelquefois on veut un homme fait exprès); le père provincial de ce couvent aura écrit au nôtre pour lui demander s'il avait un sujet de telle et telle façon, et le père provincial aura répondu : nous avons ici le père Cristofore, comme on le savait bien. »

« Oh que nous sommes à plaindre! Quand est-il parti? »

« Avant-hier. »

« Voilà; si j'avais suivi l'inspiration que j'avais de venir il y a quelques jours! Et sait-on quand il pourra revenir, à un jour près? »

« Eh! ma chère dame! le père provincial seul peut le savoir, si encore il le sait lui-même. Quand une fois un de nos pères prédicateurs a pris son vol, il n'est plus possible de prévoir sur quelle branche il ira se reposer. On veut l'avoir par ici, on le demande par là; et nous avons des couvents dans les quatre parties du monde. Soyez bien persuadée qu'à Rimini le père Cristofore va produire une grande sensation en prêchant son carême; parce que, voyez-vous, il ne prêche pas toujours sans façon, comme il le faisait ici devant les gens de la campagne: quand il monte dans les chaires de la ville, il a de beaux sermons écrits; c'est la fleur de son talent. La réputation de ce grand prédicateur une fois répandue dans les environs, il est possible qu'on nous le demande

de vingt endroits différents. Et alors il nous faudra le donner; car nous vivons de la charité de tout le monde, et il est juste que nous soyons utiles à tout le monde. »

« Ah! que je suis malheureuse! s'écria de nouveau Agnès, presque en pleurant; que vais-je devenir sans ce digne homme? C'était notre seul protecteur? C'est une ruine pour nous! »

« Écoutez, ma bonne dame, le père Cristofore était véritablement un homme de bien, mais nous en avons d'autres ici, savez-vous, qui sont comme lui pleins de charité et d'habileté, et qui savent se conduire également bien à l'égard des pauvres et des grands de la terre. Voulez-vous le père Athanase? Voulez-vous le père Girolamo? Voulez-vous le père Zaccharie? C'est un homme très-capable, voyez-vous, que le père Zaccharie, et qui n'est pas, comme ont l'air de le croire certains ignorants, un frère avec une voix faible, et une misérable petite barbe; je ne vous le cite pas comme prédicateur, parce que chacun a son talent;

mais, pour donner de bons conseils, c'est un homme, voyez-vous ? »

« Oh ! sainte patience ! s'écria Agnès, avec ce mélange de gratitude et d'humeur que l'on éprouve à une proposition où il y a plus de bonne volonté que de convenance : que me fait à moi de savoir qu'un autre homme a tel ou tel mérite, quand ce bon père, qui n'est plus ici, est celui qui savait nos affaires, et avait commencé des démarches pour nous secourir ? »

« Alors il faut prendre patience. »

« Je le sais bien, répondit Agnès : excusez mon importunité. »

« Il n'y en a pas, ma bonne dame, je vous plains ; et si vous vous décidez à demander quelqu'un de nos pères, vous savez où est le couvent. Et puis je ne tarderai pas à aller vous voir pour la quête de l'huile. »

« Portez-vous bien, » dit Agnès ; et elle partit à l'instant pour son village, troublée, confuse, déconcertée, comme un pauvre aveugle qui aurait égaré son bâton.

Un peu mieux informé que le frère Gal-

dino, nous pouvons dire maintenant comment la chose s'était exactement passée. A peine arrivé à Milan, Attilio alla, comme il l'avait promis à Don Rodrigo, rendre visite à leur oncle commun du conseil secret. C'était un conseil composé alors de treize membres, hommes de robe et d'épée, dont le gouverneur prenait les avis, et qui, en cas de mort ou de changement de ce gouverneur, saisissait temporairement les rênes du gouvernement. Cet oncle, magistrat et l'un des anciens du conseil, y jouissait d'un certain crédit; mais, pour le faire valoir et pour l'étendre au dehors, il n'avait pas son pareil. Ambigu dans ses poroles, expressif dans son silence, s'arrêtant au milieu de son discours, tournant les yeux de manière à dire : je ne puis parler, laissant espérer sans promettre, menaçant avec cérémonie, toutes ses actions étaient dirigées vers ce but, et toutes y parvenaient plus ou moins. Il arrivait souvent de là que lorsqu'il disait à quelqu'un : je ne puis rien dans cette affaire, ce qui était l'exacte vérité, mais de manière à n'être pas cru, il réussissait à accroître l'idée et même la

réalité de son pouvoir : comme ces boîtes que l'on voit encore dans quelques boutiques de pharmaciens avec des inscriptions arabes, mais qui ne renferment rien et servent seulement à donner du crédit à la pharmacie. Celui du comte, qui, depuis long-temps, allait toujours croissant, mais avec lenteur, avait en dernier lieu fait, comme on dit, un pas de géant, par une circonstance extraordinaire, un voyage à Madrid, avec une mission pour la cour, où on lui avait fait un accueil qu'il fallait entendre raconter par lui-même. Pour ne rien dire de plus, le comte-duc l'avait traité avec une bonté particulière, et l'avait admis dans sa confidence au point de lui demander un jour en présence, on peut le dire, de la moitié de la cour, comment il trouvait Madrid, et de lui avoir une autre fois dit en tête à tête, dans l'embrasure d'une fenêtre, que la cathédrale de Milan était le plus grand monument qui se trouvât dans les possessions du roi.

Après avoir rendu ses devoirs au comte son oncle, et lui avoir présenté les compliments de son cousin, Attilio, avec cette contenance

sérieuse qu'il savait prendre à propos, lui dit : « Je crois remplir un devoir, sans manquer à la confiance de Rodrigo, en vous informant, Monsieur le comte, d'une affaire qui, si vous n'y mettez la main, peut devenir sérieuse, et entraîner de graves conséquences.... »

« Je suis sûr que c'est encore quelque tour de sa façon. »

« Dans l'intérêt de la vérité, je dois vous avertir que le tort n'est point du côté de Rodrigo, mais il est irrité ; et comme je vous le disais, personne que vous, mon cher oncle, ne peut..... »

« Voyons, voyons. »

« Il existe dans un couvent des environs un frère capucin, qui a pris mon cousin en aversion, et la chose est arrivée au point de.... »

« Combien de fois vous ai-je dit à l'un et à l'autre qu'il fallait laisser les frères cuire dans leur bouillon ! C'est bien assez qu'ils causent du trouble à qui doit.... à qui il appartient.... » Et ici il soupira. « Mais vous qui pouvez les éviter.... »

« Mon cher oncle, il est de mon devoir de vous dire que Rodrigo les aurait évités, si cela eût été possible. C'est le frère qui est venu le chercher, le provoquer de toutes les manières..... »

« Que diable a donc ce frère contre mon neveu ? »

« D'abord, c'est un esprit inquiet, connu pour tel, et qui fait métier de se mesurer avec les nobles. Celui-ci protége, dirige, que sais-je moi ? une petite paysanne de cet endroit, et il a pour cette créature une charité, mais une charité.... je ne dis pas intéressée, mais une charité jalouse, soupçonneuse, susceptible.»

« Je comprends, » dit le comte ; et sur un certain fond de sottise, dont la nature avait empreint son visage, tour-à-tour ouvert ou voilé par politique, brilla un rayon de malice, qui le rendait très-curieux à voir.

« Or, depuis quelque temps, continua Attilio, ce frère s'est mis en tête que Rodrigo avait je ne sais quels desseins sur cette villageoise.... »

« Ah ! il s'est mis en tête ! Je le connais

aussi le seigneur Don Rodrigo; et il faudrait un autre avocat que votre seigneurie pour le justifier sur une pareille accusation. »

« Que Rodrigo, mon cher oncle, se soit permis quelque badinage avec cette créature, en la rencontrant sur son chemin, je ne serais pas éloigné de le croire; il est jeune, et finalement ce n'est point un capucin; mais ce sont des bagatelles qui ne méritent pas de vous être rapportées: le mal est que le frère s'est mis à parler de Rodrigo comme d'un mauvais sujet, et qu'il cherche à soulever tout le pays contre lui.... »

« Et les autres frères, que disent-ils? »

« Ils n'y font pas attention, parce qu'ils le connaissent pour une tête ardente, et qu'ils ont tous du respect pour Rodrigo; mais d'un autre côté, ce frère a beaucoup d'empire sur les paysans, parce qu'il fait le saint, et.... »

« Je m'imagine qu'il ne sait pas que Rodrigo est mon neveu.... »

« S'il le sait! C'est justement ce qui excite en lui cette excessive envie de lui nuire. »

« Comment? comment? »

« Il ne cherche pas même à le cacher, et on l'entend dire sans cesse qu'il trouve un plaisir plus vif à tourmenter Rodrigo, précisément parce qu'il a un protecteur naturel aussi puissant que votre seigneurie; qu'il se moque des grands et des politiques; que le cordon de Saint-François tient liées les épées mêmes, et que.... »

« Oh! frère téméraire! Comment l'appelez-vous? »

« Frère Cristofore de * * *, » répondit Attilio; et le comte tira d'un tiroir, en soufflant de toutes ses forces, un livre sur lequel il écrivit ce pauvre nom. Cependant Attilio poursuivait : « Cet homme a toujours eu le même caractère; on connaît sa vie. C'était un plébéien, qui, ayant amassé un peu de fortune, voulait marcher de pair avec les gentilshommes de son pays, et qui, enragé de ne pouvoir y réussir, en tua un, et, puis après, se fit capucin pour éviter le châtiment dû à son crime. »

« C'est bien, c'est bien! Nous verrons, » disait le comte, en soufflant toujours.

« Aujourd'hui, continua Attilio, il est plus

enragé que jamais, parce qu'il a vu s'évanouir un projet qu'il avait le plus violent désir d'exécuter, et cela suffira, mon cher oncle, pour vous faire comprendre quel est cet homme. Il voulait marier sa protégée : était-ce pour la soustraire aux périls du monde, vous m'entendez, ou pour tout autre motif ? il voulait absolument la marier, et il avait trouvé..... l'homme qu'il lui fallait, une autre de ses créatures, un mauvais sujet que vous connaissez peut-être de nom ; car on assure comme une chose certaine que le conseil secret a dû s'occuper de cet honnête garçon. »

« Quel est cet homme ? »

« Un filateur de soie, Lorenzo Tramaglino, celui qui.... »

« Lorenzo Tramaglino ! s'écria le comte. C'est bien, c'est très-bien, mon père ! Assurément... en effet... il avait une lettre pour un... malheureusement.... Mais il n'importe, tout cela est au mieux. Et pourquoi le seigneur Don Rodrigo ne m'a-t-il rien appris de tout cela ? Pourquoi a-t-il laissé les choses aller si loin, et ne s'est-il point adressé à celui qui a

les moyens et la volonté de le conseiller et le soutenir ? »

« Je vous dois encore la vérité sur ce point. D'un côté, sachant combien de projets, d'affaires, votre seigneurie a dans l'esprit... » (l'oncle, en soufflant, mit la main sur son front, comme pour lui montrer l'extrême fatigue qu'il avait à les conduire toutes), « il s'est fait en quelque sorte un scrupule, poursuivait Attilio, de vous donner un embarras de plus. Et puis, je dois tout vous dire, d'après ce que j'ai pu comprendre, il est si indigné, si hors de lui, si fatigué des outrages de ce frère, qu'il a plus envie de se faire justice lui-même, d'une manière prompte et sommaire, que de l'obtenir par une voie régulière de votre prudence et de votre pouvoir. J'ai essayé de jeter de l'eau sur le feu ; mais voyant que la chose allait de mal en pis, j'ai cru de mon devoir de vous avertir de tout, mon cher oncle, vous enfin qui êtes le chef et la colonne de la maison.... »

« Vous auriez mieux fait de m'en parler plus tôt. »

« C'est vrai ; mais j'espérais que la chose finirait d'elle-même, et que le frère reviendrait à des sentiments plus raisonnables, ou qu'il changerait de couvent, comme il arrive aux capucins, qui sont tantôt dans l'un et tantôt dans un autre, et alors tout eût été terminé. Mais.... »

« Maintenant, c'est à moi qu'il appartient d'arranger cette affaire. »

« C'est aussi ce que j'ai pensé. Je me suis dit : monsieur le comte, avec son esprit supérieur et son autorité, saura bien prévenir un scandale, et sauver à temps l'honneur de Rodrigo, qui est aussi le sien. Ce frère, me disais-je, a toujours pour lui le cordon de Saint-François ; mais, pour s'en servir à propos, de ce bienheureux cordon, il n'est pas nécessaire de l'avoir autour du corps. Monsieur le comte a cent moyens que je ne connais pas : je sais que le père provincial a, comme de juste, une grande déférence pour lui, et si mon cher oncle croit que, dans cette circonstance, le meilleur remède soit de faire changer d'air à ce frère, il peut en deux mots... »

« Que votre seigneurie laisse à celui qu'intéresse cet objet le soin d'y réfléchir, » dit le comte avec un peu d'aigreur.

« Ah! cela est juste, s'écria Attilio, en secouant la tête, et avec un air de compassion pour lui-même. Je suis incapable de donner des conseils à monsieur le comte! mais c'est l'amour que je porte à l'honneur de la maison qui me fait parler. Et j'ai bien peur encore d'avoir commis une autre imprudence, ajouta-t-il d'un air réfléchi : j'ai peur d'avoir fait tort à Rodrigo dans votre esprit. Je ne me pardonnerais pas d'avoir pu vous donner à penser que Rodrigo n'a point en vous toute cette confiance, toute cette soumission qu'il doit avoir. Croyez, mon cher oncle, que, dans cette occasion, c'est principalement... »

« Allons, allons; quel tort, entre vous, qui serez toujours amis jusqu'à ce que l'un des deux devienne raisonnable? Étourdis, qui faites toujours quelques folies que je suis obligé de réparer, moi qui..... vous me feriez dire une sottise; vous me donnez vous deux plus de tracas que...(et vous pouvez penser quel soupir

il poussa)..... que toutes ces bienheureuses affaires d'état. »

Attilio fit encore quelques excuses, quelques promesses, quelques compliments; puis il prit congé, et s'en alla accompagné d'un « soyons sages », qui était la formule d'adieu du comte envers ses neveux.

CHAPITRE XIX.

L'homme qui voyant une plante dans un champ mal cultivé, une belle parelle, par exemple, voudrait savoir au juste si elle provient d'une graine mûrie dans ce champ même, ou d'une graine apportée par le vent, ou qu'un oiseau y a laissée tomber, n'arriverait jamais à une conclusion satisfaisante, quelque soin qu'il mît à y réfléchir. Nous sommes dans le même embarras à l'égard de la résolution de l'oncle d'Attilio, et nous ne saurions dire si le parti qu'il prit de se servir du père provincial pour trancher la difficulté de la manière la plus facile, fut le résultat de sa disposition particulière, ou de l'insinuation de son neveu. Il est bien certain qu'Attilio n'avait point jeté ce

mot en avant sans dessein; et, quoiqu'il dût s'attendre à voir la vanité ombrageuse du comte se révolter à une insinuation si peu voilée, il avait voulu, à quelque prix que ce fût, lui laisser entrevoir l'idée de ce remède, et lui montrer la voie qu'il désirait lui voir suivre. D'un autre côté, ce remède avait tant d'analogie avec l'humeur de l'oncle, il était tellement indiqué par les circonstances, que l'on pourrait supposer qu'il l'aurait imaginé et employé sans que personne le lui eût suggéré. Il s'agissait, dans une lutte qui n'était que trop ouverte, de ne point laisser avoir le dessous à un homme de son nom, à son neveu, et c'était un point essentiel à la réputation de sa puissance, qui lui tenait si fort au cœur. La satisfaction que le neveu pouvait se procurer par lui-même eût été un remède pire que le mal, une source de malheurs; et il fallait, sans perdre de temps, l'empêcher d'y avoir recours. Lui ordonner de quitter son château dans ce moment, il n'aurait sans doute pas obéi, et quand il l'eût fait, c'eût été céder le champ de bataille, faire reculer la maison devant un cou-

vent. Des ordres formels, l'emploi de la force légale, et tous les épouvantails de ce genre, ne pouvaient produire d'effet sur un adversaire de cette condition : le clergé régulier et séculier était entièrement affranchi de toute juridiction laïque, et ces immunités étaient non-seulement acquises aux personnes, mais encore aux lieux qu'elles habitaient, comme doivent le savoir ceux même qui n'auraient pas lu d'autre histoire que la nôtre. Tout ce qu'on pouvait entreprendre contre un tel adversaire était de chercher à obtenir son changement, et le moyen pour y arriver était le père provincial, de la volonté duquel dépendait le départ du frère.

Or, entre le père provincial et l'oncle, il existait une ancienne connaissance ; ils s'étaient vus rarement, mais toujours avec de grandes démonstrations d'amitié et de magnifiques offres de service. Et souvent il est plus facile d'avoir bon marché d'un homme qui commande à beaucoup d'autres, que d'un seul de ses subordonnés; car celui-ci qui ne voit que sa propre cause, ne ressent que sa passion, et ne prend

soin que de ses intérêts; tandis que l'autre découvre à la fois cent rapports, cent probabilités, cent intérêts, cent choses à éluder, à prescrire, et peut par conséquent prendre cent partis différents.

Tout étant bien examiné, le comte invita un jour à dîner le père provincial, et le fit trouver dans une réunion de convives choisis avec une délicatesse extrême. On y voyait quelques-uns de ses parents les plus élevés, dont le nom seul était un grand titre, et qui, par leur maintien, par une certaine assurance naturelle, par un air de dédain tout-à-fait noble, parlant des choses les plus importantes en termes familiers, réussissaient, même sans le faire à dessein, à imprimer et à rappeler à tout moment l'idée de leur supériorité et de leur puissance. Il s'y trouvait aussi quelques clients attachés à la maison par un dévouement héréditaire, et au personnage par une servitude de toute la vie, et qui, se mettant à tout approuver de corps et d'ame dès le commencement du repas, réduisaient un homme à ne plus se souvenir au dessert comment on faisait pour dire non.

A table, le maître de la maison fit bientôt tomber la conversation sur son thème favori, qui était son voyage de Madrid. On va à Rome par plusieurs chemins; il allait à Madrid par toutes les routes. Il parla de la cour, du comte-duc, des ministres, de la famille du gouverneur, des combats de taureaux qu'il pouvait très-bien décrire, parce qu'il les avait vus d'une place réservée, de l'Escurial, dont il pouvait rendre compte en détail, parce qu'un favori du comte-duc l'avait conduit partout. Pendant quelque temps, toute la compagnie resta, comme un auditoire, attentive à l'écouter; puis elle se partagea en conversations particulières. Alors il continua à raconter d'autres belles choses, comme en confidence, au père provincial, qui était assis auprès de lui, et qui le laissa parler tant qu'il voulut. Mais, dans un moment, il détourna la conversation, l'éloigna de Madrid, et, de cour en cour, de dignité en dignité, il la fit tomber sur le cardinal Barberini, qui était capucin et frère du pape Urbain VIII, lequel occupait alors la chaire de St-Pierre. Le comte dut aussi laisser un peu parler les

autres, les écouter à son tour, et se rappeler finalement que sa société n'était pas entièrement composée de personnages qui se trouvassent dans sa dépendance. Peu après s'être levé de table, il pria le père provincial de passer avec lui dans une autre salle.

Deux puissances, deux vieillesses, deux expériences consommées se trouvaient en présence. Le magnifique seigneur fit asseoir le père très-révérend, s'assit aussi, et commença ainsi : « D'après l'amitié qui existe entre nous, j'ai cru devoir faire part à votre Paternité d'une affaire, dans laquelle nous avons des intérêts communs, et qui peut être arrangée entre nous, sans employer d'autres voies qui pourraient.... Je lui dirai donc franchement, et le cœur sur la main, de quoi il s'agit, et je suis certain qu'en deux mots nous serons d'accord. Dites-moi, dans votre couvent de Pescarénico, n'avez-vous pas un certain père Cristofore de***... ? »

Le provincial fit signe qu'oui.

« Votre Paternité pourrait-elle me dire, sin-

cèrement, de bonne amitié.... si cet homme.... ce père.... je ne le connais pas personnellement, et pourtant je connais beaucoup de capucins, hommes d'or, zélés, prudents, humbles : je suis ami de l'ordre depuis mon enfance..... Mais dans toute famille un peu nombreuse.... il y a toujours quelque individu, quelque esprit.... Et ce père Cristofore, je sais de bonne source que c'est un homme.... un peu ami des contrastes.... qui n'a pas toute la prudence, tous les égards.... Je parierais qu'il a dû plus d'une fois donner à réfléchir à votre Paternité. »

— Je comprends, il s'est mis dans quelque embarras —, se disait à lui-même, pendant ce temps-là, le père provincial. — C'est ma faute; je savais bien que ce digne Cristofore était un sujet à courir de chaire en chaire, et à ne pas rester six mois dans le même lieu, surtout dans les couvents de la campagne. —

« Oh! dit-il ensuite à haute voix, je vois avec peine votre Magnificence avoir une pareille opinion du père Cristofore; car je puis l'assu-

rer que c'est un religieux.... exemplaire dans son couvent, et qui jouit de beaucoup d'estime, même au dehors. »

« Je comprends très-bien, votre Paternité doit.... Cependant, en ami sincère, je dois l'informer d'une chose qu'il lui importe de connaître; et si elle en est déja informée, sans manquer à mes devoirs, je puis lui faire apercevoir certaines conséquences.... possibles : je ne lui en dirai pas davantage. Nous savons que ce père Cristofore avait pris sous sa protection un homme de ce pays, un homme.... Votre Paternité en aura sans doute entendu parler; celui qui, avec un si grand scandale, s'est échappé des mains de la justice, après avoir fait, dans cette terrible journée de la Saint-Martin, des choses.... des choses.... Enfin, ce Lorenzo Tramaglino! »

— Aïe! — pensa le provincial, et il dit : « Cette particularité est nouvelle pour moi; mais votre Magnificence sait bien qu'une partie de nos devoirs consiste précisément à rechercher les hommes égarés, pour les ramener dans la bonne voie.... »

« C'est très-bien ; mais les relations avec les hommes égarés d'une certaine espèce !.... ce sont des choses épineuses, des affaires très-délicates.... » Et ici, au lieu de gonfler ses joues et de souffler, il pinça les lèvres, aspira autant d'air qu'il avait coutume d'en faire sortir quand il soufflait, et il reprit : « J'ai cru bien faire de donner cet avertissement à votre Paternité, afin que si jamais son Excellence.... On pourrait en avoir fait quelque rapport à Rome... on ne sait pas.... et alors il viendrait de Rome.... »

« Je rends grace à votre Magnificence pour cet avis, et je crois pouvoir l'assurer d'avance que si l'on prend des informations à ce sujet, on reconnaîtra que le père Cristofore n'a eu de relations avec l'homme dont il s'agit que pour le ramener à de meilleurs sentiments. Je le connais, le père Cristofore. »

« Vous savez donc mieux que moi quelle a été sa conduite dans le monde, et tout ce qu'il a fait dans sa jeunesse. »

« C'est là ce qui fait la gloire de notre habit, monsieur le comte, qu'un homme qui a fait

parler de lui dans le siècle, lorsqu'il en est revêtu, devienne un tout autre homme. Et depuis que le père Cristofore porte cet habit...»

« Je voudrais pouvoir le croire, je le dis de cœur, je voudrais pouvoir le croire; mais quelquefois.... comme dit le proverbe.... l'habit ne fait pas le moine. »

Le proverbe n'était point ici d'une application bien exacte; mais le comte l'avait cité au lieu d'un autre qui lui était venu à l'esprit: Le loup change de poil, mais non de naturel.

« J'ai des rapports, continua-t-il, des indices.... »

« Si vous savez positivement, dit le provincial, que ce religieux ait commis quelque faute (nous pouvons tous errer), vous me rendrez service de m'en instruire. Je suis supérieur, indigne sans doute, mais je le suis pour corriger, pour remédier.... »

« Je vous dirai en même temps qu'à cette circonstance fâcheuse de la faveur accordée par ce père à l'individu que je vous ai désigné, il s'en joint une autre très-désagréable, et qui pourrait.... Mais il nous sera facile de tout ar-

ranger à la fois. Il est arrivé, dis-je, que le père Cristofore est venu se heurter à mon neveu, Don Rodrigo de ***. »

« Oh! cela me chagrine, cela me chagrine véritablement. »

« Mon neveu est jeune, vif; il sent quel est son rang, et n'est pas habitué à de semblables provocations... »

« Il est de mon devoir de prendre d'exactes informations sur un fait semblable, et je le remplirai. Comme j'ai eu l'honneur de le dire à votre Magnificence, et, avec son expérience du monde et son équité, elle sait cela mieux que moi, nous sommes tous de chair et sujets à faillir... tant d'un côté que de l'autre : et si notre père Cristofore a manqué... »

« Votre Paternité peut juger, comme je le lui disais, que ce sont des choses à terminer entre nous, des choses à ensevelir ici, et qui, si on leur donnait trop de publicité.... deviendraient pires. Elle sait ce qui arrive toujours en pareil cas; ces provocations, ces piques, commencent le plus souvent par une bagatelle, et puis elles grossissent avec le temps d'une

manière extraordinaire... Lorsqu'on veut en extirper la racine, ou l'on n'en vient point à bout, ou bien elles donnent naissance à cent autres embarras. Assoupir, trancher l'affaire, père très-révérend : trancher et assoupir, voilà ce qu'il y a de mieux. Mon neveu est jeune; le religieux, à ce qu'il me semble, a encore tout l'esprit... toutes les inclinations d'un jeune homme; et c'est à nous qui avons des années (que trop peut-être, père très-révérend), c'est à nous d'avoir de la sagesse pour les jeunes gens, et de réparer leurs étourderies. Heureusement qu'il en est temps encore; la chose n'a point été ébruitée, et c'est le cas d'un bon *principiis obsta.* Il faut éloigner le feu de la paille. Souvent on voit un sujet qui ne se conduit pas bien, ou qui cause quelque désordre dans un lieu, merveilleusement convenir dans un autre. Votre Paternité saura bien trouver une place convenable à ce religieux. D'ailleurs, une autre circonstance vient comme à point nommé : il est peut-être tombé dans la disgrace de quelqu'un... ce qui lui rendrait sans doute agréable un changement de résidence; et en

le plaçant dans quelque poste un peu éloigné, nous ne lui faisons faire qu'un voyage, et nous rendons deux services; tout s'arrange de soi-même, ou, pour mieux dire, il n'y a rien de dérangé. »

Le père provincial s'attendait à cette conclusion depuis le commencement de l'entretien. — Eh! se disait-il, je vois où il en veut venir. Voilà comme les choses s'arrangent; quand un pauvre frère se trouve en opposition avec vous autres, ou avec l'un de vous, ou vous donne de l'ombrage, soudain, sans s'informer s'il a tort ou raison, le supérieur doit le faire voyager. —

Quand le comte eut fini et qu'il eut poussé un long soupir, qui équivalait à un point de repos, « Je comprends très-bien, dit le provincial, ce que vous voulez dire, monsieur le comte; mais avant de faire un pas... »

« C'est un pas, et ce n'en est pas un, père très-révérend; c'est une chose naturelle, une chose ordinaire; et si nous n'avons pas recours à ce moyen et promptement, je prévois une multitude de désordres, une iliade de malheurs.

Une sottise... je ne crois pas mon neveu capable d'en faire... et d'ailleurs je suis là pour l'en empêcher... Mais, au point où en sont les choses, si nous ne les terminons pas entre nous, sans perdre de temps, par une mesure positive, il est impossible qu'elles s'arrêtent, qu'elles restent secrètes... et alors ce n'est plus seulement mon neveu... c'est un guêpier que nous éveillons, père très-révérend. Vous le voyez, nous sommes une maison, nous avons des alliances... »

« Illustres. »

« Vous m'entendez ; ce sont des gens qui ont tous du sang dans les veines, et qui, dans ce monde..., comptent pour quelque chose. Le point d'honneur s'en mêle, l'affaire devient commune, et alors... ceux mêmes qui sont amis de la paix... Ce serait un véritable crève-cœur pour moi d'être obligé... de me trouver... moi qui ai toujours eu un penchant si marqué pour les pères capucins!... Vos pères, pour faire du bien comme ils le font, à l'édification du public, ont besoin de tranquillité, de n'avoir point de tracasseries, de vivre en bonne intelligence

avec ceux qui... et puis ils ont des parents dans le monde... et ces affaires de point d'honneur, pour peu qu'elles se prolongent, s'étendent, se ramifient, et y entraînent... la moitié du monde. Je me trouve revêtu de cette charge honorable qui m'oblige à conserver un certain decorum... Son Excellence.... mes nobles collègues.... tout devient affaire de corps... surtout à cause de cette autre circonstance... Vous savez comment vont ces choses. »

« Il est vrai, dit le père provincial, que le père Cristofore est prédicateur, et j'avais eu déja quelque intention.... on me l'a justement demandé... Mais dans ce moment, dans de telles circonstances, cela pourrait paraître une punition; et punir avant d'avoir bien mis en évidence... »

« Oh! une punition; dites une prudente prévoyance, une mesure de simple convenance, pour empêcher les malheurs qui pourraient.... Mais je me suis suffisamment expliqué. »

« Entre vous et moi, monsieur le comte, la chose demeure dans des termes modérés, je le conçois; mais si le fait est tel qu'il a été rap-

porté à votre Magnificence, il est impossible qu'il n'en ait pas transpiré quelque chose dans le pays... Partout on trouve des provocateurs, des commentateurs, ou au moins de malins curieux, qui, quand ils peuvent voir aux prises les nobles et les religieux, en éprouvent un très-grand plaisir, et puis observent, jasent, crient... Chacun a son honneur à conserver, et moi-même, comme supérieur, indigne sans doute, j'ai un devoir exprès... l'honneur de l'habit... Ce n'est point mon intérêt personnel... c'est un dépôt dont... Monsieur votre neveu, qui est si indisposé, à ce que dit votre Magnificence, pourrait regarder la chose comme une satisfaction qu'on lui aurait donnée, et... je ne dis pas s'en vanter, en triompher, mais... »

« Votre Paternité plaisante-t-elle? Mon neveu est un cavalier considéré dans le monde... selon son rang et ce qui lui est dû; mais devant moi, c'est un petit garçon, et il ne fera ni plus ni moins que ce que je lui prescrirai. Je vous dirai de plus, que mon neveu n'en saura rien. Quel besoin avons-nous de lui en rendre compte? Ce sont des choses que nous

arrangeons entre nous, de bonne amitié, et qui resteront ensevelies. N'ayez pas d'inquiétude à cet égard. Je dois être habitué à me taire. » Et il souffla. « Quant aux bavards, reprit-il, que voulez-vous qu'ils disent? Le passage d'un religieux d'un lieu dans un autre pour y prêcher, est une chose si ordinaire! Et puis, nous qui voyons.... nous qui prévoyons... nous qui devons.... nous n'avons pas à nous occuper de ces propos. »

« Peut-être, afin de les prévenir, serait-il convenable que, dans cette occasion, monsieur votre neveu fît quelque démonstration, donnât quelque marque apparente d'amitié, de déférence au père.... non pas pour nous, mais pour l'habit... »

« Assurément; cela me paraît juste.... Cependant il n'y a pas une grande nécessité : je sais que les capucins sont toujours accueillis par mon neveu comme ils doivent l'être. Il le fait par inclination, c'est un penchant de famille; et puis il sait qu'il fait une chose agréable à mes yeux. Du reste, dans cette circonstance.... quelque preuve plus signalée.... c'est trop

juste. Rapportez-vous-en à moi, père très-révérend, j'ordonnerai à mon neveu.... c'est-à-dire qu'il faudra le lui insinuer avec prudence, afin qu'il ne se doute pas de ce qui s'est passé entre nous; car il ne voudrait peut-être pas que nous missions un appareil où il n'y a pas de blessure. Quant à ce que nous avons décidé, plus tôt vous pourrez l'exécuter, et mieux ce sera; et si vous trouviez quelque lieu un peu lointain.... afin d'éviter toute espèce d'occasion.... »

« On venait justement de me demander un sujet pour Rimini; et peut-être que, sans cette raison particulière, j'aurais pu jeter les yeux... »

« Cela vient très à propos, on ne peut plus à propos. Mais quand?... »

« Puisque la chose doit être faite, nous la ferons le plus promptement possible. »

« Très-promptement, père très-révérend, et plutôt aujourd'hui que demain. Et, continua-t-il ensuite en se levant, si je puis faire quelque chose, personnellement ou par mes relations, en faveur des bons pères capucins... »

« Nous en avons eu des preuves, et nous connaissons la bonté de votre famille, » dit

le père provincial, après s'être levé aussi et en s'acheminant vers la porte à la suite de son vainqueur.

« Nous avons éteint une étincelle, dit celui-ci en s'avançant lentement, une étincelle, père très-révérend, qui pouvait causer un grand incendie. Entre de bons amis, avec deux mots, on arrange souvent les affaires les plus épineuses. »

Arrivé à la porte, il en ouvrit entièrement les battants, et voulut absolument que le père provincial passât le premier; puis, ils entrèrent dans l'autre pièce, et se réunirent au reste de la compagnie.

Ce seigneur mettait une grande étude, un grand art, et employait beaucoup de paroles dans la conduite d'une affaire; mais aussi il en obtenait des résultats correspondants. En effet, par l'entretien que nous avons rapporté, il réussit à faire aller le père Cristofore, à pied, de Pescarénico à Rimini, ce qui est un joli voyage.

Un soir, arrive à Pescarénico un capucin de Milan, avec une lettre pour le père gardien.

Digitized by Google

C'est l'ordre à frère Cristoforo de se transporter à Rimini pour y prêcher le carême. La lettre au père gardien porte l'instruction d'insinuer audit frère de laisser tout projet d'affaire qu'il peut avoir commencé dans le pays qu'il doit quitter, et de n'y pas conserver de relations : le frère qui l'a apportée doit être son compagnon de voyage. Le père gardien ne lui dit rien pendant la soirée; au matin, il fait appeler frère Cristoforo, lui montre l'ordre, l'invite à prendre sa corbeille, son bourdon, son suaire et sa ceinture, et à se mettre en route sur-le-champ avec le père qu'il lui présente.

Le lecteur peut penser quel coup ce fut pour notre bon père. Renzo, Lucie, Agnès, se présentèrent aussitôt à son esprit, et il s'écria pour ainsi dire en lui même : — O Dieu! que deviendront ces infortunés quand je ne serai plus ici! — Mais ayant levé les yeux au ciel, il s'accusa d'avoir manqué de foi, et de s'être cru nécessaire à quelque chose. Il croisa les mains sur sa poitrine, en signe d'obéissance, et inclina la tête devant le père gardien, qui

ensuite le prit à part, et lui donna l'autre avertissement, en y ajoutant quelques conseils sous la forme de préceptes. Frère Cristofore se rendit à sa cellule, y prit sa corbeille dans laquelle il mit son bréviaire, l'office du carême et le pain du pardon; il se ceignit les reins d'une courroie de cuir, prit congé de ses confrères qui se trouvaient au couvent, alla ensuite recevoir la bénédiction du père gardien, et, suivi de son compagnon, il prit le chemin qui lui avait été indiqué.

Nous avons dit que Don Rodrigo, décidé plus que jamais à faire réussir son indigne entreprise, avait résolu de se procurer le secours d'un homme terrible, dont nous ne pouvons faire connaître ni le nom, ni le rang, et touchant lequel nous ne pouvons hasarder la moindre conjecture; chose d'autant plus étrange, que nous voyons faire mention de ce personnage dans plus d'un livre du temps, et même d'un livre imprimé. Que ce soit le même personnage, l'identité des faits ne donne pas lieu d'en douter; mais on remarque partout un grand soin d'en cacher le nom, comme s'il

eût dû brûler la plume et la main de l'écrivain. François Rivola, dans la vie du cardinal Frédéric Borromée, ayant à parler de cet homme, le désigne comme un seigneur aussi puissant par ses richesses, que noble par sa naissance; mais sans rien ajouter de plus. Joseph Ripamonti, qui, dans le cinquième livre de la cinquième décade de son histoire d'Italie, en fait une mention plus particulière, ne le désigne jamais autrement que par ces mots: Cet homme, ce personnage. « Je rapporterai, dit-il dans son élégante latinité que nous traduisons comme nous pouvons, l'aventure d'un homme, qui, étant des premiers parmi les grands de la ville, avait fixé son domicile à la campagne, et, s'y procurant de la sécurité à force de crimes, avait pu braver les jugements, la magistrature et le gouvernement même. Retiré sur les confins de l'État, il menait une vie indépendante et donnait asile aux bannis; banni lui-même assez long-temps, il avait fini par rentrer en grace... » Nous emprunterons encore dans la suite à cet auteur quelques autres passages qui nous paraissent pouvoir confirmer

et éclairer la narration de l'auteur anonyme, qui nous sert de guide.

Faire ce qui était défendu par les lois ou empêché par une force quelconque; s'établir maître et arbitre dans les affaires d'autrui, sans autre intérêt que le plaisir de commander; être craint de tout le monde, avoir la main sur ceux qui avaient coutume de l'avoir sur les autres : telles avaient été dans tous les temps les passions dominantes de cet individu. Habitué, depuis son enfance, au spectacle et au bruit de tant de tyrannies, de tant de concussions, de tant de rivalités, à la vue de tant d'oppresseurs, il éprouvait un sentiment mêlé de dédain et d'une envie impatiente. Jeune, et vivant dans la ville, il ne laissait échapper aucune des occasions, il les cherchait même, de s'égaler aux hommes les plus fameux dans cette profession, de lutter contre eux, de les dominer, ou de les contraindre à rechercher son amitié. Supérieur au plus grand nombre par ses richesses et par son entourage, et peut-être à tous par son audace et sa force, il en contraignit beaucoup à renoncer à toute espèce de rivalité,

maltraita la plupart des autres, et força le reste à devenir ses amis; non pas des amis qu'il regardât comme ses égaux, mais seulement, comme ils pouvaient convenir à son ame téméraire et superbe, des amis soumis qui lui reconnaissaient une supériorité marquée sur eux, et qui étaient toujours à sa disposition. Dans le fait, il était lui-même le chef et l'instrument de toutes leurs entreprises, et ils ne manquaient jamais de réclamer le secours d'un si puissant auxiliaire; de son côté, s'il eût refusé d'y entrer, c'eût été affaiblir sa réputation, et parvenir moins facilement à son but. De sorte que, dans son intérêt et dans l'intérêt d'autrui, il en fit tant, que son nom, ni sa famille, ni son audace ne suffisant plus pour le soutenir contre la force publique et contre tant d'ennemis puissants, il fut banni et contraint de sortir de l'État. Je pense que c'est à cette circonstance que se rapporte un trait remarquable raconté par Ripamonti. « Une fois qu'il se vit obligé de débarrasser le pays, loin d'en sortir secrètement, de montrer du respect pour les lois, ou de la crainte, il traversa la

ville à cheval, avec une meute de chiens, au son des cors, et passant devant le palais de la cour, il proféra toutes sortes d'invectives contre le gouverneur. »

Pendant son absence, il ne renonça pas à ses entreprises criminelles, et n'interrompit point ses relations avec ses amis, qui, pour traduire littéralement Ripamonti, continuèrent à former avec lui une société occulte où se décidaient les entreprises les plus atroces. Il paraît même qu'il forma à cette époque, dans des lieux plus élevés, de nouvelles et terribles relations, dont l'historien que nous avons cité parle avec une concision mystérieuse. « Des princes étrangers réclamèrent eux-mêmes quelquefois son secours pour des crimes importants, et lui envoyèrent de fort loin des renforts de soldats pour servir sous ses ordres. »

Enfin (on ne sait pas au juste après combien de temps), soit que son ban eût été levé par quelque intercession puissante, soit que l'audace de cet homme lui tînt lieu de toute autre franchise, il résolut de revenir dans son pays, ce qu'il fit en effet; non pas à Milan, mais

dans un de ses châteaux situé sur la limite du territoire Bergamasque, qui était alors, comme on le sait, sous la domination vénitienne; et ce fut là qu'il fixa sa demeure. « Cette maison, dit encore Ripamonti, était comme une manufacture d'entreprises sanguinaires, dans laquelle on ne voyait que des assassins; les moindres domestiques n'étaient point dispensés de commettre l'homicide; les enfants eux-mêmes avaient les mains ensanglantées. » Outre cette terrible troupe de satellites, il en avait, comme l'affirme le même historien, un grand nombre d'autres dispersés, et comme en quartier dans différents endroits des deux États, sur la limite desquels il vivait, et toujours prêts à répondre à ses ordres.

Tous les autres tyrans qui se trouvaient dans un rayon assez étendu avaient dû, ceux-ci dans une occasion, ceux-là dans une autre, choisir entre l'amitié et la haine de ce tyran extraordinaire. Mais les premiers qui avaient essayé de lui résister s'en étaient si mal trouvés, que personne n'avait plus osé le tenter. Et même en ne cherchant pas à contrarier ses

projets, en restant, comme on dit, à sa place, ils ne pouvaient pas espérer de conserver leur indépendance. Lorsqu'il envoyait un de ses affidés leur intimer l'ordre de se désister d'une entreprise, de cesser de molester un débiteur, ou leur faire quelques défenses analogues, il fallait répondre oui ou non. Quand une partie, par un hommage de vassalité, était venue soumettre quelque affaire à son jugement, l'autre partie se trouvait dans la triste alternative ou de s'en rapporter à sa décision ou de se déclarer son ennemi, ce qui équivalait, comme on le disait alors, à un phthisie du troisième degré. Beaucoup de gens qui avaient réellement tort recouraient à lui pour se donner raison; d'autres, au contraire, y recouraient lorsqu'ils avaient raison, pour gagner un si puissant patronage, et en fermer l'accès à leurs adversaires : il en résultait que les uns et les autres se trouvaient plus spécialement dans sa dépendance. Il arrivait quelquefois qu'un faible opprimé, vexé, persécuté par un homme puissant, tournait vers lui ses regards. Prenant alors la défense de ce malheureux, il forçait

l'oppresseur de suspendre ses persécutions, de réparer le tort, de descendre jusqu'aux excuses; ou si celui-ci s'y refusait, il le contraignait à s'éloigner des lieux qu'il avait tyrannisés, et il lui en faisait quelquefois porter la peine d'une manière plus prompte et plus terrible. Et dans ces circonstances, ce nom si craint et si abhorré, avait été béni un moment; car je ne dirai pas cette justice, mais ce remède, cette satisfaction quelconque, on n'aurait pu, dans ces temps malheureux, l'obtenir d'aucune autre force, ni privée ni publique. Le plus souvent, et même pour l'ordinaire, la sienne avait été employée à satisfaire des volontés iniques, des vengeances atroces, d'affreux caprices. Mais les usages si divers de cette force ne produisaient qu'un effet, celui d'imprimer dans les ames une idée imposante de ce qu'il pouvait vouloir et entreprendre en dépit de l'équité et de l'injustice, ces deux choses qui mettent tant d'obstacles à la volonté des hommes, et les forcent à retourner sur leurs pas. La réputation des tyrans ordinaires ne s'étendait pas communément au-delà du pays qu'ils habitaient, ou même du lieu

témoin de leur oppression : chaque territoire avait les siens; et ils se ressemblaient si bien, qu'il n'y avait pas de raison pour que la population s'occupât de ceux dont elle ne ressentait pas le joug ou le despotisme. Mais la réputation de celui-ci était depuis long-temps répandue dans toutes les parties du Milanais; partout sa vie était le sujet des récits populaires, et son nom emportait avec lui quelque chose d'imposant, d'obscur et de fabuleux. La crainte que faisaient éprouver de tous les côtés ses alliés et ses sicaires, contribuait aussi à réveiller l'attention publique. On n'avait que des soupçons; car, qui aurait osé professer ouvertement une pareille dépendance ? mais chaque tyran pouvait être un de ses alliés, chaque mauvais sujet un de ses satellites; et l'incertitude même où l'on était, rendait l'opinion plus puissante et la terreur plus profonde. Toutes les fois que l'on voyait apparaître quelques figures de scélérats inconnues et plus méchantes que de coutume, à chaque crime atroce dont on ne pouvait d'abord désigner ou deviner l'auteur, on proférait, on murmu-

rait le nom de cet homme, que, grace à cette maudite circonspection de notre auteur, nous serons obligés d'appeler l'Inconnu.

Du château de celui-ci au palais de Don Rodrigo, il n'y avait pas plus de six milles; et à peine ce dernier était-il devenu maître et tyran, qu'il avait dû voir qu'à si peu de distance d'un tel personnage, il était impossible de faire un pareil métier sans en venir aux prises, ou marcher d'accord avec lui. En conséquence, il s'était offert et était devenu son ami, c'est-à-dire, à la manière de tous les autres; il lui avait rendu plus d'un service (le manuscrit n'ajoute rien de plus), et il en avait reçu chaque fois des promesses de réciprocité et de secours, dans quelque conjoncture qu'il pût se trouver. Il prenait cependant un soin extrême à cacher une telle amitié, ou au moins à ne pas laisser voir qu'elle fût aussi étroite, ni de quelle nature elle était. Don Rodrigo voulait bien faire le tyran, mais il voulait mettre quelque adoucissement dans sa tyrannie: cette profession était pour lui un moyen, non un but. Il voulait

continuer à vivre librement dans la cité, y jouir des plaisirs, des avantages, des honneurs de la vie civile; et pour cela, il lui fallait user de certains ménagements, tenir compte de sa famille, cultiver l'amitié des personnages élevés en dignité, avoir la main sur la balance de la justice, pour la faire, au besoin, pencher en sa faveur, ou pour l'arrêter, et, dans de certaines occasions, avoir raison contre quelqu'un; ce qui, de cette manière, pouvait s'arranger plus facilement qu'avec les armes de la violence privée. Or, l'intimité, disons mieux, une ligue avec un homme aussi fameux, avec un ennemi déclaré de la force publique, aurait certainement beaucoup nui à ses intentions, principalement auprès de son oncle. D'ailleurs, ce qu'on ne pouvait cacher d'une telle liaison pouvait passer pour un devoir indispensable envers un homme dont l'inimitié était trop dangereuse, et trouver ainsi une excuse dans la nécessité: car celui qui a le soin de pourvoir à la sûreté générale, et n'en a pas la volonté, ou n'en découvre pas le moyen, finit par trouver bon, à la longue,

que chacun veille jusqu'à un certain point à ses intérêts; et s'il n'y consent pas expressément, il ferme du moins les yeux.

Un matin, Don Rodrigo sortit à cheval, comme s'il allait à la chasse, avec une petite escorte de braves à pied, Griso à l'étrier, quatre autres derrière, et il se dirigea vers le château de l'Inconnu.

CHAPITRE XX.

Le château de l'Inconnu était à cheval sur une petite vallée étroite et boisée, à l'extrémité d'un contre-fort qui partant d'une chaîne de montagnes escarpées, s'en éloignait sans que l'on pût juger, au premier coup d'œil, s'il y était joint ou s'en trouvait séparé par un amas de rochers et par une suite de précipices et d'abîmes qui l'environnaient de toutes parts. Le côté qui regardait la vallée était le seul praticable; la pente en était rapide, égale, continue: on voyait des pâturages à son sommet, et des champs cultivés dans sa partie inférieure, avec quelques habitations éparses. Le fond en était occupé par un ruisseau qui se changeait en torrent dans la saison pluvieuse, et servait

alors de limite entre les deux états. Les montagnes opposées, qui formaient, pour ainsi dire, l'autre mur de la vallée, étaient aussi légèrement inclinées à leur naissance, et présentaient quelques points cultivés, mais seulement pendant un court intervalle; le reste, d'une pente rapide, était un roc dépouillé et sans vie, sauf quelques buissons que l'on distinguait çà et là sur les crêtes et dans les fentes des rochers.

Du haut de ce château, comme l'aigle, de son nid ensanglanté, le sauvage seigneur dominait autour de lui tout l'espace où les hommes pouvaient mettre le pied, et il n'entendait pas le plus léger murmure au-dessus de sa tête. Il pouvait d'un seul coup d'œil embrasser toute cette étendue, les pentes, le fond de la vallée et les chemins que l'on y avait pratiqués. Le sentier qui conduisait en tournoyant à la terrible demeure de l'Inconnu se dessinait, à la vue du voyageur, comme un serpent d'argent; des fenêtres, des meurtrières, le maître pouvait à loisir compter les pas de celui qui s'avançait, et le voir de cent endroits différents. Il aurait pu même se dé-

fendre contre une attaque, avec la garnison de braves qu'il y tenait constamment, et faire périr un grand nombre des assaillants, soit dans leur approche, soit à leur apparition dans la vallée, avant qu'aucun d'eux pût parvenir jusqu'à son sommet. Du reste, personne n'osait mettre le pied, même pour se promener, ni sur la montagne ni dans la vallée, à moins qu'il ne fût l'ami du maître du château; et le sbire qui aurait eu le malheur de s'y laisser voir, eût été traité comme un espion qui se hasarde à reconnaître un camp ennemi. On racontait les tragiques histoires des derniers qui avaient voulu tenter l'entreprise; mais c'étaient déja des histoires anciennes, et aucun des jeunes villageois ne se souvenait d'avoir vu un homme de cette espèce ni vivant ni mort dans la vallée.

Telle est la description que l'anonyme nous a laissée des lieux; quant au nom, il n'en parle pas : bien plus, pour ôter tout moyen de le découvrir, il ne dit rien du voyage de Don Rodrigo, et le fait arriver tout d'un coup au milieu de la vallée, au pied de la colline, à la

naissance du sentier tortueux et escarpé. Là il y avait une taverne que l'on aurait pu encore appeler un corps-de-garde. Une vieille enseigne, où était représenté des deux côtés un soleil rayonnant, était suspendue au-dessus de la porte; mais la voix publique, qui quelquefois répète les noms comme on les lui apprend, et quelquefois les refait à sa manière, ne désignait cette taverne que sous le nom de la Mauvaise-Nuit.

Au bruit d'une cavalcade qui s'approchait, se présenta sur le seuil de la taverne un jeune brave armé de toutes pièces, qui, après avoir jeté un rapide coup d'œil, rentra pour avertir trois brigands qui jouaient aux cartes dans l'intérieur. Celui qui paraissait en être le chef se leva, se présenta à la porte, et, ayant reconnu un ami de son maître, il le salua. Don Rodrigo lui rendit son salut avec beaucoup de bienveillance, et lui demanda si le seigneur se trouvait au château; cet homme ayant répondu qu'il le croyait, il descendit de cheval, et jeta la bride à Tiradritto, un des braves qui l'avaient accompagné. Il ôta ensuite son fusil, et

le remit à Montanarolo, comme pour se soulager d'un fardeau inutile et monter plus promptement; mais, en réalité, parce qu'il savait bien qu'il n'était pas convenable de se présenter armé dans ces lieux. Alors il tira de sa poche quelques berlingues, et les donna à Tanabuso en lui disant : « Vous autres, restez ici à m'attendre, et, pendant mon absence, réjouissez-vous avec ces braves gens. » Il prit enfin quelques pièces d'or, et les mit dans la main du chef, en l'invitant à en garder la moitié pour lui, et à partager le reste entre ses soldats. Finalement, il se mit à gravir la montagne, suivi de Griso, qui avait aussi déposé son fusil. Pendant ce temps-là, les trois braves dont nous avons parlé, et Squinternotto, qui était le quatrième (voyez un peu les beaux noms pour les avoir conservés si soigneusement,) demeurèrent avec les trois de l'Inconnu, et avec ce jeune garçon enlevé au gibet, à jouer, à boire, et à raconter à l'envi leurs prouesses.

Un autre bravache de l'Inconnu, qui montait aussi par le sentier, rejoignit bientôt Don Ro-

drigo, le regarda, le reconnut, et, en l'accompagnant, lui évita l'ennui de décliner son nom et de rendre compte des motifs de sa visite à tous ceux qui ne l'auraient pas connu. Arrivé au château et introduit (il avait laissé Griso à la porte), on lui fit traverser un labyrinthe de corridors obscurs et diverses salles tapissées de mousquets, de sabres, de pertuisanes, dans chacune desquelles quelques braves montaient la garde; et, après avoir attendu quelques instants, il pénétra dans celle où se trouvait l'Inconnu.

Ce seigneur vint à sa rencontre en examinant attentivement ses mains et l'expression de son visage, comme il avait coutume d'en user presque involontairement envers quiconque s'approchait de lui, et lors même que c'était un de ses amis les plus anciens et les plus affectionnés. Il était d'une taille élevée, avait le visage brun, et la tête dégarnie de cheveux; au premier abord, le peu de cheveux qui lui restaient et les rides de son visage auraient pu faire croire qu'il était d'un âge beaucoup plus avancé, tandis qu'il avait à peine atteint

sa soixantième année : sa contenance et ses mouvements, la dureté de ses traits et le feu brillant de ses yeux annonçaient une vigueur de corps et d'esprit qui aurait paru extraordinaire, même dans un jeune homme.

Don Rodrigo lui dit qu'il venait lui demander des conseils et du secours; que, se trouvant engagé dans une entreprise difficile où son honneur ne lui permettait pas de reculer, il s'était souvenu des promesses d'un homme qui ne promettait jamais en vain, et il se mit à lui expliquer ses perfides projets. L'Inconnu, qui en savait déja quelque chose, mais confusément, en écouta le récit avec attention, non-seulement parce qu'il se plaisait à entendre raconter des histoires de ce genre, mais encore parce qu'il s'y rencontrait un nom connu de lui, et qui lui était profondément odieux, le nom de ce frère Cristofore, qui se montrait si ouvertement l'ennemi des tyrans dans ses discours, et, quand il le pouvait, par ses actions. Don Rodrigo prit soin d'exagérer les difficultés de l'entreprise, la distance du lieu, un monastère, la Signora... A ce nom, l'Inconnu,

comme si un démon caché dans son cœur le lui avait ordonné, l'interrompit tout-à-coup, et lui dit qu'il prenait sur lui la réussite de cette entreprise. Il écrivit le nom de la pauvre Lucie, et renvoya Don Rodrigo, en lui disant: « Dans peu de jours je vous donnerai avis de ce que vous devez faire. »

Si le lecteur se souvient de ce misérable Égidio qui habitait une maison contiguë au monastère où l'innocente Lucie avait trouvé un asile, il faut qu'il sache maintenant que c'était un des plus intimes et des plus criminels alliés de l'Inconnu, et c'est pour cette raison que celui-ci avait donné si promptement et d'une manière aussi positive sa parole à Don Rodrigo. Cependant à peine se trouva-t-il seul, qu'il éprouva, je ne dirai pas du repentir, mais du regret de l'avoir engagée. Depuis quelque temps, il ressentait, sinon du remords, au moins de la fatigue de ses scélératesses. Elles s'étaient tellement accumulées, non dans sa conscience, mais dans sa mémoire, que chaque fois qu'il en commettait une nouvelle, elle réveillait le souvenir des autres, et

les lui faisait paraître plus blâmables et plus nombreuses; c'était comme s'il eût augmenté un fardeau déja trop incommode. Une certaine répugnance qu'il avait éprouvée en commettant ses premiers crimes, mais qu'il avait vaincue depuis, et s'était presque entièrement évanouie, recommençait alors à se faire vivement sentir. Mais, dans ces premiers temps, l'image d'un avenir éloigné, indéterminé, le sentiment d'une existence forte, remplissaient son ame d'une confiance irréfléchie : maintenant, au contraire, c'étaient les pensées de l'avenir, qui rendaient le passé plus douloureux. — Vieillir! Mourir! Et après? — Et, chose remarquable! l'image de la mort qui, dans un danger prochain, en présence d'un ennemi, avait coutume d'accroître l'énergie de cet homme, et d'exciter en lui une fureur pleine d'audace; cette même image, lorsqu'elle lui apparaissait dans le silence de la nuit, au milieu de son château, lui causait une crainte soudaine. Ce n'était point la mort dont le menaçait un ennemi mortel comme lui; on ne pouvait lui opposer des armes plus fortes, ni un bras plus

prompt; elle venait seule, et naissait en lui-même; elle était encore éloignée, mais chaque instant lui faisait faire un pas, et, pendant que son esprit luttait douloureusement pour en éloigner la pensée, elle s'approchait. Dans les premiers temps, les exemples fréquents, le spectacle, pour ainsi dire, continuel de la violence, des vengeances, de l'homicide, en lui inspirant une émulation féroce, lui avaient encore servi d'autorité contre sa conscience: tantôt il sentait renaître en son ame l'idée confuse, mais terrible, d'un jugement personnel, d'une justice indépendante de l'exemple; tantôt la pensée d'être sorti de la foule des brigands vulgaires, d'avoir été plus loin qu'eux tous, lui inspirait le sentiment d'une inquiétude menaçante. Ce Dieu dont il avait entendu parler, mais que depuis long-temps il prenait peu de soin de nier ou de reconnaître, occupé seulement à vivre comme si ce juge suprême n'eût point existé; maintenant, dans de certains moments d'abattement sans cause, de terreurs sans périls, il lui semblait l'entendre crier au fond de son ame: J'existe pourtant!

Dans la première chaleur des passions, la loi qu'il avait entendu annoncer au nom de ce Dieu ne lui avait paru qu'odieuse : maintenant, quand elle se représentait à son esprit inopinément, son esprit, malgré lui, l'accueillait comme une chose qui doit avoir son accomplissement. Mais il ne laissait jamais transpirer, ni dans ses discours, ni dans ses actions, rien de cette inquiétude nouvelle ; il la cachait mystérieusement, et la voilait par les apparences d'une férocité plus violente et plus profonde ; et par ce moyen, il cherchait aussi à se la cacher à lui-même ou à l'étouffer. Regrettant (car il ne pouvait les anéantir ni les oublier) ces jours où il avait coutume de commettre l'iniquité sans remords, sans autre inquiétude que celle du succès, il faisait des efforts extraordinaires pour les ramener, pour conserver ou pour raffermir cette ancienne volonté franche, hardie, imperturbable, pour se convaincre lui-même qu'il était toujours le même homme.

Ainsi, dans cette circonstance, il avait précipitamment engagé sa parole envers Don Ro-

drigo, afin de se fermer tout accès à l'hésitation. Mais à peine celui-ci fut-il parti, que, sentant de nouveau s'affaiblir la résolution qu'il s'était commandée pour promettre, sentant peu à peu revenir dans son esprit des réflexions qui le portaient à manquer à sa parole, et l'auraient conduit à démériter aux yeux d'un ami, d'un complice secondaire, il voulut tout d'un coup mettre fin à ce combat pénible. Il fit venir Nibbio, l'un des plus adroits et des plus hardis ministres de ses cruautés, et celui dont il avait coutume de se servir dans ses relations avec Égidio, et, d'un ton ferme, il lui ordonna de monter à cheval sur-le-champ, de se rendre directement à Monza, d'informer Égidio de l'engagement qu'il avait contracté, et de lui demander des conseils et du secours pour y satisfaire.

Le perfide envoyé revint plus promptement que son maître ne s'y attendait, avec la réponse d'Égidio : l'entreprise était facile et sûre; l'Inconnu n'avait qu'à envoyer aussitôt une voiture que l'on n'eût pas coutume de voir,

avec deux ou trois braves bien déguisés ; Égidio se chargeait de tout le reste. A cet avis, l'Inconnu, quel que fût l'état de son ame, donna ordre à Nibbio de tout disposer d'après ces instructions, et d'aller lui-même avec deux autres braves qu'il lui désigna, pour exécuter cette expédition.

Si, pour rendre l'horrible service qu'on réclamait de lui, Égidio n'eût pu disposer que de ses moyens ordinaires, il n'aurait certainement pas donné une réponse si prompte et si positive. Mais, dans l'intérieur même de cet asile où tout semblait devoir être obstacle pour lui, l'indigne jeune homme possédait un moyen connu de lui seul ; et ce qui eût été la plus grande difficulté pour d'autres, devenait un instrument pour lui. Nous avons déja fait connaître comment la malheureuse Signora avait une fois répondu à ses questions, et le lecteur a pu comprendre que cette fois ne fut pas la dernière ; ce ne fut qu'un premier pas dans une voie d'abomination et de sang. Cette même voix, devenue impérieuse, et je dirai presque

une autorité pour le crime, lui imposa le sacrifice de l'innocente qu'elle s'était chargée de protéger.

Une pareille proposition causa d'abord de l'horreur à Gertrude. Perdre Lucie par un accident imprévu, lui eût paru sans doute un malheur, une punition amère : mais on lui ordonnait de s'en séparer par une affreuse perfidie, de convertir en un nouveau remords un moyen d'expiation. L'infortunée tenta tous les moyens pour se dispenser d'obéir à cet ordre affreux ; tous, excepté le seul qui aurait été infaillible et qui se trouvait entre ses mains. Le crime est un maître sévère et inflexible, contre lequel on ne peut espérer d'être fort que quand on lui résiste ouvertement. Gertrude ne pouvait pas se résoudre à commettre une pareille méchanceté : elle obéit.

Le jour fixé était arrivé, l'heure convenue s'approchait ; Gertrude, retirée avec Lucie dans son parloir privé, lui faisait des caresses plus tendres que de coutume, et Lucie les recevait et les payait avec une tendresse plus vive : comme on voit la brebis s'agiter sans crainte

sous la main du pasteur qui la saisit et l'entraîne doucement, et lécher cette main; mais elle ignore qu'à la porte de la bergerie l'attend le boucher auquel son maître l'a vendue un instant auparavant.

« J'ai besoin d'un grand service, et vous seule pouvez me le rendre. Je suis entourée de gens prompts à m'obéir; mais je n'ai de confiance en aucun d'eux. Pour une affaire de la plus haute importance, que je vous expliquerai plus tard, j'aurais besoin d'entretenir sur-le-champ, ma chère Lucie, ce père gardien des capucins qui vous a conduite auprès de moi; mais il est essentiel que personne ne sache que je l'ai envoyé chercher. Il n'y a que vous qui puissiez faire secrétement cette démarche.... »

A cette proposition, Lucie demeura stupéfaite; et avec cette modestie qui ne l'abandonnait jamais, mais non sans une vive expression de surprise, elle allégua, pour ne point y répondre, les raisons que la Signora devait comprendre, et qu'elle aurait dû prévoir: sortir sans sa mère, sans être accompagnée, sur une route solitaire, dans un pays qui lui était

inconnu.... Mais Gertrude, formée à une école infernale, montra elle-même beaucoup d'étonnement, beaucoup de déplaisir d'éprouver un refus de la part d'une personne qu'elle avait comblée de bienfaits, et elle lui fit sentir que ses excuses étaient vaines : en plein jour, un si court trajet, et par un chemin que Lucie avait parcouru quelques jours auparavant, et qu'avec la moindre indication n'aurait pas manqué de trouver une personne qui n'y serait jamais passée..... Elle dit tant de choses, que la pauvre enfant, pénétrée de reconnaissance et de honte à la fois, laissa échapper ces mots : « Eh bien, que dois-je faire ? »

« Allez au couvent des capucins ; » et elle lui décrivit de nouveau le chemin : « faites appeler le père gardien, et dites-lui qu'il vienne me trouver sur-le-champ ; mais qu'il ne laisse connaître à personne que c'est moi qui le demande. »

« Mais que dirai-je à l'économe, qui ne m'a jamais vue sortir, et ne manquera pas de me demander où je vais ? »

« Faites en sorte de passer sans être aperçue; et si vous n'y réussissez pas, dites-lui que vous allez dans une église, où vous avez promis de faire quelques prières. »

C'était une nouvelle difficulté pour Lucie, car il fallait mentir; mais la Signora se montra si peu disposée à supporter un refus, elle lui fit tant de honte de renoncer à sa reconnaissance pour un vain scrupule, que la pauvre enfant, étourdie plutôt que convaincue, et surtout émue par ces reproches, répondit : « Eh bien, j'y vais. Que Dieu me protége! »

Lorsque Gertrude, qui de la grille la suivait d'un œil fixe et troublé, la vit poser le pied sur le seuil de la porte, elle lui cria, comme emportée par un sentiment irrésistible : « Lucie, écoutez! »

La jeune fille se retourna, et revint près de la grille. Mais déja une autre pensée, une pensée habituée à prédominer, avait prévalu dans l'affreux esprit de Gertrude. Feignant de n'être pas satisfaite des instructions qu'elle avait données à Lucie, elle lui expliqua de nouveau le

chemin qu'elle devait suivre, et elle la congédia en lui disant : « Faites tout ce que je vous ai dit, et revenez promptement. » Lucie partit.

Elle passa la porte du cloître sans être vue, se mit en chemin les yeux baissés en rasant le mur, et trouva la porte du bourg au moyen des indications qu'elle avait reçues et de ses propres souvenirs ; elle suivit en tremblant la grande route, et arriva bientôt au débouché de celle qui conduisait au couvent, et qu'elle reconnut. Cette route était partout enfoncée comme le lit d'une rivière, entre deux rives élevées et bordées d'arbres, dont les branches se réunissaient et formaient une voûte sur la tête du voyageur. Dès que Lucie y fut entrée, s'apercevant qu'elle était déserte, et sentant s'augmenter sa frayeur, elle pressa le pas ; mais après quelques instants de marche, elle se rassura un peu en découvrant une voiture de voyage arrêtée, et, devant la portière qui se trouvait ouverte, deux voyageurs qui regardaient à droite et à gauche, comme s'ils eussent été incertains du chemin qu'ils devaient prendre. Quand elle fut arrivée plus près d'eux, elle

entendit un de ces individus dire à l'autre: « Voici une bonne villageoise qui nous enseignera notre chemin. » En effet, dès qu'elle fut devant la voiture, le même homme prenant un ton plus doux que n'était son visage, se retourna, et lui dit: « Mademoiselle, pourriez-vous nous enseigner la route de Monza? »

« Vous lui tournez le dos, répondit la jeune fille, Monza est de ce côté.... » et elle se retournait pour le lui indiquer du doigt, quand l'autre compagnon (c'était Nibbio), la saisissant inopinément par le milieu du corps, l'enleva. Lucie, épouvantée, penche la tête en arrière et pousse un cri: le misérable la jette dans la voiture; un troisième, qui se trouvait assis dans le fond, la reçoit, et la contraint, malgré ses efforts, de s'asseoir devant lui, pendant qu'un autre brigand, lui mettant un mouchoir sur la bouche, arrête ses gémissements. Alors Nibbio monte précipitamment dans la voiture, la portière se referme, et l'on part. Celui des braves qui lui avait adressé la perfide question, resté sur la route, regarda soigneusement autour de lui, s'il n'y avait personne, sauta sur une des

levées, ouvrit une haie dont elle était garnie, se trouva dans un petit bois qui courait parallèlement à la route pendant un certain intervalle, et il s'y cacha pour n'être point aperçu des gens qui pourraient être attirés par les cris de l'infortunée. C'était un des serviteurs d'Égidio, qui avait été mis en observation à la porte du monastère; il avait vu Lucie en sortir, avait remarqué sa figure et son costume, et était accouru ensuite par un chemin détourné pour l'attendre à l'endroit désigné.

Qui pourrait maintenant décrire la terreur, les angoisses de cette infortunée? Qui pourrait dire quels étaient les mouvements de son ame? Elle ouvrait des yeux épouvantés, inquiète de connaître son horrible situation; mais la répugnance et la terreur que lui inspiraient ces affreuses figures les lui faisaient refermer aussitôt : elle se débattait, mais elle était retenue de tous côtés; elle recueillait toutes ses forces et s'élançait vers la portière, mais deux bras vigoureux la tenaient comme attachée dans le fond de la voiture, et quatre autres l'y rete-

naient en la menaçant. Cependant trois bouches d'enfer, avec une voix aussi humaine qu'il leur était possible de la prendre, ne cessaient de lui répéter : « Silence, silence, n'ayez aucune crainte; nous ne voulons point vous faire de mal. » Après quelques instants d'une lutte aussi pénible, elle sembla se calmer, étendit les bras, laissa tomber sa tête en arrière, leva avec effort ses paupières qui couvraient un œil immobile; et ces horribles visages qui se trouvaient devant elle lui parurent se confondre et former un mélange monstrueux : ses couleurs disparurent, une sueur froide lui couvrit le visage, elle se pencha, et s'évanouit.

« Allons, allons, du courage, » lui disait Nibbio. « Du courage, » répétaient les deux autres brigands; mais la privation de tout sentiment empêchait en ce moment Lucie d'entendre les consolations de ces horribles voix.

« Diable! on croirait qu'elle est morte, dit l'un d'eux : si elle l'était véritablement ? »

« Bah! dit l'autre, c'est un de ces accidents qui sont ordinaires aux femmes. Je sais, moi,

que quand j'ai voulu envoyer quelqu'un dans l'autre monde, homme ou femme, c'était bien une autre cérémonie. »

« Allons! dit Nibbio, soyez attentifs à votre devoir, et ne vous occupez pas d'autre chose. Tirez les tromblons, et tenez-vous prêts; vous savez que le bois où nous entrons est un nid de voleurs. Ce n'est pas à la main, corbleu! replacez-les derrière vous : ne voyez-vous pas que cette jeune fille est une poule mouillée, qui se trouve mal pour la moindre chose? Si elle voyait des armes, elle serait capable de mourir tout de bon. Et quand elle sera revenue à elle, prenez bien garde de ne lui pas faire peur; ne la touchez que quand je vous ferai signe, il ne faut que moi pour la retenir; mais surtout, gardez le silence, et laissez-moi lui parler. »

Cependant la voiture qui marchait toujours avec rapidité était entrée dans le bois.

Au bout de quelques instants, la pauvre Lucie revint à elle, comme si elle sortait d'un songe profond et fatigant, et elle ouvrit les yeux. Ce n'était qu'avec peine qu'elle pouvait distinguer les lugubres objets qui l'entouraient,

et qu'elle parvenait à recueillir ses pensées : enfin, elle comprit de nouveau l'épouvantable situation dans laquelle elle se trouvait. Le premier usage qu'elle fit du peu de forces qu'elle put rassembler, fut de s'élancer vers la portière pour sortir de la voiture; mais elle fut retenue, et n'eut que le temps d'entrevoir la sauvage solitude du lieu par où elle passait. Elle jeta encore un cri; mais Nibbio, lui ayant présenté le mouchoir, lui dit le plus doucement qu'il put : « Allons, soyez calme, c'est ce que vous pouvez faire de mieux : nous ne voulons pas vous faire de mal; mais si vous ne vous taisez pas, nous serons obligés de vous imposer silence. »

« Laissez-moi m'en aller. Qui êtes-vous ? Où me conduisez-vous ? Pourquoi m'avez-vous enlevée? Je vous en conjure, laissez-moi m'en aller ! »

« N'ayez pas peur, vous dis-je : vous n'êtes point une enfant, et vous devez comprendre que nous ne voulons pas vous faire de mal. Ne voyez-vous pas que, si nous avions eu de mauvaises intentions, nous aurions déja pu vous tuer cent fois ? Ainsi donc, soyez tranquille. »

« Non, non, laissez-moi poursuivre mon chemin : je ne vous connais pas. »

« Nous vous connaissons bien, nous autres.»

« Oh! Vierge très-sainte! laissez-moi m'en aller, par charité. Qui êtes-vous? Pourquoi m'avez-vous enlevée? »

« Pourquoi nous l'a-t-on commandé? »

« Qui donc? qui peut vous l'avoir commandé? »

« Silence! dit Nibbio d'un air sévère, il n'est pas permis de nous faire de pareilles questions. »

Lucie chercha encore une fois à gagner la portière; mais voyant que c'était en vain, elle eut de nouveau recours aux prières, et, la tête penchée, les joues baignées de larmes, la voix entrecoupée par ses sanglots et les mains jointes, « Oh! disait-elle, pour l'amour de Dieu et de la très-sainte Vierge, laissez-moi m'en aller! Que vous ai-je fait? Je suis une pauvre créature qui ne vous ai jamais offensé. Le mal que vous m'avez fait, je vous le pardonne de bon cœur, et je prierai Dieu pour vous. Si vous avez une fille, une épouse, une mère, songez

à ce qu'elles souffriraient si elles étaient à ma place. Souvenez-vous que nous devons tous mourir, et qu'un jour vous désirerez que Dieu use de miséricorde envers vous. Laissez-moi m'en aller, laissez-moi dans cette sauvage solitude; le Seigneur me fera retrouver mon chemin. »

« Nous ne le pouvons pas. »

« Vous ne le pouvez pas? Juste ciel! Pourquoi ne le ponvez-vous pas? Où prétendez-vous me conduire? Pourquoi....? »

« Nous ne le pouvons pas; vos plaintes sont inutiles. Ne craignez pas que nous voulions vous faire de mal; restez en repos, et personne ne vous manquera d'égards. »

Désolée, tremblante, toujours plus effrayée de voir que ses prières ne produisaient aucun effet sur ses ravisseurs, Lucie tourna ses regards vers celui qui tient dans sa main les cœurs des hommes, et peut, quand il le veut, attendrir les plus endurcis. Elle s'enfonça dans le coin de la voiture où elle était assise, croisa ses bras sur sa poitrine, et pria, du fond de son cœur, avec la ferveur la plus vive; puis, ayant tiré

son chapelet de sa poche, elle se mit à le réciter avec plus de foi et de recueillement qu'elle n'avait encore fait dans le cours de sa vie. De temps en temps, espérant avoir obtenu la grace qu'elle implorait, elle recommençait à prier ses ravisseurs, mais toujours inutilement. Puis elle retombait privée de sentiment, et le reprenait ensuite pour revivre dans de nouvelles angoisses. Mais désormais le cœur se refuse à les décrire; une pitié trop douloureuse nous presse d'arriver au terme de ce voyage qui dura plus de quatre heures, et après lequel nous avons encore à faire de bien tristes récits. Transportons-nous au château où l'infortunée était attendue.

L'Inconnu l'attendait avec une inquiétude, avec une agitation extraordinaire. Chose étrange! lui qui, de sang froid, avait disposé de la vie d'un si grand nombre de ses semblables; qui, dans l'accomplissement de tant de crimes, avait compté pour rien les soupirs de ses victimes, sinon pour assouvir quelquefois sur elles la cruelle volupté de la vengeance, maintenant qu'il était devenu l'arbitre du sort

de Lucie, d'une pauvre inconnue, d'une simple villageoise, il éprouvait de la crainte, du remords, je dirai presque de la terreur. Placé depuis quelque temps à une des fenêtres du château, il tenait ses regards fixés sur un des débouchés de la vallée, lorsqu'il vit apparaître la voiture, qui s'avançait lentement; car la course précipitée des chevaux dans les premiers instants avait épuisé leur ardeur; et quoique de l'endroit où il observait, la voiture ne lui parût pas plus grande que celles que l'on met entre les mains des enfants, il la reconnut soudain, et le cœur recommença à lui battre avec plus de violence.

— Est-elle dans la voiture? pensa-t-il aussitôt; et il continuait à se dire à lui-même: Que de peines elle me cause! il faut m'en délivrer. —

Et il se disposait à appeler un de ses satellites pour l'envoyer sur-le-champ à la rencontre de la voiture donner ordre à Nibbio de changer de route, et de conduire la jeune fille au palais de Don Rodrigo. Mais un *non* impérieux, qui retentit subitement dans son ame,

fit évanouir ce dessein. Tourmenté cependant par le besoin d'ordonner quelque chose, et ne pouvant supporter tranquillement l'intolérable attente de cette voiture qui arrivait ainsi à pas lents, comme une trahison, comme un châtiment peut-être, il fit appeler une vieille femme qui se trouvait à son service.

Cette femme, qui était la fille d'un ancien concierge, était née dans le château même, et y avait passé toute sa vie. Ce qu'elle y avait vu et entendu depuis son enfance, avait imprimé dans son esprit une opinion imposante et terrible de la puissance de ses maîtres; et la maxime principale qu'elle avait tirée des instructions qu'on lui avait données, et des exemples dont elle avait été témoin, était qu'il fallait leur obéir en toute chose, parce qu'ils pouvaient faire beaucoup de mal et beaucoup de bien. L'idée du devoir, déposée comme un germe dans le cœur de tous les hommes, se développant dans le sien en même temps que les sentiments d'un respect, d'une crainte, d'un dévouement servile, s'était associée et accommodée à ces sentiments. Quand l'Inconnu,

devenu maître, commença à faire un usage aussi épouvantable de sa force, elle éprouva d'abord une certaine frayeur, mêlée d'un sentiment plus profond d'obéissance. Avec le temps, elle s'était familiarisée avec ce qu'elle voyait et ce dont elle entendait parler tous les jours : la volonté puissante et sans bornes d'un tel maître était à ses yeux comme une sorte de justice fatale. Déja d'un âge mûr, elle avait épousé un des serviteurs de la maison, qui, peu de temps après, étant allé à une expédition dangereuse, y avait perdu la vie, et l'avait laissée veuve. La vengeance que l'Inconnu tira bientôt de cette mort lui donna une consolation féroce, et augmenta l'orgueil qu'elle éprouvait à se trouver sous sa protection. Depuis cette époque, elle ne mit que bien rarement le pied hors du château, et peu à peu il ne lui resta presque aucune des idées d'humanité qui sont la conservation de la société, sauf celles qu'elle pouvait recevoir dans ces lieux. Elle n'était point chargée d'un service particulier, mais se trouvait à la disposition de cette multitude de scélérats, qui tour

à tour lui donnaient des ordres et de l'occupation; et c'était ce qui faisait le tourment de sa vie. Tantôt il lui fallait raccommoder les vêtements des brigands, tantôt préparer à la hâte le repas de ceux qui revenaient sains et saufs d'une expédition, ou des médicaments pour ceux qui étaient blessés. D'un autre côté, leurs ordres et leurs reproches, comme leurs remercîments, étaient composés de moqueries et de termes injurieux : ils ne l'appelaient jamais que la vieille; et les agréments qu'ils ne manquaient jamais d'ajouter à ce nom, variaient suivant les circonstances et l'humeur de celui qui lui adressait la parole. Pour elle, troublée dans sa paresse, et provoquée dans sa colère, qui étaient deux de ses passions dominantes, elle répondait quelquefois à ces compliments par des expressions dans lesquelles Satan aurait plutôt reconnu son génie que dans celles des provocateurs.

« Tu vois là-bas cette voiture! » lui dit le seigneur.

« Je la vois, » répondit-elle, en avançant son menton pointu, et ouvrant ses yeux caves,

comme si elle eût voulu les faire sortir de leur orbite.

«Fais à l'instant préparer une litière, monte dedans, et fais-toi porter à la taverne de la Mauvaise-Nuit. Va vite, afin d'y arriver avant cette voiture que je vois s'avancer avec la lenteur de la mort. Dans cette voiture il y a.... il doit y avoir une jeune fille. Si elle s'y trouve, tu diras à Nibbio, de ma part, qu'il la place dans la litière, et se rende sur-le-champ auprès de moi.... tu monteras dans la litière avec elle; et quand vous serez arrivées ici, tu la conduiras dans ta chambre. Si elle te demande où tu la mènes, à qui appartient ce château, garde-toi bien.... »

« Oh ! » dit la vieille.

« Mais, continua l'Inconnu, rassure cette jeune fille, ranime son courage. »

« Que dois-je lui dire ? »

« Ce que tu dois lui dire ? Rassure-la, te dis-je. Es-tu donc parvenue à cet âge sans savoir comment on doit s'y prendre pour rassurer une personne effrayée ? N'as-tu jamais éprouvé des peines de cœur ? N'as-tu jamais

ressenti les effets de la crainte? Ne connais-tu pas les paroles qui consolent? Sers-toi de ces paroles : trouves-en dans le souvenir de tes malheurs! mais surtout sois prompte à obéir.»

Quand elle fut partie, il s'arrêta quelques instants à la fenêtre, les yeux fixés sur la voiture, que déja l'on distinguait parfaitement; ensuite il regarda le soleil qui se cachait en ce moment derrière la montagne, et observa les nuages épars à l'horizon, qui, de sombres qu'ils étaient, devinrent presque subitement brillants et enflammés. Il se retira, ferma la fenêtre, et se mit à parcourir la salle dans tous les sens, du pas d'un voyageur qui serait pressé d'arriver.

CHAPITRE XXI.

La vieille s'était empressée d'obéir et de commander avec l'autorité de ce nom qui, par quelque personne qu'il fût prononcé, faisait agir tout le monde dans le château, parce qu'on ne pouvait imaginer que quelqu'un osât jamais en abuser. Elle se trouva, en effet, à la taverne de la Mauvaise-Nuit, un peu avant que la voiture y arrivât, et, l'ayant vue approcher, elle sortit de la litière, fit signe au cocher d'arrêter, et communiqua à voix basse à Nibbio, qui avançait la tête hors de la portière, les ordres qu'elle avait reçus de son maître.

Lorsque Lucie s'aperçut que la voiture s'arrêtait, elle tressaillit, et sortit de l'espèce de léthargie où elle était plongée; mais ses crain-

tes s'accrurent, et elle promena avec effroi ses regards autour d'elle. Nibbio s'était renfoncé dans la voiture, tandis que la vieille, le menton sur la portière, disait à Lucie : « Venez, mon enfant, venez, ma pauvre amie; venez avec moi; j'ai ordre de vous bien traiter et de dissiper vos craintes. »

Aux accents de la voix d'une femme, l'infortunée éprouva un peu de soulagement, et sentit pour un instant renaître son courage; mais elle retomba bientôt dans une terreur plus profonde. « Qui êtes-vous? » demanda-t-elle d'une voix tremblante, en fixant ses yeux étonnés sur le visage de la vieille.

« Venez, venez, ma pauvre enfant, » répétait celle-ci. Nibbio et les deux autres braves, jugeant, d'après les paroles et le ton de la vieille, qui s'étaient si singulièrement adoucis, que les intentions du seigneur devaient être bienveillantes, cherchaient, du mieux qu'ils pouvaient, à persuader à la pauvre créature qu'il fallait obéir. Mais Lucie, loin de les écouter, promenait ses regards sur la campagne; et quoique l'aspect de ce lieu sauvage et la sé-

curité que montraient ses gardiens ne lui laissassent aucun espoir d'être secourue, cependant elle ouvrait la bouche pour crier; mais, en voyant Nibbio placer le mouchoir sous ses yeux, elle frémit, garda le silence, et fut placée dans la litière, où la vieille entra après elle. Nibbio ordonna aux deux autres brigands de se tenir derrière pour l'escorter, et il gravit précipitamment la montagne pour se rendre aux ordres de son maître.

« Qui êtes-vous? » demanda Lucie avec anxiété, à la vue de cette figure inconnue et difforme: «Pourquoi suis-je entre vos mains? Où suis-je? Où me conduisez-vous? »

«Auprès d'un homme qui s'intéresse à vous, répondit la vieille; auprès d'un seigneur..... Heureuses les personnes qu'il daigne prendre sous sa protection! C'est heureux, très-heureux pour vous. N'ayez pas de crainte; reprenez votre tranquillité. Il m'a recommandé de vous rassurer: vous lui direz que je vous ai encouragée, n'est-il pas vrai? »

« Quel est cet homme? Qu'exige-t-il de moi? Je ne lui appartiens pas. Apprenez-

moi où je suis. Laissez-moi m'en aller ; ordonnez à ces hommes de me rendre ma liberté, de me conduire dans une église. Oh ! vous qui êtes femme, je vous en supplie au nom de la Vierge très-sainte. »

Ce nom doux et sacré, qu'elle avait répété avec vénération dans son enfance, et que depuis tant d'années elle n'avait plus invoqué, ni peut-être entendu prononcer, faisait sur l'esprit de la malheureuse dont il venait frapper l'oreille une impression vague, étrange, confuse, semblable au souvenir de la lumière et des objets dans un vieillard devenu aveugle dès son enfance.

Cependant l'Inconnu, immobile sur la porte de son château, fixait attentivement ses regards dans la vallée, et voyait lentement cheminer la litière, comme il avait vu la voiture ; et, en avant d'elle, à une distance qui augmentait à chaque instant, Nibbio, qui arrivait à pas précipités. Quand celui-ci eut touché la cime : « Suis-moi, » lui dit le seigneur, et, le précédant, il entra dans une salle du château.

« Eh bien ? » dit-il en s'arrêtant.

suppliait, jetait sur nous des regards pleins d'affliction, devenait pâle comme la mort; puis elle gémissait, nous priait de nouveau, et avec des paroles si douces..... »

— Je ne veux pas de cette femme dans mon château, pensait l'Inconnu. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire; mais j'ai donné ma parole.... et quand elle sera loin.... — Puis jetant à Nibbio un regard impérieux : « Maintenant, lui dit-il, laisse de côté toute compassion, monte à cheval, prends un compagnon, prends-en deux si tu veux, et rends-toi sur-le-champ au palais de ce Don Rodrigo, tu sais. Dis-lui qu'il envoie très-promptement, car autrement.... »

Mais un autre *non* plus impérieux que le premier l'empêcha d'achever. « Non, dit-il d'un ton ferme, comme pour s'expliquer à lui-même l'ordre de cette voix mystérieuse; non, va te reposer, et demain matin.... je te donnerai mes ordres. »

— Il faut que cette jeune fille ait quelque génie avec elle, pensa-t-il ensuite, resté seul, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et le regard fixé sur une partie du plancher où les

rayons de la lune, entrant par une fenêtre élevée, projetaient une lumière pâle, où se retraçait l'ombre des barreaux de fer, qui en retenaient les vitreaux. — Il faut qu'un démon ou un ange la protége..... faire compassion à Nibbio....! demain, demain matin au plus tard, je veux que cette femme sorte d'ici; qu'elle suive sa destinée, et qu'il n'en soit plus parlé; mais...., poursuivait-il en lui-même, de ce ton avec lequel on commande à un enfant indocile, sachant bien qu'il n'obéira pas, je veux qu'il n'en soit plus question. Que ce misérable Don Rodrigo ne me vienne pas rompre la tête avec ses remercîments, car.... je ne veux décidément plus entendre parler de cette femme. Je l'ai servi, parce que.... parce que je l'avais promis; et j'ai promis, parce que.... c'est mon destin. Mais Don Rodrigo me paiera ce service avec usure. Voyons un peu.... —

Et il cherchait à découvrir quelque entreprise périlleuse, afin de l'imposer à Don Rodrigo comme une compensation et, pour ainsi dire, comme un châtiment; mais ces mots qui le poursuivaient vinrent se jeter au milieu de ses

pensées : compassion à Nibbio ! comment a-t-elle donc fait ? se disait-il, tourmenté par cette idée. — Je veux la voir... oui, je veux la voir.»

Il passa aussitôt dans une autre salle, monta à tâtons un petit escalier qui s'y trouvait, arriva à la porte de la chambre de la vieille, et la heurta avec le pied.

« Qui frappe ? »

« Ouvre. »

A cette voix, la vieille tressaillit, et aussitôt l'on entendit le pène courir dans la serrure, et la porte s'ouvrit. L'Inconnu, arrêté sur le seuil de la chambre, y jeta un coup d'œil rapide, et, à la lueur d'une lampe, il aperçut Lucie, qui était couchée par terre dans l'angle de cette pièce le plus éloigné de la porte.

« Qui t'a commandé de la traiter ainsi, misérable ? » dit-il à la vieille d'un air mécontent.

« Elle s'est couchée où elle a voulu, répondit timidement celle-ci : j'ai fait l'impossible pour la tranquilliser, elle pourra vous le dire elle-même; mais je n'ai pu y réussir. »

« Levez-vous, » dit-il à Lucie en s'appro-

chant d'elle. Mais le bruit de la porte, celui des pas de l'Inconnu, le son de sa voix, avaient jeté dans l'ame effrayée de Lucie, un nouvel effroi, une terreur plus vague et plus sombre. Elle s'enfonça dans son coin, le visage caché dans ses deux mains, silencieuse, immobile, saisie d'un frémissement universel.

« Levez-vous; je ne vous veux faire aucun mal.... et je puis vous faire quelque bien, répéta le seigneur.... Levez-vous, » cria-t-il ensuite d'une voix où perçait le mécontentement de le lui avoir deux fois ordonné en vain.

L'infortunée, comme si l'épouvante eût ranimé ses forces défaillantes, se mit aussitôt à genoux; puis joignant les mains comme si elle se fût trouvée devant une sainte image, elle leva les yeux sur le visage de l'Inconnu, et, les baissant aussitôt, elle lui dit : « Vous pouvez disposer de moi : donnez-moi la mort. »

« Je vous ai déja dit que je ne voulais pas vous faire de mal, » répondit l'Inconnu, d'une voix adoucie, en examinant attentivement ces traits altérés par la douleur et par la crainte.

Digitized by Google

« Allons, prenez courage, disait la vieille, puisqu'il vous dit lui-même qu'il ne veut pas vous faire de mal...! »

« Et pourquoi, » reprit Lucie, d'une voix où, malgré le frémissement et l'épouvante, perçait pourtant l'assurance que donnent l'indignation et le désespoir, « pourquoi me fait-il endurer les tourments de l'enfer ? que lui ai-je fait?... »

« On vous a peut-être maltraitée! parlez... »

« Oh! maltraitée! Ils m'ont enlevée indignement, avec violence! Pourquoi m'ont-ils ravi ma liberté? Pourquoi suis-je ici? Où suis-je? Je suis une pauvre créature : que vous ai-je fait? au nom de ce Dieu... »

« Dieu, Dieu, interrompit l'Inconnu, toujours Dieu : ceux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes, les faibles invoquent sans cesse ce Dieu, comme s'ils lui avaient parlé! que prétendez-vous obtenir en prononçant ces mots? me faire...? » et il laissa la phrase inachevée.

« O seigneur, prétendre! que puis-je prétendre, moi, pauvre infortunée! sinon que vous usiez de miséricorde envers moi? Dieu pardonne tant de choses pour une œuvre de

miséricorde! Par pitié, laissez-moi m'en aller. Celui qui doit mourir un jour pourrait regretter d'avoir tant fait souffrir une pauvre créature. Oh! vous qui pouvez tout ici, ordonnez qu'on me rende ma liberté! Ils m'ont amenée de force auprès de vous. Faites-moi remettre dans la voiture avec cette femme, et faites-moi conduire à ***, où est ma mère. O Vierge très-sainte! ma mère, par pitié, rendez-moi à ma mère! peut-être n'est-elle pas loin d'ici... J'ai aperçu mes montagnes! pourquoi me faites-vous souffrir! Faites-moi conduire dans une église; je prierai pour vous toute ma vie. Que vous en coûterait-il de dire un mot? Ah! je vois que vous êtes attendri! dites un mot, dites-le. Dieu pardonne tant de choses pour une œuvre de miséricorde! »

— Oh! pourquoi n'est-elle pas fille d'un des lâches qui m'ont banni! pensait l'Inconnu, d'un de ces misérables qui voudraient me voir expirer! comme je jouirais maintenant de ses tourments; et au contraire... —

« Ne repoussez pas une généreuse inspiration! » poursuivit vivement Lucie, ranimée par

un certain air d'hésitation qu'elle remarquait sur le visage et dans le maintien de son persécuteur. « Si vous ne m'accordez pas cette grace, le Seigneur me l'accordera; il me fera mourir, et tout sera fini pour moi. Mais vous... peut-être qu'un jour... vous aussi... Mais non, non; je prierai toujours le Seigneur qu'il vous préserve de tout danger. Que vous en coûte-t-il de dire une parole? si vous veniez jamais à éprouver ces tourments...! »

« Allons, prenez courage, » interrompit l'Inconnu avec une douceur qui surprit beaucoup la vieille. « Vous ai-je fait aucun mal? Vous ai-je menacée? »

« Oh! non. Je vois que vous avez un cœur sensible, et que vous prenez pitié d'une pauvre créature. Si vous le vouliez, vous pourriez me causer plus d'effroi que tous les autres, vous pourriez me faire mourir; et au contraire vous m'avez... un peu soulagé le cœur. Dieu vous en récompensera. Achevez l'œuvre de miséricorde : délivrez-moi. »

« Demain matin... »

« Oh! délivrez-moi à l'instant même. »

« Demain matin, nous nous reverrons, vous dis-je. Allons, en attendant prenez courage. Reposez-vous. Vous devez avoir besoin de prendre quelque nourriture; on va vous en apporter. »

« Non, non, je meurs si quelqu'un entre ici, je meurs. Conduisez-moi dans une église... Dieu vous comptera cette bonne action. »

« Une femme viendra vous apporter à manger, » dit l'Inconnu; et après avoir prononcé ces mots, il resta lui-même surpris de ce qu'un pareil expédient lui était venu à l'esprit, et d'avoir senti la nécessité d'en chercher un pour rassurer une jeune fille.

« Et toi, reprit-il aussitôt en se tournant vers la vieille, excite-la à prendre un peu de nourriture, et fais-la reposer dans ce lit. Si elle consent que tu couches auprès d'elle, je le veux bien : autrement tu peux bien dormir une nuit sur le carreau. Ranime-la, te dis-je, et cherche à l'égayer; mais surtout prends bien garde qu'elle n'ait à se plaindre de toi! »

A ces mots, il se dirigea rapidement vers la porte. Lucie se leva, et courut pour le rete-

nir et renouveler sa prière; mais il avait disparu.

« Oh! malheureuse que je suis! fermez, fermez vite. » Et quand elle eut entendu la porte se fermer, elle retourna se mettre dans son coin. « Oh! malheureuse que je suis, » s'écria-t-elle de nouveau en sanglotant : « A qui maintenant pourrai-je adresser ma prière? Où suis-je? Dites-moi, vous, dites-moi, par charité, quel est ce seigneur...? celui qui m'a parlé, quel est-il? »

« Quel est ce seigneur? et vous voulez que ce soit moi qui vous le dise! Vous attendrez longtemps. Vous êtes orgueilleuse, parce qu'il vous protége, et, pourvu que vous soyez contente, peu vous importe que j'en sois la victime. Demandez-le-lui. Si j'avais le malheur de vous satisfaire sur ce point, il ne me traiterait pas avec de douces paroles, comme celles que vous avez entendues. » — Je suis vieille, moi, je suis vieille, continua-t-elle de murmurer entre ses dents.—Maudites soient les jeunes filles qui savent pleurer et rire avec grace, et qui ont toujours raison...—Mais ayant entendu sanglo-

ter Lucie, et se rappelant l'ordre menaçant du maître, elle se baissa vers l'infortunée, qui était toujours dans son coin; et d'une voix plus humaine : « Allons, je ne vous ai rien dit de désagréable, calmez-vous ! Ne me demandez pas de ces choses que je ne puis vous dire, et prenez courage. Ah ! si vous saviez combien il y a de gens qui se trouveraient heureux de l'entendre leur parler comme il vous parlait ! Allons, un peu de gaieté ! Dans un moment on vous apportera à souper; et moi, qui comprends... à la manière dont il s'exprimait, je parierais qu'on vous donnera quelque chose de bon. Et puis vous vous coucherez, et... vous me laisserez bien une petite place, » ajouta-t-elle avec l'accent du dépit comprimé.

« Je ne veux pas manger, je ne veux pas dormir. Laissez-moi, ne m'approchez pas; mais ne sortez pas de cette chambre! »

« Non, non, » dit la vieille en allant s'asseoir sur une chaise, d'où elle jetait sur la pauvre affligée des regards de crainte et d'envie; puis elle regardait son lit, et, se tourmentant de l'idée qu'elle en serait peut-être chassée pour

toute la nuit, elle murmurait contre le froid. Mais son esprit se récréait par la pensée du souper et par l'espérance qu'elle pourrait y prendre part. Lucie ne s'apercevait pas du froid, ne ressentait pas la faim, et, comme absorbée, elle n'avait de ses douleurs, de ses terreurs même, qu'un sentiment confus, semblable à ces images indécises qu'enfante dans un malade le délire de la fièvre.

Lorsqu'elle entendit frapper, elle tressaillit, et levant son visage où se peignait l'effroi qu'elle éprouvait, elle s'écria : « Qui vient ici ? que personne n'entre ! »

« Ce n'est rien, dit la vieille : c'est une bonne visite, c'est Marthe, qui nous apporte à souper. »

« Fermez, fermez ! » criait Lucie.

« Oh ! certainement, répondit la vieille, je fermerai dans un instant ; puis elle prit une corbeille des mains de cette Marthe, qu'elle congédia aussitôt, referma la porte, et vint poser la corbeille sur une table, au milieu de la salle. Alors elle invita plusieurs fois Lucie à venir goûter de ces mets délicieux.

Elle employait les paroles qui lui semblaient les plus efficaces, pour exciter l'appétit de l'infortunée, et se répandait en exclamations sur la délicatesse du repas: « Ce sont, disait-elle, des morceaux excellents qui laissent un souvenir agréable aux gens qui peuvent y mettre la dent! du vin que le maître boit avec ses amis.... quand ils viennent le visiter.... et qu'il veut se réjouir avec eux ! « Mais voyant que toutes ses tentatives étaient sans succès: «C'est vous qui ne le voulez pas, dit-elle; j'espère que demain vous ne manquerez pas de lui dire que je vous ai encouragée. Je mangerai, moi, et il en restera plus qu'il ne vous en faudra quand vous serez devenue raisonnable, et que vous consentirez à obéir; » et à ces mots, elle se jeta avec avidité sur le souper. Quand elle fut rassasiée, elle se leva, alla vers le coin de la salle où se trouvait Lucie, et se penchant vers elle, elle l'invita de nouveau à manger et à se mettre au lit.

« Non, non, je ne veux rien, » répondit la jeune fille d'une voix affaiblie et comme éteinte. Puis elle reprit avec plus de fermeté :

« La porte est-elle fermée ? est-elle bien fermée ? » Et après avoir promené ses regards autour de la chambre, elle se leva, et tenant les mains étendues, elle se dirigeait avec défiance de ce côté.

La vieille y courut avant elle, mit la main sur la serrure, et agita le pène qui la tenait étroitement serrée. « Vous voyez qu'elle est bien fermée : êtes-vous satisfaite maintenant ?»

« Oh ! satisfaite ! puis-je l'être ici ? » dit Lucie, en se retirant de nouveau dans son coin. « Mais Dieu sait que je suis dans ces lieux. »

« Venez vous coucher. Que voulez-vous faire ainsi étendue sur ce plancher ? A-t-on jamais vu refuser les commodités de la vie quand on peut se les procurer ! »

« Non, non ; laissez-moi où je suis. »

« C'est vous qui le voulez. Vous le voyez, je vous laisse la bonne place ; je me couche sur le bord du lit, et c'est pour vous que je suis mal à l'aise. Si vous voulez venir vous mettre au lit, vous savez comment vous avez à faire. N'oubliez pas que je vous en ai priée plusieurs fois. » En prononçant ces mots, elle se glissa

tout habillée sous la couverture, et tout rentra dans un profond silence.

Lucie restait immobile dans son coin, appuyée sur ses genoux, le visage caché dans ses mains. L'état d'abattement où elle se trouvait n'était ni le sommeil, ni la veille, mais une succession rapide et douloureuse de pensées accablantes et d'imaginations pénibles; tantôt plus sûre de sa raison, et se rappelant plus distinctement tout ce qu'elle avait vu et souffert dans cette journée, elle repassait tristement dans son esprit les moindres circonstances de cette obscure et effrayante réalité, dans laquelle elle se trouvait enveloppée; tantôt son esprit, transporté dans une région plus obscure, luttait contre les fantômes nés de l'incertitude et de la terreur. Elle resta plusieurs heures en proie à ces transes mortelles que nous aimons mieux décrire rapidement: enfin, affaiblie, excédée, elle sentit fléchir ses membres souffrants, se coucha ou plutôt se laissa tomber sur le plancher, et resta quelque temps dans un état plus voisin du sommeil. Mais tout-à-coup s'éveillant comme

aux accents d'une voix intérieure, elle éprouva le besoin de s'éveiller entièrement, de jouir de toute sa pensée, de savoir où elle se trouvait, et pour quels motifs elle y avait été conduite. Elle prête l'oreille; ce n'était que la respiration lente et embarrassée de la vieille: elle ouvre les yeux, et elle voit une lumière incertaine paraître et disparaître tour à tour; c'était la lampe qui, sur le point de s'éteindre, jetait une lueur tremblante, et la retirait aussitôt, pour ainsi dire, en arrière, comme la vague qui s'agite sur le rivage; et cette lumière, fuyant avant de procurer aux objets du relief et une couleur distincte, n'offrait à l'œil qu'une succession de formes ondoyantes et indécises. Mais bientôt ses récentes impressions se présentant à l'esprit de Lucie, elles l'aidèrent à distinguer ce que ses yeux ne pouvaient entrevoir que d'une manière confuse. L'infortunée, réveillée, reconnut sa prison: tous les souvenirs de l'horrible jour écoulé, toutes les terreurs de l'avenir l'assaillirent à la fois: cette nouvelle tranquillité, même après tant d'agitations, cette espèce de repos, cet aban-

don où elle était laissée, lui causaient un nouvel effroi, et elle fut frappée d'une si profonde terreur, qu'elle désira de mourir. Mais, en ce moment, elle se souvint qu'elle pouvait adresser ses prières au ciel, et cette pensée lui fit concevoir une subite espérance de soulagement. Elle prit de nouveau son chapelet, et elle recommença à le dire; et à mesure que sa prière s'échappait de ses lèvres tremblantes, son cœur sentait croître une confiance vague. Tout-à-coup une autre pensée s'offre à son esprit : elle croit que sa prière sera plus favorablement accueillie et plus sûrement exaucée, si, au milieu de ses chagrins, elle peut consacrer une offrande. Elle se rappelle ce qu'elle a de plus cher au monde, ou du moins ce qu'elle a eu; car, dans ce moment terrible, son cœur ne peut éprouver d'autre sentiment que celui de l'épouvante, ni concevoir d'autre désir que celui de sa délivrance; elle s'en souvient, et se décide aussitôt à en faire un sacrifice. Elle se jette à genoux, et, serrant contre son cœur ses mains jointes, d'où pendait son chapelet, elle lève son visage et ses paupières humides vers

le ciel : « O Vierge très-sainte ! s'écrie-t-elle, vous à qui je me suis recommandée tant de fois, et qui m'avez tant de fois consolée ! vous qui avez éprouvé de si vives douleurs et qui êtes maintenant au sein de votre gloire ; vous qui avez fait tant de miracles en faveur des pauvres affligés, secourez-moi ! sauvez-moi de ce danger ; remettez-moi modeste et pure dans les bras de ma mère, ô vous, mère du Sauveur, et je fais vœu de rester vierge, et de renoncer à cet infortuné pour n'être jamais à d'autres qu'à vous ! »

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle pencha la tête, et passa son chapelet autour de son cou en signe de consécration, et en même temps comme une sauvegarde, comme une armure de la nouvelle milice où elle s'était engagée. Alors elle s'étendit sur le plancher, et elle sentit entrer dans son ame une certaine tranquillité, une confiance plus profonde.... ce *demain matin*, répété par ce puissant Inconnu, lui revint à l'esprit, et il lui sembla voir dans cette parole une promesse de salut : ses sens, fatigués d'un aussi long

combat, s'assoupirent peu à peu par suite de cet adoucissement dans ses pensées ; et au moment où le jour était déja sur le point de paraître, le nom de sa protectrice sur les lèvres, elle s'endormit d'un sommeil profond et paisible.

Mais dans ce même château se trouvait un autre personnage qui aurait voulu goûter un moment de sommeil, et qui ne put jamais y parvenir. Après avoir brusquement quitté Lucie, donné des ordres pour le repas de la jeune fille, visité, selon sa coutume, certains postes du château, toujours avec cette vive image à l'esprit, et ces paroles qui résonnaient à son oreille, l'Inconnu s'était retiré dans la chambre, en avait fermé précipitamment sa porte, comme s'il eût craint au dehors un ennemi plus fort que lui, et s'étant déshabillé à la hâte, il s'était mis au lit. Mais cette image, plus que jamais présente à son esprit, semblait lui dire en ce moment : Tu ne dormiras pas. — Quelle sotte curiosité, pensait-il, m'est venue de voir cette jeune fille ? Cet imbécile de Nibbio a raison de dire qu'on n'est plus hom-

me... qui? moi.... je ne suis plus homme? que s'est-il donc passé? quelle révolution s'est donc faite en moi? ne savais-je pas, avant de la voir, que les femmes ont sans cesse recours aux larmes? les hommes eux-mêmes pleurent quelquefois quand ils ne peuvent se défendre. Eh quoi! est-ce donc la première fois que je vois une femme répandre des pleurs? —

Et ici, sans être obligé de fatiguer sa mémoire, il se rappela plus d'une circonstance où ni les prières ni les lamentations n'avaient pu l'ébranler dans la résolution d'accomplir ses desseins. Mais tous ces souvenirs, au lieu de lui donner l'énergie qui lui manquait pour accomplir celui-ci, comme il paraissait le désirer et s'y attendre, ne firent qu'ajouter à son irrésolution une espèce de terreur et de consternation. Il en était tourmenté à un tel point, qu'il crut trouver un soulagement en retournant à cette première image de Lucie, contre laquelle il avait cherché d'abord à affermir son courage. — Elle vit encore, disait-il, elle est ici; il est encore temps; je puis lui dire: Partez, réjouissez-vous! Je puis la voir, à ces

mots, changer de visage; je puis aussi lui dire : Pardonnez-moi... pardonnez-moi ! moi, lui demander pardon ! à une femme ? moi !.... Et pourtant si une telle parole avait le pouvoir de me rassurer, si elle m'aidait à chasser le démon qui me tourmente, je la dirais; oui, je sens que je la dirais. A quoi suis-je réduit ! je ne suis plus homme !... allons.... dit-il ensuite en se retournant avec vivacité sur son oreiller devenu si dur, sous ses couvertures devenues si pesantes; allons ! ce sont des imaginations qui se sont plus d'une fois présentées à mon esprit : celle-ci s'évanouira comme les autres. —

Et pour la faire disparaître, il chercha à imaginer quelque entreprise importante, quelqu'un de ces projets qui avaient coutume de l'occuper fortement, afin de s'y livrer tout entier; mais il ne put y réussir. Tout lui semblait changé : ce qui excitait autrefois le plus violemment ses désirs n'avait plus maintenant aucun attrait pour lui : sa passion, comme un cheval effrayé tout-à-coup par l'ombre qui a frappé sa vue, ne voulait plus avancer. En songeant aux entreprises qu'il avait commencées

et laissées inachevées, au lieu de s'animer à l'idée de les accomplir, au lieu de s'irriter des obstacles (la colère même dans un pareil moment lui eût semblé douce), il éprouvait de la tristesse et presque de l'épouvante du chemin qu'il avait déja fait. Le temps se présentait à son imagination vide de tout intérêt, de toute volonté, de toute action, plein seulement d'ennuis et d'insupportables souvenirs : toutes les heures lui semblaient devoir être semblables à celle qui s'écoulait si lente et si pesante sur sa tête. Il passait en revue tous ses satellites, et ne trouvait pas une seule chose qu'il lui importât de commander à aucun d'eux; l'idée même de les revoir, de se trouver avec eux, était pour lui un nouveau fardeau, et ne lui causait que du dégoût et de l'embarras; et s'il voulait trouver pour le lendemain une occupation, quelque chose d'exécutable, il ne s'arrêtait qu'à cette idée, qu'il pourrait rendre la liberté à la pauvre innocente.

— Je la délivrerai, oui : à peine le jour commencera-t-il à paraître, que je volerai près d'elle, et je lui dirai : Partez, retournez auprès

de votre mère. Je la ferai accompagner.... Et ma promesse? et l'engagement que j'ai pris? et Don Rodrigo?.... Quel est donc ce Don Rodrigo? —

Semblable à un homme auquel son supérieur adresse une question inattendue, embarrassante, l'Inconnu songea aussitôt à répondre à celle qu'il s'était faite, ou plutôt ce nouveau *lui-même* qui, devenu en un instant puissant et terrible, se présentait pour juger l'ancien. Il s'occupait donc à rechercher les motifs d'après lesquels il avait pu, presque sans en être prié, se résoudre à prendre l'engagement de faire autant souffrir, sans haine, sans crainte, une infortunée qu'il ne connaissait pas, pour servir ce Don Rodrigo : mais, loin de trouver en ce moment aucune raison propre à excuser cette méchante action, il pouvait à peine parvenir à comprendre comment il avait été amené à la commettre. Cette volonté, bien plus qu'une délibération, avait été un mouvement instantané de son ame obéissant à des sentiments anciens et habituels, une conséquence de mille actes antérieurs; et, au milieu du douloureux

examen auquel il se livrait pour se rendre compte d'un seul fait, il se trouva entraîné dans l'examen de sa vie tout entière. En remontant bien loin derrière lui, d'année en année, d'entreprise en entreprise, de crime en crime, chacune de ses actions apparaissait au nouvel homme isolée des sentiments qui la lui avait fait vouloir et commettre; elle lui apparaissait sous un aspect monstrueux, que ces mêmes sentiments ne lui avaient pas alors laissé entrevoir. Tous ses crimes lui appartenaient bien; c'était lui tout entier. L'horreur de cette pensée qui renaissait à chacune de ces sombres images, qui en était inséparable, alla par degrés jusqu'au désespoir. Il se leva comme un furieux sur son lit, porta avec emportement ses mains à la muraille, saisit un pistolet, l'arma, et.... au moment de terminer une vie qui lui était devenue insupportable, sa pensée frappée de crainte, de terreur touchant l'avenir, se précipita dans le temps qui continuerait à s'écouler après sa mort. Il se représentait avec effroi son cadavre défiguré, sans mouvement, au pouvoir des hommes les plus

abjects; l'étonnement, la confusion qui régneraient dans le château le lendemain; son corps sans force, sans voix, abandonné avec indifférence, avec dégoût peut-être. Il se représentait l'effet que produirait la nouvelle de sa mort, les discours auxquels une pareille catastrophe donnerait naissance dans le pays et même loin de là, enfin, la joie de ses ennemis. Les ténèbres, le silence de la nuit, lui faisaient appréhender dans la mort quelque chose de plus triste, de plus épouvantable; il lui semblait qu'il n'aurait pas hésité s'il se fût trouvé à la clarté du jour, hors de son château, en présence des villageois, à se jeter dans un torrent et à disparaître pour jamais. Et absorbé dans ces douloureuses contemplations, tour à tour il armait et désarmait le pistolet avec une force convulsive, quand une autre pensée s'offrit à son esprit. — Si cette autre vie dont on me parlait dans mon enfance, dont on parle toujours, comme si les hommes en avaient la certitude, si cette vie n'était qu'une fiction, si c'était une invention des prêtres, que fais-je alors? pourquoi mourir? Qu'importent tous

mes crimes! C'est une folie.... Et s'il y a en effet une autre vie....! —

A un tel doute, à l'idée d'un pareil danger, un désespoir plus sombre encore, plus déchirant, s'empara de lui, et il lui sembla ne pouvoir y trouver un refuge dans le sein de la mort. Il laissa tomber l'arme fatale, et porta les mains à son front; ses dents claquaient avec force, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres. Tout-à-coup retentirent dans sa mémoire ces paroles qu'il avait entendues peu d'heures auparavant: — Dieu pardonne tant de choses pour une œuvre de miséricorde! — Et elles ne revenaient pas à son esprit avec cet humble accent de la prière qui les avait accompagnées; mais avec un son plein d'autorité, qui pourtant laissait entrevoir une lointaine espérance. Ce fut un moment de soulagement pour lui; il laissa retomber ses mains, et dans une attitude plus calme, il fixa ses yeux sur celle qui avait prononcé ces paroles, comme si elle se fût trouvée en sa présence; et elle lui apparaissait, non plus comme sa captive, non plus comme une suppliante, mais sous la forme

d'un ange qui dispense des graces et des consolations. Il attendait avec impatience le retour du jour pour courir la délivrer, pour entendre de sa bouche d'autres paroles de soulagement et de vie ; il faisait le projet de la reconduire lui-même à sa mère. — Mais que ferai-je demain, le reste de la journée ? Que ferai-je les jours qui suivront ? et la nuit, cette nuit qui reviendra dans douze heures ? Oh ! non, plus de nuit ! — Et retombant alors dans le vague effrayant de l'avenir, il cherchait inutilement comment il occuperait son temps, comment il emploierait ses jours et ses nuits. Tantôt il se proposait d'abandonner son château, et de fuir dans des pays lointains où l'on n'eût jamais entendu parler de lui ; mais il sentait qu'il serait toujours en présence de lui-même : tantôt il voyait renaître un espoir confus de recouvrer son ancien courage, de reprendre ses anciennes habitudes, et il ne regardait l'affreuse situation où il était plongé que comme un délire passager : quelquefois aussi il redoutait la lumière du jour qui devait le montrer si misérablement changé aux yeux de ses satel-

lites ; ou bien il soupirait après cette lumière, comme si elle eût dû éclairer ses pensées. Mais tout-à-coup, vers l'aurore et peu d'instants après que le sommeil eut fermé les paupières de Lucie, tandis qu'il restait immobile sur son lit, un son vague et léger, mais qui semblait annoncer quelque chose d'heureux, vint frapper son oreille. Il écoute, et distingue l'écho de la montagne, qui répète, en l'affaiblissant, la lointaine harmonie, et se confond avec elle. Bientôt le bruit s'approche : c'est la cloche d'un hameau voisin qui sonne comme aux jours de fête.—Qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi ces signes d'allégresse ? De quoi peuvent donc se réjouir ces villageois ? Quel heureux événement peuvent-ils donc célébrer ? — Il quitte ce lit de douleur, se vêtit à la hâte, ouvre une fenêtre, et promène ses regards sur la vallée. Les montagnes étaient encore dans l'ombre; le ciel semblait voilé d'un sombre et vaste nuage ; mais, à la clarté du jour qui commençait à paraître, on distinguait sur la route des paysans qui cheminaient à pas précipités, d'autres qui sortaient de leurs maisons, et on

ou moins rapprochés qui retentissaient au loin sans être d'accord, mais toujours de concert, semblaient, pour ainsi dire, la voix unanime de tout ce peuple, l'expression des paroles qui ne pouvaient pas arriver jusqu'au château. L'Inconnu ne pouvait s'arracher à ce spectacle, et il sentait naître dans son ame une vive curiosité de savoir ce qui pouvait exciter une pareille allégresse, un désir semblable parmi tant de gens différents.

FIN DU TOME TROISIÈME.

960126

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA